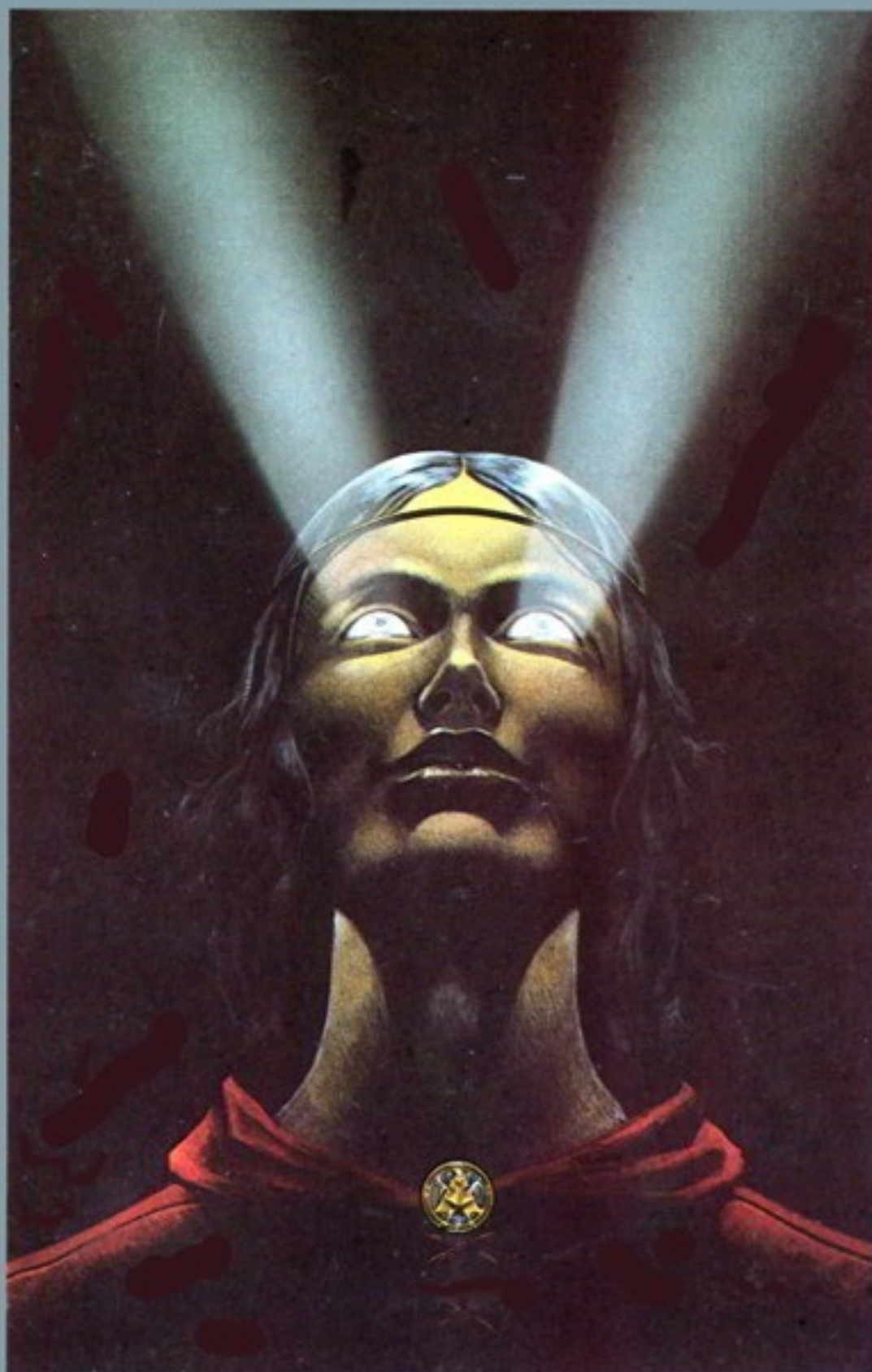


LES DANSEURS D'ARUN

TRADUIT PAR E. BAKHTADZE

ELISABETH. LYNN



Élisabeth Lynn, née à New York en 1946 vit à San Francisco depuis plusieurs années. Après avoir été secrétaire médicale, elle décide, à vingt-neuf ans, de se consacrer entièrement à l'écriture. Dès l'année suivante elle est reconnue « meilleur jeune auteur de l'année » et reçoit le John Campbell Award. L'université de San Francisco lui ouvre ses portes et elle y fera désormais des cours, intitulés, au gré de ses recherches, « Femmes, Réalité, et Science-Fiction », ou « De l'Imaginaire Féminin ». Entre 1976 et 1980 elle écrit une trentaine de nouvelles et cinq romans, devenant rapidement un écrivain célèbre.

L'Œil du peintre, son premier roman, raconte la promenade dans les étoiles d'un peintre célèbre qui n'a plus que quelques mois à vivre et qui ouvre tout grand ses yeux pour se gorger de lumières différentes qu'il découvre grâce à des amis assez peu recommandables, pirates de l'espace à l'occasion. Mais un an à vivre, ce n'est pas long et les esquisses, les peintures, les chefs-d'œuvre immortels qu'il ramènera de ses voyages n'excusent-ils pas quelques pas dans l'illégalité ? Un roman d'aventure rapide et émouvant autour d'un thème rarement traité en science-fiction.

En 1980, E. Lynn reçoit ses deux premiers prix littéraires. L'un récompense la meilleure nouvelle courte de l'année, « The woman who loved the moon ». L'autre, Tour de guet.

À la question : pourquoi la science-fiction ? Élisabeth Lynn répond que seule cette littérature lui permet de sortir des schémas et pièges socioculturels connus et d'explorer des « voies et des identités sexuelles différentes ». Tout au long de son œuvre, l'auteur tient ses promesses et poursuit sa quête de relations autres entre les humains, aidée peut-être par une sensibilité de peintre, une grande pratique de l'Aïkido, art martial japonais et une attirance pour les Cartes de la Fortune si présentes dans Les Chroniques de Tornor.

Tour de guet, premier tome de sa trilogie Les Chroniques de Tornor reçut le 1980 World Fantasy Award prix qui récompense chaque année le meilleur roman mondial de littérature fantastique. Cette trilogie n'appartient pas au fantastique pur tel qu'on le conçoit en Europe mais à un genre littéraire très répandu aux États-Unis, où se mêlent, dans un univers parallèle, des éléments empruntés à la science-fiction, au fantastique et au roman historique à la Walter Scott.

Les Danseurs d'Arun est le deuxième tome des Chroniques de Tornor

Du même auteur
dans la collection *TITRES/SF*

L'ŒIL DU PEINTRE

LES CHRONIQUES DE TORNOR

1. Tour de guet.
2. Les danseurs d'Arun.
3. La fille du Nord (*à paraître*).

ÉLISABETH A. LYNN

LES DANSEURS
D'ARUN

*Traduit de l'américain par
Éléonore Bakhtadzé*

TITRES SF
Éditions J. C. LATTÉS
B. P. 85
75262 Cédex 06

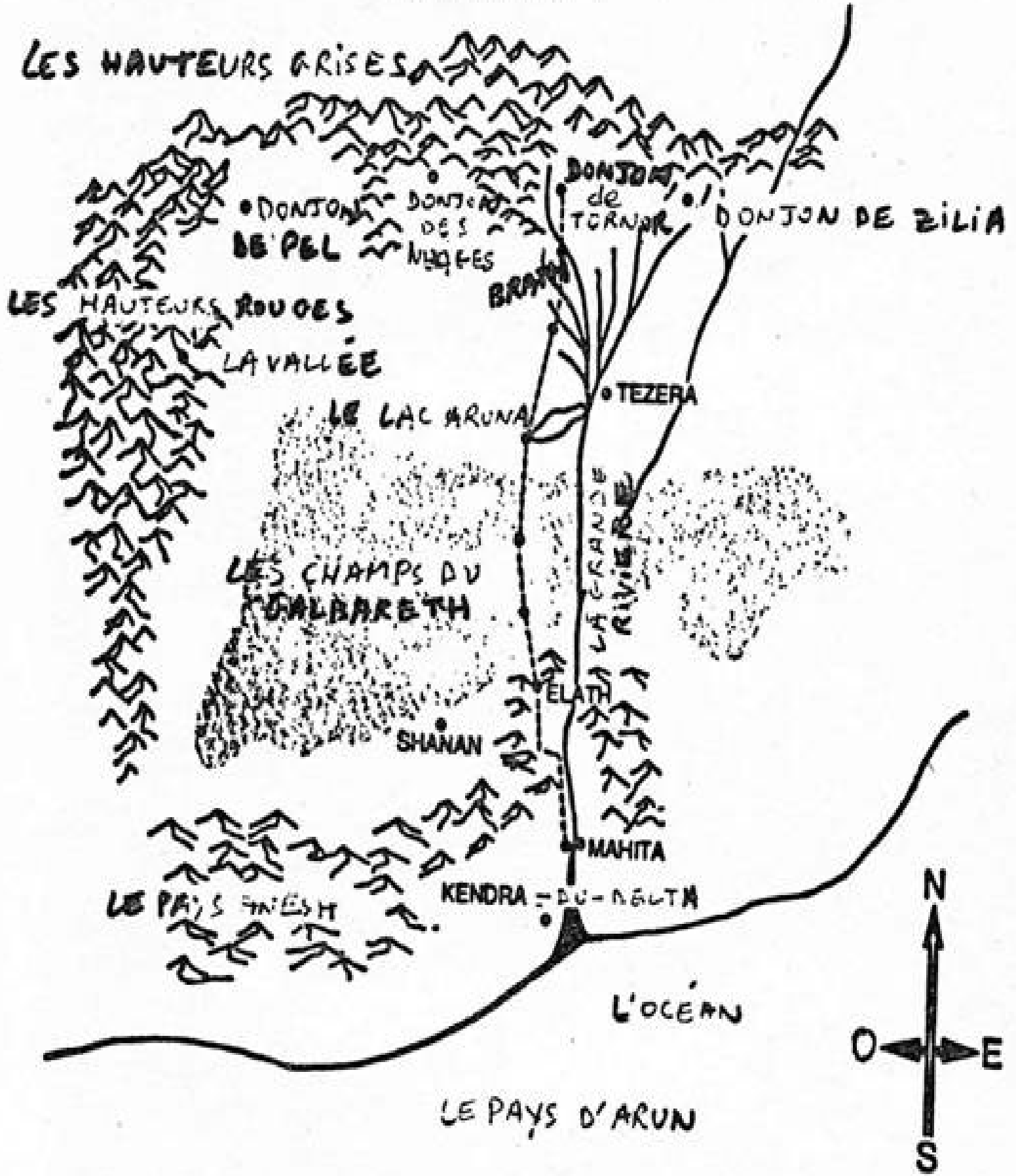
TITRES/SF
Collection dirigée par
Marianne Leconte

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

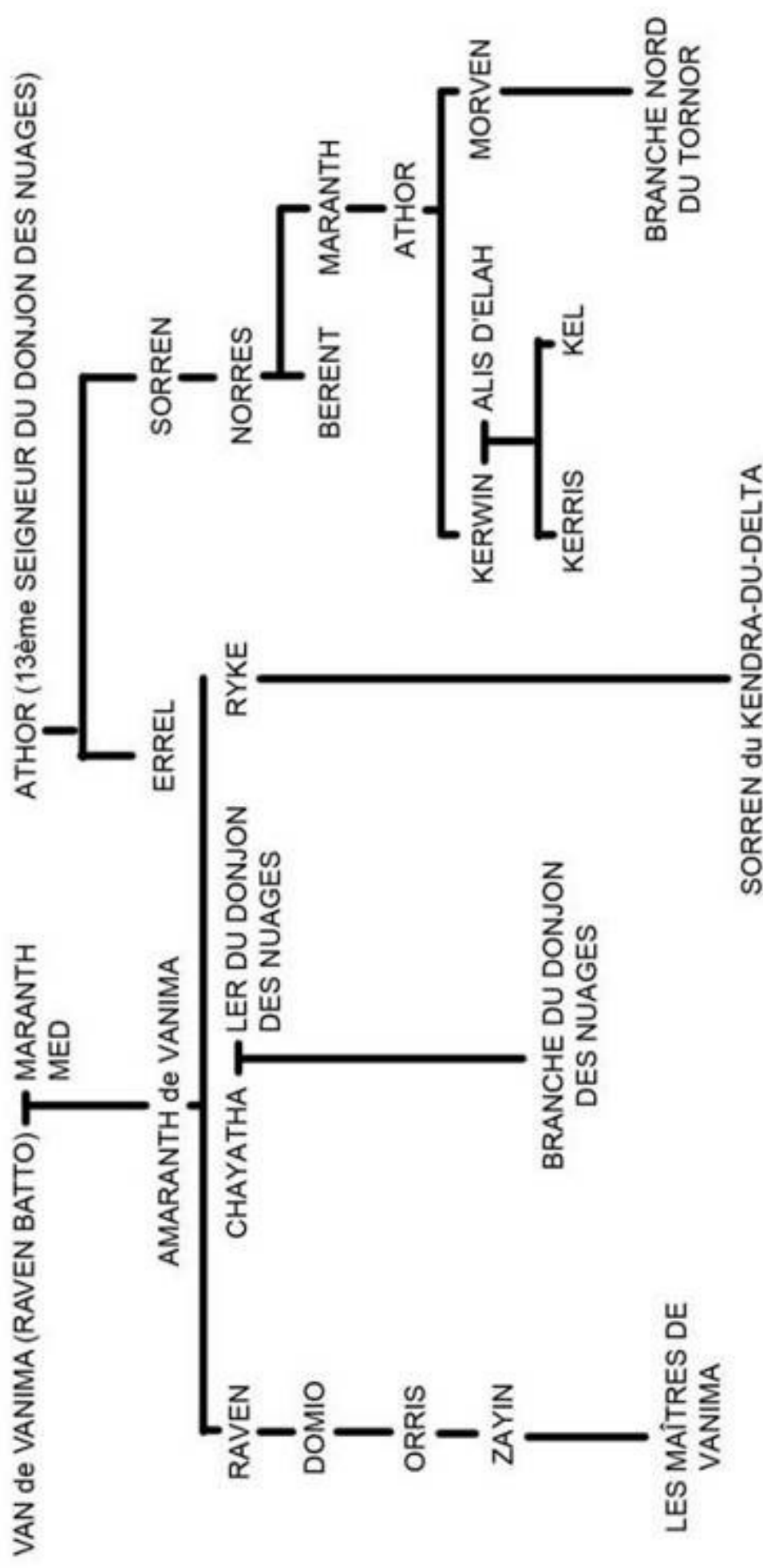
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

Titre original : *The dancers of Arun*
© 1979 by Élisabeth A. Lynn.
© 1981 Éditions Jean-Claude Lattès
pour la traduction française.

ARAMONT



GENEALOGIE



CHAPITRE I

Kerrin ouvrit les yeux.

La mince paillasse était dure à son dos raidi. Il faisait froid. Le soleil levant filtrait à travers les vitres poussiéreuses des quartiers des troupes et venait dorer les teintes grisâtres des tentures.

Il s'étira.

Sur la paillasse voisine, le garde se débattait dans un mauvais rêve. Kerrin enfila ses bottes ; les lacets glissaient entre ses doigts gourds.

Son moignon le démangeait ; il se gratta. Au loin, un chien aboyait ; dans la cour, quelqu'un criait. Kerrin passa les doigts dans ses cheveux hirsutes. Il enjamba les corps des soldats pelotonnés et se dirigea vers les cuisines du Donjon.

Il poussa la portière en cuir. Des voix. Une douce chaleur régnait ; on avait déjà allumé les fours et la chandelle brûlait dans sa niche carrelée. Les marmitons s'affairaient ; un cuisinier en tablier blanc disposait des tranches de jambon dans un grand plat d'argent. Paula était là, qui se réchauffait les mains au-dessus du feu crépitant. Kerrin s'approcha doucement ; il déposa un baiser sur le sommet de son crâne.

— Bonjour.

Il la dépassait d'une bonne tête.

— Kerrin, dit-elle en serrant son châle brun autour de ses épaules. Un peu de thé ?

— Il fait drôlement froid ce matin !

— Bah, comme tous les matins.

Elle cogna la louche sur le bord du pot en métal où fumait un mélange de thé, de miel et de lait.

« Tu parle d'un printemps !

Kerrin plongea son bol dans le haut récipient. Le thé était brûlant et très sucré.

— Bientôt l'été pourtant, dit-il. Les marchands ne vont plus tarder.

— L'été ?

Une moue dédaigneuse : celle qu'arboraient inévitablement les sudistes lorsqu'il s'agissait du climat nordique. Elle fit un geste en direction des quartiers des troupes.

« Ils sont réveillés là-haut ?

Les soldats. Elle avait été soldat elle-même, longtemps auparavant, sur les confins du sud.

— Non. Il n'y a que moi pour l'instant.

Une servante blonde vêtue d'une ample jupe sortit de la réserve les bras chargés d'une grosse roue de fromage. Elle salua Paula d'un bref sourire, puis se tourna vers le jeune cuisinier. Comme il s'y attendait, elle n'accorda même pas un regard à Kerrin. Il était de la lignée des seigneurs de Tornor, certes... mais rien de plus qu'un scribe sujet à des crises bizarres et un infirme... moins utile au Donjon que le dernier des marmitons.

Un pli soucieux vint barrer le front de Paula.

— Encore un peu de thé ? dit-elle.

Il aurait voulu l'assurer que le dédain des femmes du Donjon lui importait peu. Il y était habitué et préférait cela aux moqueries qu'il subissait parfois. Pour lui faire plaisir, il plongea de nouveau son bol dans le sirop laiteux. Un marmiton ouvrit un four. L'odeur du pain chaud envahit la pièce.

Le rideau en cuir claqua derrière le chef cuisinier. Il avait de gros bras poilus, le crâne chauve.

Marmitons et serviteurs l'appelaient l'Œuf, à son insu, bien sûr. Excellent cuisinier mais homme irascible, il ne souffrait aucune intrusion dans son domaine. Il coula vers Kerrin un regard mauvais.

— Dehors, grommela-t-il en caressant du bout des doigts son fendoir à lame carrée.

Pure fanfaronnade. Kerrin le savait, mais il préféra battre en retraite.

— À tout à l'heure, souffla-t-il à Paula.

Il fit un pas en direction de la porte.

Ses yeux se voilent... Dans sa main un poignard. Une odeur de nourriture brûlée et de vin nouveau. Il pense : « Qu'on en finisse et vite. » Alors il feint en trébuchant sur un tabouret. Son adversaire sourit et frappe. Mais lui, saisit le poignet armé, referme un bras d'acier autour du cou de l'homme et le plaque au sol. Un bruit sec, et sur le dallage gît une dague qu'une botte dédaigneuse pousse au loin. Une femme étouffe un cri.

Il regarde l'homme au visage rougeaud tordu par la peur et dit : « J'aurais aussi bien pu te briser le cou. On ne cherche pas querelle à un keari. »

Derrière lui, Ilène lance d'une voix méprisante : « Notre petit déjeuner est brûlé, Kel. Allez, viens, on s'en va. »

L'image se brouilla... Une odeur de pain chaud... Il était de retour. Paula se tenait devant lui, hérissée comme une mère chatte protégeant ses petits. Les marmitons avaient interrompu leur travail. Le chef cuisinier éructait à la face de la vieille femme :

— Pas de ces crises dans ma cuisine !

— C'est fini, maintenant, murmura Kerrin.

Paula se retourna, l'air interrogateur. Il regrettait qu'elle s'en fût aperçu.

« Ce n'est rien, lui dit-il en poussant la portière en cuir.

Trois jurons sonores et l'Œuf avait mit fin aux chuchotements des marmitons excités.

La grande salle de Tornor était assez spacieuse pour contenir largement six cents hommes. Kerrin s'appuya au mur. Comme après chaque crise, il se sentait légèrement désorienté. La tapisserie devant lui relatait une très ancienne bataille. Josen savait sans doute laquelle. Lui-même ne connaissait rien à ces choses.

Des hommes entrèrent ; certains frottaient leurs yeux ensommeillés, d'autres, les gardes qu'on venait de relever, étaient encore engoncés dans leurs épais vêtements de laine et de cuir. Les chiens, longs museaux blancs et robes luisantes, couraient avec leurs talons. Des chiens-loups bien qu'il restât peu de loups dans la steppe. Lors d'une chasse, à l'automne précédent, on avait rapporté un louveteau galeux. Les enfants venaient alors souvent contempler sa dépouille dépecée qui se balançait suspendue au mur du château.

Quelqu'un écarta le rideau de cuir et l'odeur de pain frais se répandit dans la grand-salle. Les hommes s'installèrent le long des tables. Mais Kerrin n'avait pas faim. Il s'approcha du seigneur du Donjon et s'inclina.

— Bonjour, mon oncle.

Vif et musculeux, Morven, dix-neuvième seigneur de Tornor, avait le teint clair et les cheveux d'or pâle de ceux de sa lignée. Kerrin n'en avait pas hérité.

— Bonjour, neveu. Vous vous êtes levé dès la relève de la garde ?

Kerrin opina. Morven ignorait – ou feignait d'ignorer – que son neveu dormait parfois aux quartiers des troupes.

« Comme j'apprécierai de la part de mes soldats une identique ponctualité !

Ce n'était qu'un mot aimable ; Kerrin y répondit comme il se devait :

— Merci, mon oncle.

Puis Morven se tourna vers Ousel, second capitaine de la garde, qui venait d'entrer. Congédié, Kerrin s'éloigna.

« Du moins a-t-il la décence de ne pas me rire au nez, songeait-il sombrement. »

Il traversa la cour intérieure pour rejoindre la Tour des Chroniqueurs. Il y avait quelque chose qui le liait à son frère, une sorte de don qui échappait à son contrôle. Quelque chose... qui allait et venait à son propre rythme. Lui ne savait ni le provoquer ni l'arrêter.

Trois enfants jouaient à papier-ciseaux-caillou dans l'ombre du cadran solaire. Kerrin ralentit le pas. C'était un des rares jeux que Kerrin, l'enfant manchot, avait pu partager avec les autres. Il y était devenu si habile que les gamins du Donjon avaient bientôt préféré éviter cet adversaire imbattable. Le jeu ne tarda pas à se transformer en lutte menée par la plus grande des trois, Aret, la fille de Morven. Kerrin poursuivit son chemin. Il n'avait jamais été très bon à la lutte.

— Salut, chroniqueur.

Une fille se tenait au pied des escaliers de la tour, les bras pleins de linge sale. Son ample robe rouge ondulait autour de ses hanches. Ses joues étaient parsemées de taches de son, ses cheveux lui tombaient en cascade jusqu'à la taille. Kerrin se sentit rougir.

— Bonjour Kili.

Un jour dans la grande salle, deux ans auparavant, elle était venue le frôler en bombant les seins et elle avait chuchoté :

— Ça ne te plairait pas... ?

Personne encore ne lui avait parlé de la sorte... Gêné mais fébrile, il l'avait suivie dans la buanderie. Ils s'étaient roulés sur un tas de draps sales, entre les longs baquets fumants. Kerrin lui avait voué une profonde reconnaissance. Un seul être jusqu'alors l'avait caressé ainsi. Elle s'était même prétendue satisfaite de ses efforts. Mais quelques semaines plus tard, il l'avait surprise qui s'esclaffait avec une autre fille en proclamant que l'habileté du manchot aux jeux érotiques était aussi remarquable que son bras manquant.

— Je ne te rencontre pas souvent ces temps-ci, sussura-t-elle en le bousculant d'un léger coup d'épaule.

— J'ai eu beaucoup, de travail.

— C'est bête ça.

Puis elle s'éloigna dans la cour. Les gardes, depuis le chemin de ronde, sifflèrent son savant déhanchement.

Kerrin songeait à Kel. Où le kearas se trouvait-il à présent ? Et qu'était-il advenu de l'homme à la face rougeaude ? Les kearis galopaient sans doute vers une autre destination. Kerrin ne les avait jamais réellement vus, mais il connaissait leurs visages... Arillard le dégingandé, Riniard le nouveau venu aux cheveux de feu, Jensie si jeune et délicate... Penser à eux le rendait toujours mélancolique.

Il jeta un dernier regard dans la cour. Kili avait disparu et les gardes étaient retournés à leur poste. Kerrin imagina une caravane cahotant sur la route de l'est ; ses drapeaux bleus claquaient dans le vent ; elle croulait sous sa cargaison de soie, d'épices et d'objets en bois et en métal. Au Donjon, à cette saison, il y avait des caravanes dans tous les jeux d'enfants.

Il grimpa quatre à quatre l'escalier en spirale menant au sommet de la tour. Au cours des âges, la pièce octogonale avait servi de magasin, de retranchement et même, à l'époque des guerres dans le nord, de chambre des conseils. Aujourd'hui y flottait une odeur de pin et d'encre. De grandes tapisseries ornaient les murs. Le mobilier se réduisait à deux paillasses, une longue table, quelques tabourets, le fauteuil de Josen et six coffres en cèdre, dont quatre pleins jusqu'au couvercle de vieilles chroniques.

Dans un coin trônait une haute cruche d'huile de *choba*. Tout le Donjon, y compris les appartements du seigneur, s'éclairait avec différentes sortes de chandelles, et les marchands ne se préoccupaient pas d'apporter la lourde huile du sud. Josen toutefois avait commandé et acheté de ses propres deniers la cruche qui se trouvait là. Par les jours sombres d'hiver, il en versait dans des bols et fabriquait des mèches avec du fil de laine torsadé. Il prétendait que cette huile donnait une lumière plus claire et moins de fumée que les chandelles à la graisse animale. Kerrin le taquinait gentiment à ce sujet certains soirs.

— Comme Paula, vous vous donnez l'illusion de ne plus être ici lorsque vous allumez ces lumières.

— Contrairement à Paula, rétorquait invariablement le vieil homme, je me plais ici.

Debout devant la fenêtre grande ouverte, Josen goûtait l'air vivifiant du matin. La tour de guet avait été construite trois cents ans auparavant par Torrel, quatrième seigneur de Tornor, « de manière à voir venir les pillards d'Aramont avant même que leur chef eût donné l'ordre de l'attaque ». L'usage militaire de la tour ne se justifiait plus aujourd'hui ; cela faisait cent ans qu'Arun et Aramont avaient conclu la paix. Les fenêtres cependant regardaient toujours vers le nord ; on s'était contenté de poser de nouvelles vitres dans les anciens châssis.

La silhouette massive des montagnes grises dominait l'horizon. Seules les terrasses les plus basses se coiffaient de vert. Les marchands, qui allaient partout, racontaient qu'il y avait à l'ouest des montagnes encore plus hautes et non pas grises mais rouges. Kerrin pensait un peu tristement qu'il ne les verrait jamais. Il ne s'était jamais aventuré plus loin dans la steppe qu'à mi-distance du Donjon des Nuages.

Il était né dans le sud, dans un village au-delà de la limite méridionale du Galbareth. Combien de fois Paula ne l'avait-elle redit, mais lui ne se souvenait pas du sud, ni du voyage vers le nord, ni de l'attaque de la caravane où sa mère avait trouvé la mort. C'était au cours de cette attaque que la lame courbe d'un cavalier anesh lui avait tranché le bras droit juste en dessous de l'épaule.

La voix de Josen vint l'arracher à son passé perdu.

— Bientôt l'été.

— Ce n'est pas ce que pense Paula, en tout cas.

— C'est une sudiste, dit Josen avec un sourire. Il ne fait jamais assez chaud ici pour eux.

Lui-même était un homme du nord, mais il connaissait bien le sud pour y avoir longtemps vécu. Il était grand et un peu voûté. Des yeux bleus au regard perçant illuminaient son visage sillonné de fines rides. Il portait l'habit de son clan : la robe noire de laine légère avec une capuche qui pour l'instant était rejetée en arrière. Sa main gauche s'ornait d'un anneau d'or monté d'une pierre noire. Seuls les lettrés et les seigneurs portaient des bagues. Elles étaient pour les seigneurs la marque de leur rang, pour les lettrés le signe qu'ils allaient sans armes. Josen appartenait à la Guilde des Lettrés. Athor, le père de Morven, l'avait envoyé étudier à Kendra-du-Delta. Mais cela faisait maintenant trente-cinq ans que Josen était revenu au Donjon.

— Les marchands ne sont pas arrivés, je suppose.

— Non.

Josen bougonna quelques mots dans la langue du sud.

— Que dites-vous ? s'enquit Kerrin.

Bien qu'il eût travaillé cinq ans auprès de Josen, il ne connaissait encore que peu de mots de cette langue.

— Qu'ils attrapent des hémorroïdes, traduisit le vieil homme, et en souffrent pendant sept ans. J'ai besoin d'encre !

Kerrin sourit. Josen et lui partageaient chambre et travail dans la tour, et ils étaient amis, autant que le permettaient les différences d'âge et de caractère.

— D'accord, mais seulement après leur arrivée ici, rectifia Kerrin.

— En effet, convint Josen, ça vaudrait mieux pour nous.

Il toussa et rajusta sa large ceinture autour de sa taille.

« Je ne t'ai pas entendu rentrer cette nuit, dit-il.

Kerrin ressentit comme une palpitation dans son moignon.

— J'ai dormi aux quartiers des troupes.

— En cas d'attaque ? lança Josen gentiment railleur. Même si cela arrivait, Morven ne te laisserait évidemment pas te battre. Il t'enverrait à l'abri au fond des réserves, en compagnie des vieux, des malades et des enfants.

— Peu m'importe ce que pense Morven, dit Kerrin en s'approchant de la lourde table en chêne.

Josen y avait déjà déposé le travail de la journée : une pile de vieux parchemins pour lui-même et les comptes du mois pour Kerrin. Les rouleaux jaunis sentaient le moisi.

« Si l'on se mettait au travail ?

Josen haussa les épaules.

— Comme tu voudras, dit-il.

Kerrin eut un petit pincement de remords. Il avait été un peu plus désobligeant avec le vieil homme qu'il ne le désirait vraiment. Il lui avança son fauteuil. Autrefois, Josen remplissait les rapports et tenait lui-même les comptes quotidiens. Libéré de tout cela par l'arrivée de Kerrin, le lettré avait choisi un labeur plus intéressant : il recopiait les anciennes chroniques de Tornor consignées dans les rouleaux poussiéreux. Morven n'y voyait pas d'objection. Il acceptait même de payer les fins pinceaux et l'encre coûteuse dont Josen avait besoin. L'encre dont se servait Kerrin s'effaçait rapidement mais elle était gratuite. Josen lui avait appris comment prélever les poches d'encre des anguilles de la rivière coulant au pied des remparts. Le vieux scribe déroula le premier parchemin. De-ci de-là, le léger scintillement des lettres tracées à l'encre dorée. D'après Josen, les runes nordiques qui ondulaient sur le papier jauni n'étaient qu'une déformation des runes du sud. Kerrin ne savait pas les déchiffrer, Josen ne lui avait enseigné que les caractères du sud, ceux que tout le monde utilisait aujourd'hui. Les chroniques des Donjons étaient les derniers exemples de runes nordiques existant encore ; ceux-ci tomberaient définitivement dans l'oubli après avoir été recopiés par les scribes dans l'écriture usuelle.

Silencieusement Josen sortit un pinceau de la cassette à rainures.

Kerrin cherchait un moyen de réparer la brèche.

— Josen ?

— Hmmm ?

— Quelle chronique allez-vous recopier aujourd'hui ?

Le visage soucieux de Josen s'éclaira. Il adorait parler des chroniques de l'ancien temps.

— L'histoire du onzième seigneur de Tomor, dit-il.

— Comment s'appelait-il ?

— Kerwin, comme ton père.

Josen referma le couvercle de la cassette.

— Presque tous les documents rendent compte des batailles contre Aramont. Kerwin est mort en se battant, ce qui était courant à cette époque. La trêve ne fut pas signée avant le règne d'Athor, petit-fils de Kerwin.

— Y a-t-il eu des périodes où l'on ne se battait pas ?

— Bah, Tornor fut construit comme une forteresse, son rôle était défensif. Mais les chroniques restent muettes sur la période qui va du règne de Kerwin à celui de Lady Sorren.

Kerrin avait un certain temps entretenu la vaine illusion que la guerre pouvait être une occupation excitante.

— Celle qui amena les kearis à Tornor ?

— Il n'y a qu'une seule Sorren de Tornor, déclara Josen.

Kerrin opina. Il se souvenait. Josen lui avait lu l'histoire de Sorren de Tomor nommant un keari comme maître de combat. Durant son règne et celui de sa fille, Norres, Tornor avait été un lieu de rencontre pour les kearis.

— D'où venaient-ils ?

Josen fronça les sourcils.

— Tu connais la légende, dit-il. Les kearis venaient de l'ouest, de Vanima, pays de l'étemel été.

— Comment Lady Sorren les a-t-elle faits venir à Tornor ?

— Les documents n'en parlent pas, soupira Josen. Tous les historiens s'accordent à dire que les premiers kearis étaient des sudistes. La légende de Vanima persiste néanmoins. Aujourd'hui encore les kearis font toujours allusion à Vanina comme à un lieu réel.

Il pointa un pinceau menaçant en direction de Kerrin.

« C'est très frustrant.

— Qu'est-ce qui est si frustrant ?

— Que les chroniques soient si incomplètes.

Kerrin prit la première feuille de la pile posée devant lui. Un papier rude et épais, fait à partir de chiffons et de roseaux. Sa teinte grisâtre lui fit penser à Paula. Elle vieillissait. Il espérait que l'incident du matin aux cuisines ne l'avait pas trop inquiétée. Elle s'inquiétait toujours pour lui... C'était elle qui l'avait emmené dans le nord après la mort de sa mère, et, bien qu'elle ne l'eût jamais dit, Kerrin savait qu'elle était restée là toutes ces années pour veiller sur lui.

— Qui était le premier keari ? demanda-t-il.

Josen se gratta le nez avec le manche de son pinceau.

— Va savoir ! Les kearis le savent peut-être, eux. Mais ils ne parlent jamais aux lettrés.

Son visage s'assombrit.

« On ne peut croire aux chroniques non écrites. Les traditions orales se distordent trop aisément pour devenir la légende et le mythe. Mais même les chroniques écrites ne sont pas toujours fiables.

Kerrin sourit. Combien de fois n'avait-il entendu cela de la bouche de Josen.

« Par exemple, poursuivit le vieux scribe, il existe un passage dans l'histoire de Lady Sorren qui suggère que celle-ci était keari elle-même. Le même document prétend un peu plus bas qu'elle était aussi messenger, membre du clan vert.

— Ne pouvait-elle être l'un et l'autre ?

— C'est très peu vraisemblable, affirma Josen, l'air sévère. Par quel détour bizarre une héritière de Tornor aurait-elle rejoint le clan des messagers ? Il a suffi d'un scribe peu méticuleux, et nous ne saurons jamais la vérité à ce sujet... peut-être uniquement à cause d'un élève inattentif qui aurait mal transcrit un mot.

De nouveau Kerrin lui sourit.

— Si le clan noir en trouvait les moyens, sûr que rien ne se passerait en ce bas monde sans être immédiatement consigné.

— La vérité historique est d'une importance fondamentale, déclara Josen.

— C'est vrai, convint Kerrin.

Mais il se demandait secrètement comment iraient les choses si l'on appliquait les rigoureuses théories de Josen.

Lui-même ne serait jamais lettré lui répétait une impertinente petite voix intérieure.

Il ne serait pas lettré, certes, mais scribe et il s'appliquerait à transmettre les chroniques lorsque Josen aurait trop mauvaise vue pour le faire. Il plaça les colonnes de compte à l'endroit devant lui. Les symboles anciens demeuraient la règle : une faucille pour les grains, une corne pour les chèvres, et, pour l'orge, une triple entaille figurant les trois piquants de l'épi. Kerrin prit sa plume et traça une ligne au milieu de la page. La tâche familière l'absorba tout entier. Ses traits s'apaisèrent, les élancements dans son moignon s'espacèrent.

Il se mit bientôt à faire des taches d'encre. Il s'interrompit regardant la page souillée. Il allait devoir tout recommencer. Il vérifia la pointe de sa plume ; elle avait besoin d'être taillée. La lumière du jour entraînait à flots dans la grande pièce. Sur le mur, en face, il distinguait clairement le tissage doré de la tapisserie : un homme à la barbe blonde ralliait ses hommes. Les pigeons, nichés dans les fissures de la tour, s'appelaient en faisant bruisser leurs ailes.

— Josen.

Le vieil homme leva la tête. Ses cheveux irradiaient autour de son crâne comme une fragile mousse de soie blanche.

— Hmmm ?

Son regard demeura un instant lointain.

— Je fais une pause. Il faut réparer ma plume.

Les yeux du lettré revinrent sur la page qu'il venait de remplir. Il la roula précautionneusement. Il avait commencé son travail de copiste par les documents les plus récents et s'enfonçait, petit à petit, vers la nuit des temps. Certains des plus vieux parchemins étaient si craquelés qu'ils tombaient en poussière au moindre contact.

— Voyons.

Il leva la plume aplatie que Kerrin venait d'abandonner.

« Tu as surtout besoin d'une plume neuve, décida-t-il en quittant son siège. Mais un peu de repos ne nous fera pas de mal. Allons sur le rempart nous dégourdir les jambes.

Comme tous les donjons des confins du nord, Tornor avait été bâti pour résister aux attaques. Deux hautes murailles d'aspect invincible le protégeaient ; lisses et crénelées, elles étaient à intervalles réguliers fendues par des meurtrières. La muraille intérieure enfermait la grande salle, les quartiers des troupes, les écuries et les réserves, le préau, la forge et les appartements. Sur le faite courait un chemin de ronde assez large pour que trois hommes pussent y marcher de front. L'enceinte extérieure, plus basse, était elle aussi couronnée d'un chemin de ronde.

La tour de guet s'élevait à l'angle sud-ouest de la muraille intérieure. Elle ne comportait à l'origine qu'une seule entrée : la porte qui en bas des escaliers ouvrait sur la cour intérieure. Mais, durant le règne de Lady Sorren, une seconde porte avait été aménagée, qui donnait sur les remparts. Les particules de mica scintillant dans la pierre de son arche indiquait à l'évidence qu'elle était de construction plus récente que le mur ou les escaliers.

Le garde en faction sous l'arche les salua d'un signe de la main.

— Bonjour, Kerrin.

— Tryg !

Kerrin sourit. Tryg était le fils du lieutenant d'Ousel. Solide et agile, le jeune homme portait les cheveux à la mode ancienne : libres et longs jusqu'aux épaules. Kerrin et lui avaient été les meilleurs

amis à l'âge de huit ans. Ils partageaient alors le même lit et s'y livraient aux jeux érotiques auxquels tous les enfants se plaisent.

« J'ai sauté le petit déjeuner. Tu n'aurais pas un morceau de fromage ?

— Bien sûr, dit Tryg en vidant ses poches.

Il en sortit du fromage, une pomme et une boule de pain brioché.

« Tu n'as qu'à tout prendre.

Tryg avait toujours été généreux.

— Merci, dit Kerrin.

Puis il rejoignit Josen qui avait déjà atteint la tourelle de guet.

C'était bien le printemps. La pierre était tiède. La brise faisait onduler les bannières portant l'emblème des seigneurs de Tornor : une étoile rouge à huit branches sur fond blanc. Les gardes avaient ôté leurs heaumes ; adossés au rempart, ils scrutaient l'horizon. Mais les tours de garde n'étaient plus aujourd'hui qu'un cérémonial. Cela faisait cent ans que les guerres avaient cessé dans le nord. Les jeunes gens des villages rejoignaient les donjons pour y apprendre le maniement des armes et ceux qui le désiraient pouvaient ensuite partir à l'est ou au sud grossir les troupes des cités, à Tezera, Shanan, Mahita ou Kendra-du-Delta. Mais une fois là-bas, ils devenaient le plus souvent marchands ou courriers. Les autres retournaient aux fermes et aux champs. Seuls les vieux demeuraient à Tornor.

Josen appuya les coudes sur le rebord du mur. Kerrin qui venait d'avaler son dernier morceau de fromage, s'immobilisa près de lui. Loin en dessous d'eux, la rivière chantait. La Rurian grossie par les eaux descendues de la montagne, folâtrait entre ses rives, tandis que le vieux moulin, comme penché sur elle, clapotait rythmiquement. La roue tournait toujours, bien que tout le grain du Donjon fût aujourd'hui broyé et moulu par le moulin à vent. Plus haut et de construction plus récente, celui-ci ronronnait inlassablement à l'est de la grande enceinte. Le bleu vif des fleurettes tremblotait comme des flammèches dans les champs qui s'étendaient entre le château et le village.

Kerrin s'autorisa une brève pensée pour Kel. Un jour qu'il regardait les enfants de son âge culbuter et transpirer dans le préau, ceux-ci l'avaient raillé. Alors il avait hurlé, fou de rage, qu'il se souciait peu de n'avoir qu'un bras : son frère, Kel, était keari. Les gamins déchaînés s'étaient lancés dans une ronde infatigable, l'appelant à venir se battre comme Kel, et danser... comme Kel. Depuis cet après-midi-là il n'avait plus jamais réuni leurs deux noms qu'en pensée, secrètement. Paula et Josen connaissaient l'existence de Kel, bien sûr, de même que Morven. Mais Morven n'y faisait jamais allusion. Il n'avait jamais rencontré le frère de Kerrin, il en avait seulement entendu parler. Tout Arun, d'ailleurs, avait entendu parler de Kel. Mais le clan rouge venait rarement au nord. C'était un trop long voyage à travers le Galbareth.

Cinq ans auparavant, un kearas avait fait halte à Tornor sur sa route entre les Hauteurs Rouges et Tezera. Kel n'en faisait pas partie. Ils avaient dansé dans le préau. Kerrin revoyait la grâce ardente et concentrée de leurs sauts et de leurs tourbillons. Un an plus tard, commencèrent ces errances soudaines où il se mettait à vivre dans deux corps à la fois : le sien et celui de son frère. Il avait d'abord été terrifié, ne comprenait rien, croyait devenir fou. Puis, peu à peu, il se rendit compte que ces moments éclatés n'annonçaient pas la dislocation de son être. Cela n'arrivait pas très souvent, une fois toutes les deux ou trois semaines. Son entourage, lorsqu'il s'en aperçut, appela cela ses « crises ».

Il en avait parlé à Josen, qui l'écouta avec gravité.

— Est-ce douloureux ? avait demandé le vieil homme.

— Non.

— Désagréable ?

— Non. C'est déroutant.

— Je suis désolé, Kerrin. Je ne sais pas ce que cela signifie.

Kerrin en avait été abasourdi. Il s'était toujours imaginé que le lettré savait tout... ou presque tout. Des bribes d'histoires lui revinrent alors à l'esprit. Il se crut tourmenté par un fantôme ou un démon, mais se garda bien d'en faire part à Josen. Le vieil homme ne croyait pas aux démons.

— Que puis-je faire ? avait ensuite demandé Kerrin.

Josen avait longuement rajusté sa large ceinture, comme il faisait toujours lorsqu'il était embarrassé.

— Tu pourrais en parler à la guérisseuse.

Kerrin s'était étonné. Josen ne montrait habituellement que peu d'estime pour la guérisseuse du village, une vieille femme nommée Tath, connue pour son caractère emporté et sa science des herbes médicinales. Non. Il savait que Tath ne lui serait d'aucun secours et il craignait son jugement. Elle ne ferait qu'alimenter sa panique.

— Tath peut soigner la fièvre pulmonaire, avait-il rétorqué en levant l'index et le petit doigt dans un geste emprunté à Paula. Mais pas cela.

Josen s'était alors contenté de dire :

— Inutile de t'inquiéter si tu n'en souffres pas. Laisse les crises aller et venir. Ça cessera tout seul. Tu as raison, le verbe grossier de la vieille n'y changera rien.

Ces quelques mots avaient suffi à reconforter Kerrin, à l'époque âgé de treize ans.

Peut-être était-ce une erreur, songeait-il aujourd'hui, peut-être aurait-il dû s'adresser à la vieille Tath. Il gratta son moignon.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Josen.

Quelque part dans les appartements, un enfant poussait des hurlements furieux et perçants.

— J'ai eu une crise ce matin, dans la cuisine.

Josen retroussa les lèvres avec perplexité.

— Cela te rend anxieux ?

— Non, non. J'y pensais, c'est tout.

— Tu sais, commença Josen, je ne connais rien de ces choses. Mais peut-être y a-t-il des gens qui savent dans les cités.

Kerrin éclata de rire.

— Pas question, Josen. Je ne me vois pas faire mes bagages et partir pour Tezera. Et puis, j'y suis accoutumé ; ça ne m'inquiète plus comme autrefois.

Pour lui-même, il ajouta :

« Ça ne me déconcerterait pas si je savais ce que c'était. »

Et comment vivre sans ces crises maintenant ? Ces brefs moments représentaient ses seules expériences de vie dans un corps qui n'avait pas été estropié.

Cinq ans auparavant, l'année de ses douze ans, Morven avait fait appeler Kerrin. Douze ans : l'âge où commençait l'entraînement quotidien au préau, l'âge où l'enfant, garçon ou fille, s'initiait à l'art qui en ferait un adulte... Un keari parfois. Kerrin avait poussé la porte des appartements de son oncle le cœur battant d'espoir. Tryg était alors déjà passé dans cet autre monde et, en accord avec la tradition, son père lui avait remis un poignard, petit mais fort enviable. Kerrin, en pénétrant dans la chambre du seigneur, s'imaginait déjà sentir la dague peser à son ceinturon.

Mais Morven ne lui avait pas donné le poignard, au lieu de cela il avait dit :

— Le préau n'est pas pour toi, Kerrin. Ce serait du temps perdu pour le maître de combat. Tu es le

fil de mon frère et tu auras toujours un foyer où vivre. Mais plus...

Ses yeux s'étaient attardés une seconde sur l'épaule droite de Kerrin, sur sa manche vide...

«... serait hors de ta portée.

Ç'avait été une idée de Morven que d'envoyer Kerrin étudier auprès de Josen. Une bonne idée, songeait Kerrin. J'ai ma place quelque part aussi.

La meilleure possible pour lui. Il avait appris à aimer le Donjon et la masse rassurante des montagnes qui s'élevait derrière comme l'épine dorsale du monde. Il aimait le pays en été, la steppe balayée par les vents et tapissée d'herbe aux teintes de miel. Il s'y sentait bien. Il n'avait pas envie de partir.

La nuit suivante, Kerrin n'alla pas dormir aux quartiers des troupes et le matin, après s'être assuré que l'Œuf n'y était pas, il écarta la portière en cuir des cuisines.

Il trouva Paula assise devant le foyer et, comme à l'accoutumée, déposa un baiser sur le sommet de sa tête. Son crâne apparaissait en rose sous les boucles grises et clairsemées.

— Belle journée, n'est-ce pas ?

— Vraiment ? lança-t-elle un peu moqueuse.

— Plus chaud qu'hier en tout cas. Tu peux aventurer un pied dehors.

— Humm.

Le ton renfrogné montrait bien le peu d'illusion qu'elle se faisait au sujet des timides approches du printemps nordique.

« Où vas-tu ?

— Courir après les poules. J'ai besoin de plumes.

Il traversa l'arrière-cuisine et ressortit dans la cour.

Des notes de musique s'égrenaient, il leva la tête. Idrith jouait de la flûte, entouré par les gardes silencieux. Kerrin poussa un soupir. Il aurait tant aimé jouer de la musique lui aussi. Mais quel instrument tenir avec une seule main ?

Une douce odeur de pâture flottait dans le poulailler. Les poules l'accueillirent avec la plus parfaite indifférence. Le coq en revanche le regardait d'un œil suspicieux du haut de son perchoir.

— Du calme, souffla Kerrin à l'adresse du volatile. Ne crois surtout pas que j'en veuille à tes gentes épouses.

Il trouva trois plumes d'aileron blanches et une plume d'oie grise. Il les rapporta à Josen. Le vieil homme exhuma de dessous la pile de papier encombrant sa table, un petit couteau pointu dont le manche en cuivre figurait une tête de chèvre.

À coups brefs et précis, il entreprit de tailler une des plumes.

— Quel temps fait-il aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Plus doux qu'hier.

— Pas de nouvelles des marchands ?

Kerrin se contenta de secouer la tête.

Josen émit un grommellement indistinct en dardant sur la pointe taillée un regard désapprobateur.

— Une idée m'est venue ce matin, commença-t-il.

— Oui ?

— Je pourrais rédiger une lettre. Pour le grand-maître de la Guilde des Lettrés. Quelque chose comme cela : « Maître, je me permets de vous recommander un jeune commis plein de valeur, nommé Kerrin, neveu de Morven, seigneur du Donjon de Tornor. Il a été mon disciple pendant deux ans, et pour ainsi dire mon fils... »

Le vieil homme tenait toujours la pointe en l'air comme s'il s'adressait à elle.

« Qu'en penses-tu ?

— Mais... je ne sais pas...

— Eh bien, tu peux toujours y réfléchir.

— Une telle missive impressionnerait-elle la Guilde des Lettrés ?

— Sans aucun doute si c'est moi qui la signe, dit Josen. Ils pourraient trouver à son porteur une place au sein d'une grande maison de la ville, comme historien par exemple.

Les yeux mi-clos, il examinait Kerrin.

« Si son porteur le désire, bien sûr.

Un élan traversa le moignon de Kerrin. Il y posa la main, là où la peau cicatrisée était rêche. Paula lui avait raconté comment, pour arrêter le flot de sang, on avait dû cautériser la plaie avec le plat d'une lame chauffée à blanc.

— Quelle grande maison voudrait de moi ? fit-il d'une voix éteinte.

— Ne sois pas stupide, dit Josen. Le monde est vaste au-delà de l'enceinte de Tornor. Te trouves-tu si bien ici que tu aies si peur de partir ?

Kerrin gardait le silence.

« Imagine, continua le vieil homme, tu pourrais...

Du haut des remparts, s'éleva, clair et léger, le son du cor.

Des étrangers approchent.

— Enfin ! grommela le lettré.

Des gardes couraient à l'intérieur des murailles. Le cor jeta une seconde fois sa longue plainte vers le ciel.

Des étrangers approchent à cheval sur la route de l'ouest.

— Encore trois jours et je n'avais plus une goutte d'encre, dit Josen en remettant le petit couteau dans son étui. Peut-être devrions-nous monter sur le rempart nous aussi ?

Dans l'escalier ils entendirent la voix de Tryg toujours en faction sous l'arche.

— Ce ne sont pas les marchands. Les caravanes viennent par la route du sud.

Morven attendait dans la cour intérieure. Un pli soucieux barrait son front. Une foule de soldats, écuyers, marmitons et servantes se bousculaient sur les chemins de ronde. Morven semblait irrité. L'usage voulait qu'il demeurât dans la cour : il ne convenait pas que le seigneur du Donjon attendit en haut de ses propres murs comme une simple sentinelle.

Le cor sonna de nouveau.

— C'est un courrier en provenance du Donjon des Nuages, cria un homme.

— Ou un troupeau de moutons ! s'esclaffa un autre.

Au pied des murailles la meute de chiens menait grand tapage.

— Hé ! Laissez donc les autres voir !

— Tu aperçois quelque chose ? demanda Josen.

— Rien, à part un grand nombre de dos, répondit Kerrin.

Il était seulement un peu plus grand que Josen. Le cor continuait de souffler son message dans la clarté du matin. Kerrin prit appui sur une protubérance de la pierre et se hissa dans le créneau le plus proche.

— Attention, dit Josen.

Pas le moindre chariot cahotant sur la route de l'est. À l'ouest : des cavaliers. Kerrin les compta. Il y en avait sept, plus un cheval que personne ne montait. Celui qui galopait en tête emprisonnait les rayons du soleil dans la blondeur de son épaisse chevelure retenue sur la nuque par le bandeau rouge

des kearis.

— Alors ? s’impatiaient Josen.

Sa voix semblait venir de très loin. Des exclamations de surprise montaient de la foule rassemblée sur les remparts. Kerrin sentit ses jambes se dérober sous lui. Il les connaissait : Jensie, avec Riniard toujours à ses côtés ; Elli et Ilène, légères comme des ombres ; Calvin, robuste et trapu ; Arillard, silencieux et austère... Kerrin s’assit entre les deux merlons. Il releva la tête et finit par dire :

— C’est un kearas.

CHAPITRE II

Morven accueillit les kearis dans la grande salle du château. Immobile à la fenêtre de la tour, Kerrin les regarda passer. Ils se déplaçaient avec une grâce aérienne, vêtus de tuniques en laine et de bottes en haut desquelles frôlaient leurs pantalons.

Un page arriva tout essoufflé : on appelait Kerrin dans la grande salle. Kerrin descendit lentement. Il traversa la cour intérieure ; des regards curieux le suivaient de derrière les croisées et du haut des remparts.

Des flots de soleil inondaient la pièce par les deux portes grandes ouvertes. Le kearas attendait debout près de la table des capitaines. Temeth, le maître de combat, un homme taciturne que Kerrin connaissait peu, se tenait aux côtés de Morven.

Kerrin s'inclina devant son oncle.

— Vous m'avez fait appeler, seigneur.

La lumière qui mourait sur les vieilles tapisseries fanées, semblait darder tous ses feux en direction de Kel.

— En effet, dit Morven.

Il croisait les doigts dans un geste que Kerrin ne lui avait jamais vu faire auparavant.

« Approche, mon garçon.

Et il n'appelait jamais Kerrin « mon garçon » d'habitude.

« J'ai aujourd'hui l'occasion et le plaisir de te présenter à ton frère aîné.

« C'est lui, dit-il à Kel.

« C'est drôle, songea Kerrin, depuis le temps que je partage ses pensées je n'avais jamais vu son visage... »

— Tu as grandi depuis la dernière fois que je t'ai vu, dit Kel.

Il avait la voix grave, et plus mélodieuse que Kerrin l'imaginait. Ses yeux étaient gris, et il était grand, plus grand que Kerrin, plus grand que Morven.

— J'étais jeune à cette époque, dit Kerrin.

— Tu étais un bébé.

Kel tendit une main.

« Cela m'a pris longtemps avant de pouvoir venir dans le nord, mais j'en ai toujours eu l'intention, continua-t-il. Je suis venu te chercher pour t'emmener au sud, si tu le veux. Le veux-tu ?

Kerrin sentit le souffle lui manquer. Il s'humecta les lèvres et se tourna vers Morven.

— Seigneur, ai-je votre permission ? Puis-je partir ?

Morven lissa un pli de son col brodé.

— Tu n'es plus un enfant. Ton départ laissera un vide difficile à combler. Il nous faudra écrire à la Guilde des lettrés pour trouver un autre aide à Josen.

Il jeta un regard vers Kel et soupira.

« Mais un frère est plus cher qu'un oncle. Tu peux partir, certainement.

Kel fit un signe de sa main tendue Riniard s'avança.

— Si ma compagnie ne te dérange pas, dit-il à Kerrin, je vais t'aider à préparer tes bagages.

— Maintenant ? souffla Kerrin.

— Maintenant.

S'écarter de Kel était comme s'écarter du soleil. La pièce octogonale du sommet de la tour était déserte ; Josen ne s'y trouvait pas. Peut-être s'était-il attardé sur les remparts.

Riniard jeta un coup d'œil sur les deux lits et la longue table.

— C'est là que tu vis ?

— Oui. Je suis scribe.

Le jeune keari tournait comme un renard en cage. Il tapota du poing fermé le cadre métallique de la fenêtre.

— Je deviendrais fou ici, dit-il d'un ton presque joyeux. Lequel est ton lit ?

Il sépara la couverture de laine du drap en lin puis, s'agenouillant, il l'étala sur le sol et la plia une fois dans le sens de la longueur.

« N'oublie pas ton manteau le plus chaud. Prends des vêtements de rechange, un briquet à amadou et des silex, et autant de babioles que tu le désires.

La cape de Kerrin se trouvait dans le grand coffre sous les fenêtres. L'odeur familière du cèdre piquait la gorge. Il retourna tous les vêtements qui y étaient rangés et en sortit une chemise de rechange, la tunique en laine que Paula lui avait faite, le manteau en peau de mouton et ses jambières en cuir.

— Partons-nous bientôt ? demanda-t-il.

Riniard étendit la cape sur la couverture et roula le tout ensemble.

— Immédiatement.

— Mais... vous n'allez pas danser... ?

— Non, reprit le rouquin. Kel est pressé d'arriver à Elath. Sefer l'attend.

Il s'appliquait à bien serrer le baluchon.

« T'aurais pas une ficelle ?

Kerrin finit par dénicher un lacet en cuir au fond d'un tiroir. Satisfait de son paquet, Riniard le jeta sous son bras.

« Tu ferais mieux de les mettre, dit-il en désignant les jambières.

Kerrin détestait s'habiller tandis qu'on le regardait, mais il s'exécuta.

« Et ton poignard ?

Kerrin passa lentement la languette sous la boucle en métal de sa ceinture puis il regarda Riniard.

— Je n'en ai pas, dit-il, prêt à l'inévitable regard de mépris ou de compassion.

Mais Riniard se contenta de lever un sourcil étonné.

— Ah bon.

Il ouvrit la porte.

« Es-tu prêt ?

Kerrin le suivit. Les jambières lui battaient les mollets et gênaient sa marche.

Josen avait disparu ; il n'était plus sur les remparts. Paula l'attendait dans la cour intérieure. Elle semblait plus frêle dehors que dans les cuisines où Kerrin la voyait habituellement. Il passa son bras autour des épaules de la vieille femme et appuya les lèvres sur sa joue.

Elle se serra contre lui.

— Tu fais bien, *chetito*, murmura-t-elle.

D'une main ferme elle écarta les mèches qui balayaient le front de Kerrin.

« Ce n'est pas chez toi ici. Il fait trop froid.

— Kerrin, souffla Riniard.

Kerrin leva la tête. Morven venait de sortir de la grande salle. Derrière lui, venaient les kearis.

— Je t'écirai, dit-il à Paula.

— Bah, tu m’oublieras... et ce sera bien ainsi. N’écris pas, mon garçon. Je n’y vois plus guère pour lire.

— Je vous remercie, seigneur, pour les provisions de route, disait Kel. Je suis désolé que nous ne puissions rester, mais le temps nous presse.

— Votre visite, même aussi brève, nous honore, dit Morven.

Il se tourna vers Kerrin et lui adressa un salut amical.

« Bonne chance. Et si le pas de ton frère est trop rapide pour toi, n’hésite pas à revenir.

Kerrin regarda Kel.

— Je saurai modérer mon allure, assura son frère. Ne vous inquiétez pas, seigneur.

— Vos chevaux vous attendent au portail.

Les kearis se mirent en marche. Kerrin jeta un coup d’œil en arrière. Paula avait l’immobilité d’une statue de marbre. Ses yeux seuls vivaient ; *Va*, disaient-ils.

— Tu sais monter à cheval, n’est-ce pas ? demanda Riniard en s’approchant d’une jument à la robe noire et luisante. Je te présente Magrita. Je l’ai dressée moi-même. Elle est le produit d’un étalon des steppes et d’une jument du désert, et elle a hérité du meilleur de chacun. Douce comme le miel, n’est-ce pas, ma belle ?

Les deux oreilles duveteuses pointèrent en avant. Kerrin lui caressa la mâchoire. Elle fourra ses naseaux dans sa main.

« Ce qui ne l’empêche pas d’être vive, ajouta Riniard.

— Je monte à cheval, oui, dit Kerrin.

Riniard accrocha la couverture roulée à la selle.

— Hé, ho !

Quelqu’un accourait derrière eux. C’était Tryg.

— Excusez-moi, dit-il.

Il étendit les deux mains.

« C’est pour Kerrin de la part de Josen.

Kerrin se pencha et vit le poignard dans son étui de cuir ouvragé. La poignée était en os harmonieusement bosselé, la lettre K en rune sudiste y était gravée.

Kerrin le prit timidement.

— Cela est fait pour être porté, dit Kel en tendant la main. Puis-je ?

Kerrin le lui donna.

« Défaix ta ceinture.

Tandis que Kerrin s’exécutait, Kel sortit la lame. Quelqu’un – peut-être Josen – avait graissé le cuir. Elle glissa hors du fourreau avec une aisance presque inquiétante, effilée et brillante. Kel remit le poignard dans sa gaine et enfila la boucle sur la ceinture de Kerrin.

Tryg attendait sans mot dire.

— Dis à Josen que je le remercie.

Kerrin effleura le fourreau du bout des doigts. Cela faisait un poids inhabituel contre sa cuisse droite. Des larmes vinrent s’amasser au bord de ses paupières.

— Je n’oublierai pas, dit Tryg.

Il eut un sourire timide.

« Prends soin de toi, Kerrin.

Il hésita une seconde, puis s’avança. Ils s’étreignirent. Tryg avait les mains calleuses ; ses vêtements sentaient le cuir de selle. Bouleversé, Kerrin le regarda disparaître sous la grille.

Alors Kel prit son frère par l’épaule et le ramena dans le cercle des kearis.

— Tout le monde en selle. Je veux être dans le Galbareth avant sept jours.

Kerrin vérifia la longueur des étriers et monta en selle. Il flatta l'encolure de Magrita qui était demeurée parfaitement immobile.

— Hein qu'elle est douce ? dit Riniard, l'air ravi.

Kel montait un grand étalon alezan.

— En avant, Callito, dit-il.

Les gardes les saluèrent en levant leurs lances. Kel leur répondit par un signe de la main.

« Adieu, le Donjon ! cria-t-il.

« Je devrais dire quelque chose, moi aussi, pensa Kerrin. »

Mais rien ne lui venait à l'esprit. Il pressa ses genoux contre les flancs de Magrita. Ils passèrent sous l'arche de la grande enceinte ; les bannières claquaient dans le vent ; une foule de têtes se penchaient en haut des remparts. Bientôt le kearas atteignit la route. De petits nuages de poussière moutonnaient sous les sabots des chevaux.

La route était poudreuse sous le soleil, et sillonnée de vieilles ornières. Un vent capricieux leur jetait de la poussière blanche au visage. Cela faisait huit jours qu'il n'avait pas plu et l'herbe des talus était jaunâtre. Ils traversèrent le pont sur la Rurian ; le bois claquait sous les sabots de leurs chevaux. Après, la route s'incurvait vers la gauche, suivant la courbe de la rivière qui, à cet endroit, s'élançait en direction de l'est. Kerrin jeta un regard en arrière. Le Donjon dominait tout le paysage. Puis il tourna les yeux vers l'ouest. Les fumées du village de Tornor montaient dans le ciel. Entre la route et le village s'alignaient, pareils à des soldats, une sombre troupe de pins nains.

Riniard, après la traversée du pont, avait ralenti l'allure et s'était retrouvé en arrière, aux côtés de Jensie. Il la taquinait au sujet de quelque chose. Kerrin entendit son rire. Un rire plus frais que l'eau qui court sur les rochers. Il jeta un regard timide à la femme qui chevauchait près de lui. Elle portait une tunique jaune comme la paille. Elle lui sourit.

— Je m'appelle Elli, dit-elle.

Il se retint de révéler : *je sais*.

— Tu connais déjà mon nom, se contenta-t-il de dire.

— Oui. Et voici Tula.

Elle flatta l'encolure de son cheval louvet.

« Ne te crois surtout pas désavantagé. Nous n'en savons guère plus. Kel nous a parlé de toi, mais lui-même te connaît à peine.

Elle parlait en inclinant un peu la tête de côté. Elle se tenait droite comme la hampe d'une lance fichée dans la selle. Sa peau était d'un brun lumineux, ses cheveux bouclés et très noirs.

« Je te connais bien, moi, alors que tu ne sais rien de moi, songeait Kerrin. »

Il savait, par exemple, qu'elle et Jensie avaient rejoint le kearas une année auparavant ; Cal, lui, en faisait partie depuis trois ans ; Jensie et Riniard étaient amants ; Axillard, Ilène et Kel s'étaient battu ensemble contre les Anesh ; Riniard était le dernier arrivé parmi les Kearis.

— Nous avons été séparés très longtemps, dit Kerrin.

— Oui, Kel nous a raconté. Bébé, on t'a emmené au nord, tandis qu'il se battait sur les confins. Tu vivais à Elath à l'époque des attaques, pendant ce temps, lui, il étudiait avec Zayin.

Kerrin ignorait qui était Zayin.

« C'est lors d'une attaque des Anesh que tu as perdu ton bras. Tu as seize ans ? Dix-sept ans ?

— Dix-sept ans.

Elle avait fait allusion à sa difformité d'un ton naturel, presque anodin. Il se raidit un peu.

« Et toi, quel âge as-tu ?

— Oh, je suis une vieille. J'ai vingt ans.

— Ce n'est pas si vieux, cria Riniard derrière elle.

— Plus vieux que toi, morveux !

— Tu parles ! Un an, juste une toute petite année !

Les escadrons de pins nains s'espacèrent ; on ne distingua bientôt plus le petit bois et le village se perdit dans les collines. Il n'y avait maintenant plus, autour d'eux, que la steppe brune et aride. Sauf au bord de la rivière, l'herbe formait des plaques jaunâtres ratissées par les troupeaux de moutons. Une forte odeur de terre sèche. Les stridulations des cigales. Un faucon aux ailes déployées planait dans l'azur éclatant. La route ondulait en larges méandres sur la plaine. Ils virent quelques fermes, des moutons, un berger, mais, à part les oiseaux qui prenaient brusquement leur envol, ils étaient les seuls voyageurs, les seuls à se déplacer dans le vent et la lumière de ce monde immobile et plat.

En fin d'après-midi, Kel proposa une halte. Kerrin se laissa glisser au sol avec un soupir de soulagement. Il avait les cuisses endolories, le bras ankylosé depuis la nuque jusqu'au bout des doigts.

Kel et Calvin menèrent les montures à la rivière. Les Kearis s'assirent en cercle. Le bourdonnement des insectes s'interrompit une seconde pour reprendre de plus belle.

— J'ai des ampoules sur mes durillons, déclara Jensie en s'allongeant, la tête sur les genoux de Riniard.

— Et moi des durillons sur mes ampoules, dit Elli.

— Elles peuvent pas s'empêcher de se plaindre, dit Riniard qui caressait les cheveux de Jensie.

— J'en ai assez de dormir dans les champs, gémit Jensie. Je veux un lit.

Kel et Cal revinrent de la rivière en traînant leurs bottes boueuses.

— Tu auras un lit à Elath, dit Kel.

Il s'assit entre Ilène et Kerrin. Sa chemise était ouverte jusqu'à mi-poitrine et le soleil cuivrait doucement la courbe lisse de son cou.

« Tiens.

Il lança une petite giberne sur les genoux d'Elli.

— Hum...

Elle l'ouvrit, sortit deux lamelles de viande séchée et en donna une à Kerrin.

— Merci.

Il se mit à mâcher consciencieusement la viande fortement salée et épicée. Une outre d'eau fit le tour du petit cercle. Lorsque Kerrin la porta à ses lèvres, elle était déjà à demi vide et, maintenue d'une seule main, elle oscillait. Kel aida Kerrin à la stabiliser. Le liquide était tiède mais réconfortant. Il passa l'outre à Elli.

— Vous êtes tous des cochons, dit-elle en la soupesant.

— Il y a autant d'eau qu'on en veut dans la rivière, lança Riniard.

Elle but en lui jetant un regard noir. Puis elle tapota doucement l'épaule d'Arillard qui s'était allongé, le bras sur les yeux.

— Hé, vieil homme, dit-elle. De l'eau.

Il avait la minceur musclée d'un animal de course. C'était le plus grand des kearis. Des fils argentés sillonnaient sa longue chevelure noire.

Cal lança quelque chose – comme deux petits cailloux – en l'air et les rattrapa.

— Tu joues ? demanda-t-il à Elli.

— Non, je n'ai pas envie.

Kel se pencha sur l'oreille de Kerrin.

— Courbatu ?

— Pas trop.

— Tant mieux.

Le chant de la rivière vint emplir le silence. Kerrin prit une seconde tranche de viande séchée qu'il laissa lentement se ramollir dans sa bouche. Le soleil sur ses paupières, l'herbe tendre sous son corps l'engourdissaient un peu. Il s'étendit et ferma les yeux quelques instants... lorsqu'il se réveilla, Kel avait disparu et Elli lui secouait le bras.

— Debout, disait-elle. Il faut repartir.

Le soleil avait changé de place dans le ciel. Il se frotta les yeux.

— Je me suis endormi.

— Pour ça oui !

Riniard se pencha sur eux.

— Feignants, dit-il.

— Yai ! lança Elli.

Elle passa son pied derrière la cheville du rouquin et lui accrocha la jambe. Il vacilla. Kerrin écarta ses propres jambes. Riniard fit souplement pivoter son corps et atterrit sur le flanc. Son bras droit frappa le sol et il sauta sur ses pieds.

— Charmante attention, dit-il.

Elli se leva. Elle tendit une main à Kerrin.

— Prêt ? dit-elle.

Sans attendre sa réponse, elle tira et il se retrouva debout.

Ils traversèrent un carrefour et un village. Des femmes chargées de grands paniers pleins de vêtements leur firent des signes depuis les berges de la rivière. Ils croisèrent une charrette qui cahotait sous un énorme tas de fagots. La route allait en s'élargissant. Des murettes de pierres venaient par endroit la séparer des champs et pâturages. Ce n'était toujours qu'herbage et platitude, à perte de vue.

— Approchons-nous du Galbareth ? demanda Kerrin à Elli.

— Encore quatre jours.

Ils ne s'arrêtèrent qu'à la tombée de la nuit. Kerrin titubait de fatigue. Quelqu'un lui enleva les rênes de Magrita de la main. Il percevait vaguement des lumières, des gens affairés autour de lui, l'odeur de la nourriture et des moutons. Sa botte heurta un caillou. Il trébucha. Une main se referma sur son bras pour le retenir. C'était Kel. Son frère lui tapota l'épaule et dit :

— Il n'y en a plus pour longtemps.

Une femme aux cheveux sombres s'approcha de Kel. Les mains jointes devant la poitrine, elle s'inclina.

— Puis-je vous parler, *skayin* ?

— Certainement, répondit Kel. Mais vous vous trompez, je ne suis pas maître.

— Il nous faut savoir combien vous êtes. La grande salle ne sera peut-être pas assez spacieuse pour vous.

— Nous sommes sept... non, huit, dit Kel. Allons voir la grande salle.

Il s'éloigna.

Kerrin s'appuya à un poteau. Les odeurs de cuisine mettaient son estomac vide au supplice. Un chien courait autour des étrangers en aboyant.

— Tu ne te sens pas bien ? demanda Elli.

— Juste fatigué, marmonna Kerrin.

Il se redressa. Les bâtiments gris semblaient tapis dans la pénombre.

« Où sommes-nous ?

— Un village nommé Brath. Nous allons pouvoir y loger et y manger.

Un gamin surgit en trombe de l'écurie, fit un écart pour éviter le poteau et faillit renverser Kerrin.

Il écarquilla les yeux, bredouillant des excuses.

« Il croit que je fais partie du kearas, pensa Kerrin. »

La grande salle était sombre. Il y flottait une légère odeur de vin. Kerrin s'assit sur un banc. Une torche brûlait près de lui, il ferma les paupières. Puis il sentit la chaleur d'un corps dans son dos ; des doigts l'effleurèrent.

— Ne t'endors pas, dit Kel. Tu vas rater la fête.

Kerrin ouvrit les yeux. Kel avait ôté ses jambières en cuir.

— Je ne dors pas.

— Regarde...

Kel mit leurs mains côte à côte.

« Elles sont faites sur le même modèle.

Hormis les cicatrices et le poignet extraordinairement puissant de Kel, leurs mains se révélaient identiques, trait pour trait, dans chaque courbe, ongle et pli.

— C'est vrai, dit Kerrin.

Kel s'adossa au mur. Il semblait heureux tout à coup et parfaitement reposé.

— Elli, appela-t-il.

Elli qui délaçait ses jambières, leva les yeux.

« Est-ce que je ressemble à Kerrin ?

Elli pencha la tête sur le côté.

— Tu es plus grand. Il a les cheveux plus foncés.

Elle se frotta le nez.

« Mais, à part ça, vous vous ressemblez.

— Mais... objecta Kerrin, non, je ne crois pas.

— Aucun d'entre nous ne peut en juger, dit Kel. Tu ressembles à mère.

— Notre mère ?

— Oui. Tu avais trois ans à sa mort. J'en avais douze, je me souviens parfaitement d'elle. Tu as les mêmes yeux.

Il se leva.

« Regarde, maintenant.

Une foule innombrable avait empli la salle. La lumière des chandelles jetait de grandes ombres de tous côtés. Un espace avait été ménagé au centre de la pièce. Les kearis s'y placèrent en cercle. Clac ! Une botte frappa le sol. Et le sol trembla. Clac ! Kel détacha ses cheveux. Clac ! Une cascade d'or coula dans son dos. Il toucha Ilène. Leurs mains s'unirent et se lâchèrent... Ils tournent, se retrouvent, se séparent... cadence impitoyable de la semelle contre la dalle, mouvements vifs et précis de l'arme qui frappe... Les autres rejoignent le tourbillon... les corps sont les traits fulgurants d'une vivante figure d'harmonie. Kel s'unit à Elli et la quitte ; il s'unit à Riniard et s'en arrache ; il rencontre Hène, se noue à elle. Riniard vrille l'air et le sol en une pirouette de feu, tandis que, reflets l'une de l'autre, Jensie et Elli ondulent en gestes siamois. D'un bond, Kel brise le miroir : Arillard entraîne alors Elli, Calvin emporte Jensie. Et tous pareils, sautent, tournent, s'unissent et se séparent, frappent du pied, crient et se figent : statues reliées par le bout des doigts, haletantes, luisantes de

sueur.

Kerrin s'aperçut qu'il était debout. Depuis quand, il ne savait. Les villageois hurlaient et tapaient du pied. Les kearis sourirent. Kerrin fit quelques pas dans leur direction, mais, les jambes tremblantes, il dut s'asseoir sur le sol.

La foule s'étant clairsemée, Kel s'approcha de Kerrin.

— Tu as aimé ?

— Oui, dit Kerrin, bien sûr.

Elli se laissa tomber à terre, près d'eux. Elle était hors d'haleine.

— Ça a été court, mais vraiment bien Oh, je suis si fatiguée ! haleta-t-elle. Alors, Kerrin ?

Ce fut Kel qui répondit :

— Bien sûr que ça lui a plu ; c'est mon frère, non ?

Les villageois apportèrent des plateaux : pain, fruits, tourtes à la viande et fromage. Les kearis se disputaient les cruches de vin.

— La cadence peut être encore plus rapide, dit Kel à Ilène, en tambourinant sur la dalle.

Kerrin écoutait leurs rires, s'étonnait de leur résistance. Comment pouvaient-ils danser après une journée à cheval dans la steppe et les montagnes ? Elli lui mit un morceau de pain dans la main. Il mâchait sans goût. Ses yeux piquaient. Il tombait d'épuisement.

Une main lui prit le menton. Il rencontra les yeux de son frère.

— Fatigué ?

— Oui. Je ne suis pas habitué.

Pas habitué non plus à ce qu'on le touchât ainsi, mais la main de Kel était si chaude et si réconfortante.

— Il faut que tu dormes. Elli, où as-tu mis la couverture de Kerrin ?

Un bras se glissa sous ses genoux, un autre sous ses épaules. On le souleva.

— Hé... protesta-t-il.

— Laisse-moi faire, chelito, dit Kel.

... Kel lui ôta ses bottes et ses jambières. Le drap avait l'odeur de Tornor. Des doigts légers sur le front de Kerrin. Dors, disaient-ils. Et Kerrin s'endormit.

CHAPITRE III

Kerrin rêvait... Son frère est enfin venu le chercher, et lui, Kerrin, est parti, chevauchant à ses côtés, loin du Donjon. Une voix chante : « Étranger dans un pays lointain, je suis, où que j'aïlle, un exilé... » Puis le silence. La voix s'était tue. Kerrin ouvrit les paupières. Il était tout entortillé dans ses vêtements. Il s'attendait à voir Josen s'affairer de-ci de-là dans la chambre octogonale du sommet de la tour. Alors Elli se pencha sur lui, sa couverture roulée sous le bras.

Elle lui sourit.

— Tu te souviens de nous ?

— Humm...

Il s'étira.

« Aïe... j'ai mal partout.

— Il est encore tôt. Mais nous n'allons pas tarder à partir. Tu as entendu Ilène chanter ?

— Oui.

Kerrin s'appuya sur son coude.

— Alors tu sais où tu es ? fit Elli avec douceur.

— Un village, dit-il en s'asseyant.

— Oui. Brath.

On avait repoussé les bancs pour permettre aux kearis de dérouler leurs couvertures. Le bois des murs lustré par les âges jetait des reflets cuivrés. Une odeur de suif et de vin flottait dans la salle.

— Nous avons dansé hier soir, tu te rappelles ?

Kerrin se rappelait. Tout cela était bien la réalité. Il retint son souffle, muet de bonheur.

Jensie passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— C'est dehors qu'on déjeune, lança-t-elle.

Un matou tacheté faisait sa toilette sur un banc. Quelqu'un dormait encore, ronflant doucement sous une couverture. Kerrin s'attendait vaguement à voir les parois de bois clair s'évanouir dans une brume d'où ressurgirait la lourde pierre grise de Tornor. Il palpa ses bottes et le cuir rigide de sa ceinture, puis, pour s'assurer une dernière fois qu'il n'était pas la proie d'une illusion, il soupesa le poignard offert par Josen. Le chat sauta du banc et s'en alla flairer les cheveux de Calvin endormi. Après s'être habillé, Kerrin rassembla tant bien que mal sa couverture. Ensuite il alla rejoindre le kearas.

Les kearis se tenaient autour d'un feu en compagnie de la femme aux cheveux sombres, celle qui les avait accueillis la veille. Un homme, petit et râblé, parlait avec Kel. Des saucisses tournaient au-dessus des flammes. Kerrin se glissa entre Elli et Ilène.

L'inconnu posa sur lui un regard intrigué. Le fourreau de sa dague était poli d'avoir beaucoup servi. La femme portait des pantalons bouffants et des bottes souples aux talons plats. Elle montrait un visage avenant et serein, tous ses gestes étaient empreints d'une grâce tranquille.

Kerrin jeta un coup d'œil furtif en direction de son frère. Kel venait de se raser et ses cheveux étaient retenus en arrière par un bandeau d'étoffe rouge. Ses mains dansaient dans l'air, mimant les différentes façons de tirer une dague. Le petit homme opinait.

— Kerrin, dit Ilène, Calvin dort-il encore ?

— À poings fermés, répondit Kerrin.

— Je vais le secouer.

Kel se tourna vers Kerrin.

— Kerrin, je te présente notre hôtesse, Sura, chef du village de Brath. Et voici Moroc, maître de combat.

Kerrin leur adressa un sourire poli, se demandant pourquoi Kel se préoccupait de le présenter, lui qui n'était pas Keari.

« Kerrin est mon frère.

Sura lui tendit la broche qu'elle venait d'ôter du feu.

— Merci, dit-il.

Il sentit les yeux noirs de Moroc s'arrêter sur sa manche vide. La saucisse ruisselante de graisse avait un goût piquant et très épicé. Kerrin s'essuya le menton.

« Délicieux, dit-il.

— Où allez-vous à présent ? demanda Sura.

— Au sud. Nous allons traverser le Galbareth, dit Elli.

— Passerez-vous par Tezera ?

— Non, il nous faudra dévier à l'ouest et contourner le lac Aruna.

La femme hocha la tête.

— Je connais ce pays, dit-elle. Je suis née sur les rives du lac Aruna.

Elle se détourna. Kerrin aperçut alors l'épingle en forme de plume qui brillait dans ses cheveux.

« Excusez-moi, dit-elle en s'éloignant.

Elli posa la main sur le bras de Kerrin.

— Le lac est magnifique, tu verras. Il me tarde d'y être.

Le maître de combat claqua dans ses mains. Deux jeunes garçons parurent, menant les chevaux par la bride.

— En route, dit Kel.

La jument noire tendit les naseaux vers Kerrin. Il lui caressa le chanfrein. Sa robe était luisante ; elle semblait vigoureuse et prête pour un long voyage. Il fixa la couverture à l'arçon et se mit en selle.

Les kearis sortirent du village. Ilène qui trottait à l'arrière, se remit à chanter.

Ils chevauchèrent toute la matinée. Ce n'était que steppe nue et plate ; seuls quelques fermes, dés étables et des champs entourés de murettes rompaient la grande monotonie brune. Kerrin avait le dos tout raide ; qu'en serait-il après une autre journée sur les routes ?

Derrière eux, les montagnes élançaient vers le ciel leurs hauts pics gris, enfermant le monde à l'intérieur d'une enceinte infranchissable. Les oiseaux tournoyaient dans les nues ; le soleil était chaud. Kerrin défit les lacets de sa tunique. Magrita trottait allègrement.

« *Étoiles et collines sont mes seuls compagnons, chantait Ilène. Et je vais, toujours solitaire.* ».

— Kenin ?

C'était la voix d'Elli.

— Humm ?

— Comment te sens-tu d'avoir quitté Tornor ?

— Mieux que jamais.

Ils croisèrent une charrette pleine de lourds ballots. Le conducteur salua les kearis :

— Que le *Kea* vous accompagne toujours dans la paix !

— Et qu'il ne vous quitte jamais, répondit Kel.

C'était la première fois que Kerrin entendait de telles salutations.

La route s'élargissait peu à peu. Certains tronçons étaient bordés de rangées de briques superposées. D'un côté s'étendaient des vignes accrochées à des treilles.

— Du raisin, dit Elli à Kerrin qui l'interrogeait.

De l'autre côté, s'alignaient des arbres aux ramures couvertes de fleurs blanches.

« Des pommiers.

Kerrin respira profondément ; un parfum entêtant et suave flottait dans l'air.

À midi ils arrivèrent au bord d'une rivière rapide et peu profonde. Ils descendirent le large sentier sillonné d'ornières qui y menait.

— Voici l'Estrèche, annonça Kel. Nous pouvons la passer à gué.

Il s'avança le premier. L'eau courante était si limpide qu'on distinguait sans mal les pierres rouges et dorées qui en tapissaient le fond ; de frais rubans cristallins venaient contourner les jarrets de Magrita.

Puis, sur l'autre rive, ils grimpèrent un talus escarpé. Une succession de toits hauts et pointus s'étalait devant eux. Cela sentait le mouton. Un chariot s'approcha, chargé de ballots renflés d'où montait l'odeur un peu grasse de la laine brute.

À l'entrée du village, une enseigne se balançait sur la devanture de la plus haute maison. Elle portait la figure d'un messager avec l'ample pèlerine à capuche du clan vert. C'était l'auberge de l'Homme Vert.

— On s'arrête ? demanda Ilène.

Une lumière vacillante faisait scintiller les fenêtres aux vitres bleutées et taillées en forme de losanges.

— Sûr qu'ils ont de la bière, s'écria Riniard.

— Ça sent l'oignon.

— Rappelez-vous ce qui s'est passé la dernière fois dans l'auberge près de Tornor, dit tranquillement Arillard.

— Cela n'arrivera pas par ici. Ils sont habitués à nous dans le sud.

Kerrin regarda Kel. Le visage de son frère s'était assombri.

La face rougeaude du garçon d'étable qui l'avait défié. Ses doigts se crispent sur les rênes de Callito. « Peut-être ne devrions-nous pas... »

L'image se brouilla. Kerrin se cramponnait au pommeau de la selle, luttant contre la subite faiblesse qui le faisait tituber.

« Je pensais que cela cesserait, songeait-il. Je veux que cela cesse. »

Le bruit confus des voix autour de lui. Le pas de Magrita devint heurté. Kerrin tenta de rattraper les rênes. Sa nuque ruisselait de sueur, sa tête allait éclater.

On le saisit aux épaules.

— Kerrin, Kerrin.

La voix de son frère. Il réintégra son cerveau, cela se fit tout seul. Haletant, il put enfin lever la tête.

Callito et Magrita étaient maintenant côte à côte.

— Ça va, souffla-t-il. C'est passé.

Mais, Kel devait bien le savoir ! Kerrin s'efforça de se redresser.

« Je pensais... lorsque tu es venu... que cela cesserait.

— Ce n'est pas ainsi que ça se passe, dit Kel. Que sais-tu de tout cela ?

— Rien.

— Cela s'appelle voyage mental. Tu es un visitant.

La voix de Riniard derrière eux se fit entendre, plaintive :

— Qu'est-ce que c'est que ça encore ?

— Chut, intervint Ilène.

Visitant. Kerrin se répéta le mot.

— Je... je ne savais pas. Josen n'a jamais pu me dire. C'est un lettré, pourtant.

— Il ne pouvait pas savoir, dit Kel. Le mot est mal connu. As-tu jamais entendu parler des sorciers et de leurs dons ? Le voyage mental est un don de sorcellerie. Notre mère Alis le possédait. Tu en as hérité. Il ne faut pas avoir peur.

Il parlait d'une voix douce, comme à l'enfant qu'on rassure. Kerrin se raidit un peu.

— Je n'ai pas peur, dit-il. J'étais surpris, au début.

— Je savais depuis des années que tu étais un visitant.

Kel sourit.

« Je me rappelle la première fois où je me suis aperçu de ta présence dans mon esprit. J'étais en train de faire l'amour. Il fallait voir mon ahurissement ! Sefer a été obligé de m'expliquer.

Kerrin rougit. Il s'en souvenait maintenant : il avait tremblé dans son lit, la proie d'une passion étrangère, terrifié et honteux, bouleversé de ce qui venait de surgir dans son corps et dans son esprit.

— Mais cela va-t-il cesser un jour ? demanda-t-il.

— Les dons ne se perdent jamais, dit Kel. Cela t'appartient. Tu peux t'en servir ou t'y refuser, c'est à toi d'en décider. Tu comprendras mieux à Elath. Tu verras l'école.

— Alors... je suis un... sorcier ?

— Eh oui, dit Kel.

Un chien aux babines retroussées vint grogner sous le porche. Un homme avec un tablier maculé de graisse s'avança. Il écarta l'animal d'un solide coup de pied au flanc, puis gratifia les voyageurs d'un large sourire.

— J'ai de la place pour huit ! cria-t-il.

— Arrêtons-nous, puisque nous y sommes, dit Ilène.

— Bon, allons-y.

Kel sauta à terre. Kerrin se laissa glisser près de lui. Il se sentait le dos ankylosé et les jambes comme définitivement arquées. Kel le prit par l'épaule.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Nous en reparlerons plus tard.

Lorsque nous serons seuls, sous-entendait-il.

Il regarda Kerrin de haut en bas.

« Fatigué ?

— Pas trop, dit bravement Kerrin.

— Morven sous-estimait ton endurance.

Comme ils approchaient de l'auberge. Kerrin s'aperçut que Riniard le fixait bizarrement. Ainsi l'avaient regardé ses amis du jour où ils avaient rejoint les cercles de combat inaccessibles pour lui... Il releva le menton et soutint le regard du rouquin qui se détourna, gêné.

« Je suis sorcier, pensa Kerrin. »

Le tenancier de l'auberge les accueillit en bas des marches. Il s'inclina, paumes jointes. Il avait le haut du crâne chauve. Comme l'Œuf, le cuisinier de Tornor. Perdent-ils donc tous leurs cheveux au-dessus des fourneaux ? s'interrogea Kerrin.

— Bienvenue aux kearis ! Votre présence nous honore.

Un jeune garçon à la silhouette dégingandée apparut de derrière la maison.

— Entrez donc, fit-il avec un signe vers la porte. Nous nous occuperons de vos chevaux.

À leur entrée dans la salle bruyante et surchauffée les conversations s'interrompirent. Cela sentait la bière et l'oignon frit.

— Cora ! appela l'aubergiste. De la bière pour tout le monde.

Les gens autour des tables portaient des tenues de voyage : bottes et lourdes capes. Tout dans leur comportement rappelait les villageois de Tornor. L'aubergiste disposa des chaises autour d'une table ronde. Une fille en tablier – sa fille, apparemment – déposa un pichet débordant de mousse et le tenancier apporta des choppes. Ce fut Ilène qui servit. La boisson avait un goût aigrelet et une consistance crémeuse. Lorsqu'il reposa sa choppe à demi vide devant lui, Kerrin s'aperçut que son frère le regardait en souriant.

Il s'enhardit.

— Cet homme... dans l'autre auberge. Celui avec qui tu t'es battu...

— Oui ?

— Tu l'as tué ?

— Non, dit Kel. Les kearis ne tuent pas.

On leur servit du mouton avec des oignons baignant dans une sauce savoureuse. Les kearis mangèrent rapidement et se levèrent. Kel sortit quelques pièces de monnaie, mais l'aubergiste les refusa.

— Votre visite est un honneur pour nous. N'hésitez pas à revenir.

Dans la rue, Kerrin aperçut un jeune garçon qui les contemplait, les yeux brillants d'admiration.

— Est-ce toujours ainsi ? demanda-t-il à Elli. Les gens qui s'inclinent sur votre passage et ne vous laissent pas payer ?

— Cela dépend. Le clan rouge n'impressionne pas tant ceux des villes. Il y en a toujours qui estiment que nous ne méritons aucun respect, comme cet imbécile de l'auberge près de Tornor s'imaginant que n'importe qui pouvait devenir keari.

— Il fut un temps, ajouta Ilène, où les danseurs n'étaient pas honorés en Arun. Les préaux ne servaient qu'au combat. Le kea était inconnu ou oublié. On cherchait alors plus à tuer qu'à créer et apprendre.

Kerrin revit l'épaisse muraille de Tornor trouée de meurtrières et le témoignage transmis par les tapisseries aux teintes fanées.

— C'est lorsque les kearis sont venus, dit-il, que l'on a cessé de tuer.

La voix d'Arillard, qui marchait en arrière, s'éleva :

— Les guerres ont cessé, mais on tue encore.

Elli regarda Kerrin et murmura :

— La famille d'Arillard, sa femme et ses enfants sont morts lors d'une incursion des Anesh, il y a dix ans, près de Shanan.

Kel dit :

— Il y a des soldats d'Aramont dans la garde de Kendra-du-Delta.

— La trêve entre Arun et Aramont ne fut pas faite par les kearis, reprit Arillard.

— Oui, mais ce sont les kearis qui l'ont fait respecter, dit Kel. Pendant trois cents ans, nous nous sommes battus contre Aramont.

— Et nous avons combattu les Anesh au moins aussi longtemps.

— Escarmouches frontalières, fit Kel. Pillages de caravanes.

Cela semblait le sujet d'un vieux désaccord entre eux. Personne pourtant n'avait élevé la voix. Mais Kerrin sentit une tension inhabituelle au sein du kearas.

Ilène se tourna vers Kerrin :

— Kel pense, comme les lettrés, que les guerres ont cessé dans le pays d’Arun lorsque les armées sont rentrées chez elles.

— De telles distinctions sont factices et malvenues... objecta Arillard, surtout pour ceux qui sont morts.

Il y eut un bref silence, puis Kel dit :

— Nous avons tous nos morts.

Un papillon aux ailes orangées se posa une seconde sur la crinière de Magrita et se perdit dans les feuillages. Kerrin songeait à ceux qu’il avait perdus. Il aurait dû haïr les Anesh, peut-être, ils avaient tué sa mère. Mais comment haïr tout un peuple ?

— Il n’y a plus d’armées dans le pays d’Arun, dit Elli. Le songe s’est réalisé.

— Qui donc a fait ce songe ? demanda Kerrin.

Elle hésita et dit :

— Le premier keari a eu la vision d’un pays d’Arun d’où auraient disparu toutes les armées.

— Qui était le premier keari ?

Il avait déjà posé cette question à Josen, et il ne pensait pas que, cette fois-ci, on allait lui répondre.

Il eut la surprise de voir Elli se tourner vers Ilène et lui dire :

— Tu n’as qu’à lui raconter.

Ilène caressa l’encolure de son cheval bai.

— Ceci fait partie de l’histoire du clan, dit-elle. Nous en parlons rarement aux étrangers. Le premier keari était un guerrier en même temps qu’un lettré. Son nom de famille s’est perdu, mais nous le savons originaire de Kendra-du-Delta.

« Si Josen entendait cela ! songea Kerrin. »

« C’est toutefois dans les Hauteurs Rouges qu’il a élu domicile, dans une vallée où il construisit un village. Les hommes et les femmes qui se rassemblèrent autour de lui devinrent les premiers kearis. Ils donnèrent son nom à la vallée, la vallée de Van, ou Vanima.

— Mais je croyais que c’était une légende !

— Non, dit Ilène. C’est la vérité historique. À l’heure de sa mort, Van nomma son successeur, une femme qui à son tour en fit autant et ainsi de suite. Zayin est le sixième maître de la vallée et il y vit toujours. Je crois bien qu’il n’a jamais franchi les montagnes qui l’entourent. Kel et moi-même nous sommes entraînés sous sa direction pendant quatre ans. C’est lui qui nous a fait kearis.

Un fouet claqua derrière eux et ils se déportèrent sur le côté pour laisser le passage à une charrette.

— Encore en train de parler du vieux, Ilène ? Lança Riniard. Arrête un peu !

Ilène pinça les lèvres. Kel fronça les sourcils. Ce fut Elli qui riposta :

— Riniard est jaloux, bien sûr. Il n’a pas travaillé avec Zayin, lui.

— C’est bien possible, dit Kel. Dirais-tu cela à la face de Zayin, Riniard ?

— Sûr que non, dit le rouquin.

— Alors tu t’abstiendras devant moi aussi.

Il y eut un bref silence. Riniard marmonna quelque chose qui devait être des excuses. La charrette pleine de tonneaux les doubla.

— Que le kea vous accompagne dans la paix ! cria le conducteur.

Un vent léger secoua les arbres ; un pétale blanc vint se poser sur le genou de Kerrin. Je suis sorcier, pensa-t-il, en effleurant du doigt la fragile petite tache blanche.

Au coucher du soleil, ils atteignirent une seconde rivière.

— Grands Flots, annonça Kel.

La rivière était en effet large, rapide, et elle semblait très profonde.

— Va-t-il falloir passer à la nage ? demanda Kerrin en essayant de cacher son inquiétude.

— Bien sûr que non, dit Kel.

Il pointa son doigt dans le soleil rougeoyant ; Kerrin plissa les yeux et distingua une silhouette sur un grand rocher plat... L'homme agitait les bras en les saluant gaiement. Le rocher se détacha de la berge, devint un bateau, un bac. L'homme louvoya habilement dans le courant et le bac vint accoster juste devant les kearis. Le passeur et le jeune garçon qui l'accompagnait, allaient pieds nus.

— Hé, kearis, dit l'homme. Vous honorez mon bac.

— Pouvez-vous tous nous prendre en un seul voyage ? demanda Kel.

— Facile. On a pas chômé aujourd'hui. L'a fallu passer toute une caravane du clan bleu en route pour les donjons.

— C'était hier, rectifia le gamin.

— Ah bon ? Si tu le dis ! Ho ! Faites d'abord monter les bêtes. Tout doux !

Le balancement des planches détrempées inquiétait les montures. Il fallut pousser un peu le cheval bai d'Ilène. Cela sentait le bois humide et de l'eau s'infiltrait par les interstices du fond. Kerrin se demanda si les autres savaient nager. Les tourbillons noirs qui s'enfuyaient dans le sillage du bac lui donnaient le vertige. La rivière semblait beaucoup plus large depuis le milieu. Le passeur parlait de la caravane. Passerait-elle par Tornor ? Kerrin eut un pincement de nostalgie en songeant à Josen, à Paula, à Tryg. Il flatta l'encolure de Magrita qui s'agitait, impatiente de quitter cet endroit singulier. Le bac ne tarda pas à racler les bancs de sable de l'autre rive. Ils accostaient.

Scrupuleusement, Kel offrit de payer. Mais le passeur se récria :

— Nan, nan. Ça me porterait malheur. Allez en paix !

Les oiseaux de nuit dissimulés dans les champs jetaient leurs cris du soir. Le clapotis de la rivière s'évanouit dans le lointain. Le parfum des pommiers se faisait plus entêtant que dans la journée. Kerrin se demanda pourquoi ils chevauchaient encore dans la pénombre. Devant lui, Kel et Ilène se consultaient à voix basse.

Kel tendit le doigt.

— Par là, dit-il en faisant sortir Callito du sentier.

Quelques instants plus tard, ils partageaient eau et nourriture, autour d'un feu, sur un champ en jachère.

— De la soie, fine et légère, qui veut mes soies, rubans cramoisis, rubans bleus, fils d'or et d'argent, de la soie, fine et légère, qui en veut...

— Voyez mes pots de terre, sans éraflures ni craquelures, pots de cuivre ou de fer, pots en pierre, voyez mes pots en argile...

— Poissons frais, poissons d'eau douce, poissons d'argent, voyez mes truites, mes anguilles, poissons frais...

— Bière savoureuse, vin rouge, vin blanc, goûtez mon vin doux, goûtez, sentez, voyez, pots de terre, soies légères, sans éraflures ni craquelures, belles anguilles, poissons frais, fils d'or, voyez, goûtez, essayez...

C'était la cohue. Kerrin serra les genoux sur les flancs de Magrita. Le carrefour et la route, à perte de vue, étaient envahis de caravanes autour desquelles s'agglutinaient des grappes humaines ; hommes et femmes vantaient à la criée les vertus de leurs marchandises. Il faisait chaud ; cela sentait

le poisson frit, le vin, les chevaux et la transpiration. Le bleu des caravanes fraîchement repeintes éclatait dans le soleil et leurs bannières ondulaient doucement dans la brise printanière.

Une femme saisit le pied de Kerrin.

— Du raisin, juteux et savoureux, quelques piécettes pour tout un panier...

Kerrin poussa Magrita en secouant la tête. Il n'avait jamais vu tant de monde à la fois. Un homme de taille gigantesque balançait une longue épée devant la foule ébahie, une femme avec des grelots autour des chevilles et des poignets dansait sur un tapis rouge, un jongleur faisait tourner des assiettes au bout de perches, un homme soufflait de la fumée, une fumée bleue...

Callito s'immobilisa. Kerrin poussa Magrita aux côtés du grand cheval roux.

— Où sommes-nous ? cria-t-il.

Kel sourit.

— Le carrefour de Tezera. Cette route...

Il désigna l'est.

« ...Elle mène tout droit à la ville. Tout le chemin jusqu'aux portes de la cité est comme ça, plein de marchands et bateleurs de toutes sortes.

Il lança une pièce à une femme. Elle lui donna quelque chose qu'il tendit à Kerrin.

C'était un fruit recouvert d'une dure écorce verte. Kerrin la déchira avec ses dents. La chair était âpre et moëlleuse. Il cracha un pépin.

Kel l'observait.

— Cela te plaît ?

— Oui.

Il en acheta tout un sac en disant :

— C'est meilleur que l'eau quand on a soif.

Les litanies des marchands étourdissaient Kerrin : « *Bière, vin blanc, goûtez, belles anguilles, sans éraflures, soies légères, qui en veut...* Il mordit encore dans le fruit étrange et chercha les autres des yeux. Ilène était derrière lui. Elli et Cal regardait le jongleur. Riniard s'était arrêté près de l'homme qui soufflait de la fumée bleue.

— Que fait-il ? demanda Kerrin en montrant celui qui exhibait l'épée.

Kel se mit à rire.

— Il est originaire d'Aramont.

Magrita coucha les oreilles en arrière en renâclant. Kerrin tira sur les rênes. Une femme aux cheveux noirs avec des anneaux dans les oreilles passa près d'eux.

— Pardon, dit-elle.

Elle portait une sorte d'écharpe brun-rouge tachetée d'or. L'écharpe bougeait. C'était un serpent.

— Cette femme a un serpent sur la tête ! s'écria Kerrin.

— Elle vient d'une des tribus anesh, dit Kel.

Kerrin se retourna mais la femme avait déjà disparu.

Machinalement, il porta la main à son moignon. Les rênes lui échappèrent. Magrita, obéissante, s'immobilisa. Kerrin rattrapa les rênes, mais Kel avait surpris son geste.

— Il y a une tente anesh par là-bas, dit-il d'une voix tranquille. Tu peux apercevoir les mâts qui pointent.

Kerrin se tordit le cou sans rien apercevoir. Il ne savait pas bien à quoi ressemblait une tente, de toute façon.

Kel continuait de parler.

« Les Anesh vivent en tribus, en groupes, et chacun des groupes se gouverne comme il l'entend.

Cette femme vient d'une tribu qui commerce avec Tezera. Ils apportent leurs produits par la Route de la Rivière, au moyen de caravanes, exactement comme les autres marchands. Nous ne nous sommes sans doute jamais battus contre eux. Ils ne portent pas d'armes, à ce qu'il semble. Mais il y a d'autres tribus, qui ne quittent jamais leurs collines, sinon pour guerroyer.

Kerrin se passa la langue sur les lèvres.

— Leurs épées sont courbes, dit-il.

— Quand ils en portent, oui.

— Comment peut-on à la fois commercer avec eux, et se battre contre eux ?

Paula lui avait décrit leurs armes, si différentes des épées droites des guerriers du nord.

— Nous commerçons avec certains d'entre eux, précisa Kel. Ils ne savent rien du kea. Ils ne forment pas un Peuple homogène.

— Que leur vend-on ?

— De la poterie, des vêtements, de l'huile de choba, des objets en cuir.

— Et eux, qu'offrent-ils en échange ?

— Des herbes aromatiques, des épices, de la teinture. Des chevaux.

Kerrin caressa longuement l'encolure de Magrita. Riniard lui avait dit qu'elle était, pour une part, héritière des chevaux du désert.

— Tu les as combattus toi aussi, dit-il à son frère.

— Oui. Il y a six ans, et aussi, il y a dix ans. J'étais de la garde des confins. J'avais Arillard pour capitaine.

— Il les hait, n'est-ce pas ?

— Il fait son possible pour ne pas les haïr, dit Kel.

— Et toi ?

Quelque chose qui ressemblait à de la souffrance, passa dans les yeux de Kel.

— Je les ai haïs, dit-il.

Son regard s'arrêta là où aurait dû être le bras droit de Kerrin.

Ils quittèrent le carrefour. Il fallut un certain temps pour rassembler les kearis dispersés sur le marché. Jensie avait acheté une tunique avec des ganses dorées sur les coutures. Il fallut s'arrêter, le temps qu'elle la rangeât.

Kel attendait, les sourcils froncés.

— Hé, dit Ilène, qu'est-ce que tu as ?

— Je veux être au Lac Aruna avant la nuit, dit-il.

— Bon. Mais ce n'est pas la peine de prendre l'air si furieux.

Kel ne répondit rien. Kerrin se demanda si leur conversation au sujet des Anesh avait provoqué la mauvaise humeur de son frère. Ils repartirent bientôt Kerrin se retrouva en arrière, aux côtés d'Elli. Silencieuse, elle lui lançait parfois des regards intrigués.

Ils firent une halte, pour reposer les chevaux. Une foule de voyageurs fréquentait la route dans les deux sens. Riniard allait et venait, bavard et curieux de tout, mais les autres kearis, affectés par l'humeur de Kel, demeuraient sombres.

Le ciel devint d'un bleu éclatant. Des nuages blancs, teintés de mauves et de roses, s'étiraient et s'enroulaient à l'horizon. Soudain, le mouvement intense sur la route cessa.

— Tout le monde sur le côté ! criaient des voix.

Les kearis se regroupèrent vers le talus.

— Que se passe-t-il ? demanda Elli.

Kerrin tournait la tête de droite et de gauche. On ne voyait rien qu'une mer de chariots et des

bannières indigo. Kel lui posa la main sur l'épaule. Son visage était redevenu serein.

— Regarde, dit-il. Le clan vert.

Kerrin vit – ou crut voir – un drapeau vert. Il y eut un mouvement dans la foule. Un coursier noir ; une ample cape verte ; une bannière verte... et le cavalier avait disparu dans un nuage de poussière.

— C'est un messenger pour le Conseil de Tezera, envoyé par les Grandes Maisons de Kendra-du-Delta.

Sur la route, l'agitation reprenait avec une intensité redoublée.

« Reste avec moi, dit Kel à Kerrin.

Kerrin régla le trot de Magrita sur celui de Callito.

« Tiens.

Son frère lui lança un deuxième fruit à l'écorce dure et verte.

— Je vous retrouve au lac, cria Riniard en s'éloignant au petit galop.

L'ouest rougeoyait dans une fine brume crépusculaire. Les cheveux roux de Riniard semblèrent s'enflammer dans la lumière et il disparut dans le tournant. Un chariot jaune se rangea sur le bas-côté ; une nuée d'enfants s'en échappèrent avec des cris stridents. Kerrin tapota l'encolure de Magrita. Elle semblait lasse.

— Allons-nous bientôt nous arrêter ? demanda-t-il.

— Dès que nous serons au lac.

Ils doublèrent un autre chariot. Quelque part, une femme chantait. Des voix les saluaient, joyeuses et cordiales. On allumait des feux ; l'odeur de la tourbe flottait dans l'air. Les visages souriants autour des flammes rappelèrent à Kerrin sa propre souffrance, ses propres chagrins. Il s'efforça de se redresser. À l'ouest, le ciel était rouge sang.

La voix de Kel s'éleva des ombres qui se profilaient.

— Nous arrivons.

Ils tournèrent un coude. Kerrin retint son souffle.

Une immense coulée d'or, lisse, sereine, flambait jusqu'au bord de l'horizon et au-delà... quelques étoiles scintillaient, un croissant de lune ouvrait ses bras d'argent. Elli étouffa un cri. Kerrin ferma les paupières. Il les rouvrit, le lac était toujours là, en route vers l'infini. Au loin, le cri d'un héron invisible. Kerrin regarda la lune. Comme touchée par le feu, elle brillait, argent et cuivre.

Elli dit :

— La récompense d'un long chemin.

Puis ce fut la voix de Riniard :

— Quand même, vous voilà !

Il venait de surgir de l'ombre entre les arbres penchés sur la rive du lac.

« J'ai trouvé un coin tranquille.

Kerrin mit pied à terre. Elli lui prit le bras et le força à se tourner vers le lac. Agenouillé devant un tas de branches, Arillard s'affairait déjà à préparer un feu. Ilène et Jensie bouchonnaient les chevaux. De petites étincelles voletaient partout. Kerrin s'aperçut bientôt que ce n'était que des insectes ailés renfermant de la lumière dans leur queue. Elles décrivaient de lentes spirales et s'évanouissaient dans le soir.

Kel fit passer le sac de fruits. Kerrin étendit les jambes vers les flammes. Ilène était assise en tailleur, le dos bien droit. Les dernières lueurs crépusculaires cuivraient sa peau brune.

Riniard riait à gorge déployée, taquinant Jensie au sujet de sa tunique neuve.

— Rini, pourrais-tu te taire, s'il te plaît ? demanda Elli.

Il lui lança un regard noir.

— Et pourquoi, je te prie ?

— Parce que je te le demande, rétorqua Elli. Reste tranquille, regarde le lac.

Ilène dit :

— Ne sens-tu pas le kea, Riniard. C'est là qu'il vit. Tu peux parler avec Jensie à n'importe quel moment.

— Si je peux lui parler à n'importe quel moment, eh bien, j'ai le droit de lui parler maintenant, non ?

Il passa son bras autour de Jensie.

« Hein, mon amour ?

Elle posa sa main sur la bouche de Riniard.

— Plus tard, dit-elle d'un ton qui se voulait apaisant.

— Riniard !

C'était la voix de Kel, si cassante que Kerrin leva la tête.

— Quoi ?

Kel contourna le feu.

— Qu'as-tu acheté au bazar ?

— Bah... fit Riniard du ton boudeur et méfiant de l'enfant pris en faute.

« Jen s'est bien acheté une tunique.

— Tu avais l'air pressé de nous devancer, coupa Kel. Tu parles trop fort et tu te montres querelleur.

D'un geste si rapide que Kerrin eut à peine le temps de voir, Kel saisit Riniard par les revers et le mit debout.

« Ça sentait bien quelque chose quand nous sommes arrivés, mais je n'étais pas sûr que ce fût cela.

Il ouvrit brusquement les poings. Riniard chancela.

« Regarde donc tes réflexes ; tu ne tiens même pas sur tes jambes. Tu as fumé l'herbe suave.

Riniard fit un pas en arrière.

— Oui, souffla-t-il.

Le coup fit basculer la tête de Riniard de côté. Machinalement le rouquin leva les deux mains et Kel le saisit par les poignets.

— Rini, qu'est-ce qui te prend ? Tu avais promis d'arrêter !

— Lâche-moi.

Kel le lâcha. Riniard s'assit. Un moment plus tard, il soupira et se secoua comme un chat qui se réveille.

« Ça faisait six mois, dit-il en serrant les bras autour de ses genoux repliés. Il n'y a que nous ici, je ne pouvais causer aucun... esclandre. C'était seulement un peu, Kel, il n'y a pas de mal à cela.

— Tu as manqué à ta parole, dit Kel.

— D'accord j'ai manqué à ma parole. Et alors ? Cela ne t'es jamais arrivé, à toi ?

Ilène étouffa un cri. Les yeux de Kel se posèrent sur elle, puis sur Kerrin.

— Si, dit-il doucement. Si, cela m'est déjà arrivé.

Il s'accroupit près de Riniard.

« Donne-la moi.

Riniard fouilla quelques instants dans ses poches, puis en sortit un paquet. Kel le jeta dans le feu. Les flammes crépitèrent. Puis une odeur à la fois douce et âcre s'éleva dans l'air.

— Tu promets de ne plus en acheter ? demanda Kel.

Riniard ne quittait pas le sol dès yeux.

— C'est promis.

Il releva la tête et ajouta :

« Je suis désolé, Kel.

Kel lui ébouriffa les cheveux.

— Ça ira pour cette fois.

Il regagna sa place et s'enveloppa dans sa couverture.

« Je vais dormir, dit-il. Je veux partir de bonne heure demain matin.

Kerrin regarda les kearis s'installer pour la nuit. Les étoiles dessinaient au ciel leurs pointillés de feu ; la nuit était chaude et paisible. L'herbe suave ? Il se sentait exclu, un étranger.

Il se roula sur le côté droit : les yeux d'Elli étincelaient dans la lumière des flammes mourantes. Elle arqua les sourcils et fit un signe en direction des chevaux. Kerrin comprit. Il se leva et se rendit près des bêtes qui paissaient tranquillement sous les ramures.

Ils burent un peu aux outres.

— Qu'est-ce que l'herbe suave ? demanda Kerrin.

— Ce sont les feuilles d'une plante, comme des feuilles de thé, sauf qu'on les fume au lieu de les boire. On les tasse dans une pipe ou les enroule dans du papier et après on aspire la fumée.

— Quel effet cela produit-il ?

— C'est agréable, on a l'impression d'être dans un rêve. Mais ça ralentit les réflexes. La plupart des kearis n'y touchent jamais, sinon à l'occasion des fêtes. Riniard, lui, ça le rend chamailleur et mauvais comme une teigne. Le premier voyage qu'il fit avec nous, il se battait sans cesse pour un oui pour un non. C'est ce que lui fait l'herbe suave et c'est regrettable car il adore ça. Il avait juré de ne plus jamais en fumer. J'imagine que ça ne doit pas être facile.

— Je suppose, oui, dit Kerrin.

— Est-ce ce qui te tracassait ?

— Oui. Merci.

Elle sourit.

— C'est normal, tu sais.

Ils retournèrent près du feu. Kerrin se glissa dans le cocon de sa couverture. Il se demandait quel goût pouvait avoir l'herbe suave, et il se demandait comment Elli pouvait savoir si bien ce qu'il ressentait. Quelle était cette promesse que Kel n'avait pas tenue ? Et pourrait-il le lui demander ?

« Josen, songea-t-il, le monde est plus vaste que tu n'as jamais su me le dire. »

Cette idée le fit soudain frémir. Tornor lui apparut comme un havre de paix, un refuge... mais il ne pouvait retourner en arrière.

Du côté du lac, la voix d'un héron lança comme un défi discordant à la pénombre.

CHAPITRE IV

Le ciel était d'un gris translucide.

Le lac semblait encore dormir ; quelques rides nonchalantes venaient caresser les rives sablonneuses. Une fraîche humidité pénétrait le petit matin. Kerrin secoua sa couverture où brillaient des gouttes de rosée. Puis il enfila chemise, pantalons et bottes. La laine détrempée ne sentait pas très bon. Il passa les doigts dans ses cheveux, mouillés eux aussi. Il frissonnait.

Tout à coup Elli surgit.

— Hé ho, cria-t-elle.

Kerrin écarquilla les yeux. Elle était complètement nue.

« Tu viens te baigner ?

Il entendait à présent, les rires, les grandes éclaboussures venant des berges du lac.

— Je ne sais pas nager.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Gêné, il entreprit de lisser un pli de sa tunique.

— Bah, ce n'est pas profond. Tu pourrais toujours patauger.

Il répugnait à se déshabiller devant les autres.

— Je viens juste de m'habiller. Je n'ai pas le courage de tout recommencer.

— Ah bon, comme tu voudras, dit-elle, manifestement déçue. Brr... il ne fait pas chaud. J'y retourne.

Ses cheveux dansaient dans son dos. Son corps était une fine sculpture aux formes épurées... et douée d'une vie frémissante. Une longue cicatrice blanche marquait sa hanche droite.

Il y eut un énorme plouf, puis le rire cristallin de Jensie. Kerrin défit sa ceinture et alla uriner derrière un arbre. En revenant à la clairière, depuis le sentier qui surplombait le lac, il aperçut les baigneurs disposés en cercle avec Elli au milieu ; ce devait être un jeu. Kel avait rassemblé ses cheveux sur le dessus de la tête ; Jensie portait deux tresses bien serrées et retenues par un bandeau d'étoffe écarlate. Vif et sinueux comme une anguille, Kel glissa entre les mains d'Elli qui venait de se jeter sur lui. Il riait aux éclats. Elli retomba à plat sur l'eau au milieu de grandes gerbes d'argent.

Des brindilles craquèrent derrière Kerrin ; Cal vint se placer à ses côtés et tous deux restèrent un moment à regarder les nageurs.

— Bandes de fous, bougonna Cal en passant la main dans ses cheveux ébouriffés. Ne serions-nous pas nés dotés d'ouïes si le kea avait voulu que nous nagions ?

Au bord de l'eau, le vacarme avait cessé. Jensie foulait le sable de la plage. Son corps était d'un blanc laiteux aux endroits habituellement vêtus, mais son visage, ses bras et son cou hâlés n'en paraissaient que plus foncés. Des taches de rousseur parsemaient le haut de ses seins. Manifestement en colère, elle ne répondait pas aux appels de Riniard.

Le soleil qui montait à l'horizon dorait la surface de l'eau. À son tour, Kel s'avança sur la berge. Son corps avait les mêmes lignes pures que celui d'Elli et il bougeait comme le vent. Des gouttelettes d'eau scintillaient sur ses épaules. Il s'étira dans la lumière. Son bas-ventre était couvert d'une épaisse toison blonde. Ilène qui accourait derrière lui, le saisit par les poignets. Il recula d'un pas et, soudain, fit volte-face, libérant une de ses mains. Ilène fléchit son corps, prête au contrecoup. Ils éclatèrent de rire et, la main dans la main, remontèrent la plage ensemble.

Kerrin se sentit tout à coup le souffle court, le visage brûlant.

Il se détourna. Dans la clairière, Riniard montrait un visage maussade. Il sellait les chevaux, prenant des airs de chien battu, cherchant vainement le regard de Jensie.

Celle-ci s'approcha de Kerrin.

— Je voudrais faire route avec toi, aujourd'hui, dit-elle.

— Mais...

— Je t'en prie.

Une fine vapeur rose s'élevait du lac. Ils traversèrent un lit de plantes légères en forme de plumes. On eût dit les délicats entrelacs d'une toile d'araignée. Kerrin demanda à Jensie comment on les appelait.

— Des fougères. Mais je ne sais à quelle espèce appartiennent celles-ci.

Mal à l'aise, Kerrin sentait la présence de Riniard qui boudait derrière eux.

— Tu ne sais vraiment pas nager ? demanda Jensie.

— Pas très bien, non.

— À Elath, nous t'apprendrons. C'est décidé.

Nous... cela voulait dire : eux tous. Kerrin enviait ce « nous » inaliénable du kearas. Jensie avait l'air très jeune, presque trop pour être keari.

— Tu es déjà allée à Elath ? demanda-t-il.

— L'année dernière. J'y ai passé la moisson d'été. Nous n'étions que six alors.

Un renard – toison de feu et queue en panache – traversa le sentier. Il commençait à faire chaud. Kerrin ôta sa tunique en laine.

— Jusqu'où irons-nous aujourd'hui ?

— Nous allons pénétrer dans le Galbareth.

Un cavalier les dépassa au petit galop : une jeune fille, aux longues tresses noires, qui montait à cru un grand hongre rouan. D'une voix claire, elle lança des salutations au kearas. Une pente douce, et au sommet, ils s'immobilisèrent...

À leurs pieds s'étendait le vaste cœur d'Arun, vert et or ; les champs du Galbareth se déployaient comme des ailes de chaque côté du Grand Fleuve. Une brume légère flottait. Seuls quelques toits anguleux rompaient la vertigineuse monotonie blanche ; des écuries et des étables, des réserves et des fermes. Loin vers l'ouest, un moulin à vent tendait au ciel ses ailes trapues.

— Kerrin, te rappelles-tu ? demanda Kel.

— Me rappeler quoi ?

— Tu l'as déjà vu.

— Non, dit Kerrin. Je ne garde aucun souvenir de ce voyage.

Cal les contourna pour se mettre en tête aux côtés de Kel.

— Ne nous dispersons pas, dit-il d'une voix sonore. On se perd aisément ici. Riniard et moi y sommes nés, mais vous autres êtes des étrangers. Le Galbareth n'aime pas les étrangers. Empêchez vos chevaux de paître n'importe où ; ayez soin de ne faire de mal ni aux gens ni aux bêtes.

Les kearis acquiescèrent gravement. Kerrin jeta un regard en arrière. Les montagnes avaient disparu. Il eut un tremblement de panique, incontrôlable, comme si soudain la terre vacillait sous lui.

— Pourquoi prendre cette route ? demanda-t-il à Jensie. Ne pourrions-nous pas suivre le fleuve ?

— Si nous passions par le fleuve, il nous faudrait danser dans chaque village entre Tezera et Elath. Cette route est donc plus rapide.

Elle semblait envoûtée. Une rumeur à peine perceptible, comme une voix qui fredonne dans le lointain, parcourait les champs. Le vent dans les blés...

Un chuchotement continu s'échappait des hautes tiges qui bordaient le sentier poussiéreux. La main

géante de la brise les caressait : lascives, elles ployaient et ondoyaient en cadence.

— Allons-y, dit Cal.

Alors ils plongèrent dans le grand océan doré. La terre ne leur prêta pas d'attention ; Kerrin, cependant, se sentait épié. À Tornor il avait entendu les marchands parler du Galbareth comme d'un être vivant. Il comprenait, à présent. Les chevaux qui paissaient dans les champs en friche, levaient la tête sur leur passage, fixant sur eux leur regard liquide. Il y avait des corbeaux, et, plus haut encore dans le ciel, des faucons qui chassaient, déroulant les cercles implacables de la mort. Des rubans de couleurs vives voletaient autour de hauts piquets. Ils dépassèrent deux femmes en robe et en chapeau de paille. L'une tendit le cou pour les regarder. Son visage était tanné par le soleil et ses yeux noirs comme le jais. Elle ne les salua pas.

L'après-midi, de grands nuages sombres vinrent s'amasser sur l'horizon à l'ouest, le vent se leva, de gros rouleaux couleur d'ardoise montaient à l'assaut. Les kearis se consultèrent. Cal ne cachait pas son inquiétude.

— Je crains que nous ne trouvions pas d'abri, dit-il. Les habitations changent sans cesse de place dans le Galbareth ; de sorte que la ferme que tu croyais à deux pas, se trouve en vérité à trois champs de là.

— Peut-être l'orage va-t-il éclater avant de nous avoir atteints, dit Elli.

— Ça m'étonnerait.

Le ciel devint gris comme le plomb, quelques grosses gouttes tombèrent, les éclairs bondissaient de nuage en nuage. Inquiets, les chevaux s'agitèrent. Kerrin resserra le col de sa tunique. Un sifflement, une sorte de chuintement malveillant traversa les blés.

— Arrêtez, cria Ilène. Le vent a couché les blés et j'ai pu voir un espace libre. Il doit y avoir une étable.

— Ça pouvait n'être qu'une impression, dit Cal. C'était loin ?

— Non. Et il y a un sentier.

Un étroit sentier filait entre les tiges, un peu plus loin sur leur droite.

Cal, Riniard et Kel se consultèrent, et, finalement, Cal en tête, tous s'enfoncèrent dans le petit chemin qui coupait un champ. Sortant de sa torpeur, comme un immense chat dérangé dans son sommeil, le Galbareth leur cracha une volée de poussière au visage.

Les chevaux se mirent à regimber. En file indienne, les kearis peinaient dans la tourmente. Les éclairs semblaient les harceler. L'air avait l'odeur de la terre brûlée.

— Nous y sommes ! cria Calvin.

Kerrin guida Magrita hors des tiges qui lui fouettaient les flancs. Il chercha la grange des yeux. Pas de grange.

Une simple parcelle circulaire de terre nue avec quelques tas de fagots.

L'orage éclata.

La pluie était glacée. Ils frissonnèrent. Kerrin entendit Jensie jurer. Il se courba sous les trombes d'eau. Le monde se dissolvait dans l'inconnu et allait disparaître. Perdu, avec pour seuls compagnons des êtres sans substance, des ombres, des fantômes... des étrangers. Il ne les connaissait pas. Il ne savait pas où il était. Minuscule et seul. Il avait quitté les montagnes, et il s'était perdu. Sa main agrippait douloureusement les rênes de Magrita. Il avait peur.

On l'appelait, il se détourna. Il ne les connaissait pas et ne voulait pas les voir.

— Kerrin !

— Il ne se sent pas bien !

— Kerrin, écoute-moi.

Encore, il se détourna. La voix le poursuivait. *Écoute...* La voix de Kel dans son esprit. *Cela va passer. Ne résiste pas. Nous sommes avec toi. Tu nous connais. Nous prendrons soin de toi, chelito, ne nous fuis pas. Nous sommes tes amis.*

Kel le tenait fermement par les épaules ; on ne pouvait échapper à cette voix claire, solide comme les montagnes. La peur reflua par vagues. Kerrin attendit patiemment que la houle mourût.

Il y avait comme une meurtrissure dans son esprit. Le visage de son frère tout près du sien.

— Qu'est-ce... ?

La bouche sèche. Les kearis l'entouraient, attentifs et silencieux comme des chats.

— De l'eau, dit Kel.

Quelqu'un apporta une outre. Mais le bras de Kerrin tremblait. Kel l'aida. L'eau avait le goût du cuir.

« Ça va mieux ?

— Ça va mieux, oui.

Kerrin pouvait à peine articuler. Ses tempes battaient douloureusement.

« Je t'ai entendu...

— Je ne suis pas un visitant, dit Kel, mais Sefer m'a un peu appris et tu n'as pas de barrière pour me résister. J'espère ne pas t'avoir fait de mal, chelito.

Elli s'agenouilla près de lui.

— Kerrin, tu te sens mieux ?

Il dut faire un effort pour tourner la tête.

— Je crois, oui.

Puis il regarda Kel.

« J'ai eu vraiment peur, lui dit-il.

— Ce n'est pas grave, dit Kel d'une voix douce. De quoi avais-tu peur ?

— Tout cet espace...

Il désigna d'un geste l'immense pays ondoyant. Kel l'aida à se relever. La tempête avait cessé. Le ciel était limpide, bleu tirant sur le mauve et les derniers gros nuages noirs qui se bousculaient en direction de l'est ne tardèrent pas à disparaître.

— Nous aurions dû parler avant, dit Kel. As-tu toujours mal à la tête ?

— Je suis très fatigué, répondit Kerrin.

Ses vêtements et ses cheveux étaient trempés, le fond de ses pantalons, boueux.

— Tu peux remonter à cheval ?

Les kearis le regardaient ; il leva le menton.

— Oui, oui, je peux.

Kel lui sourit avec chaleur.

— Parfait. Trouve-nous un abri, Cal. Kerrin a besoin d'un toit sur sa tête ce soir, et un bon lit ne fera de mal à personne.

— Je vais essayer, dit Cal dont les cheveux étaient de nouveau hirsutes.

— Je suis désolé...

— Non, coupa Kel, ne dis pas cela...

Il étreignit Kerrin.

« C'est ma faute, s'il faut un responsable. Cela fait cinq ans que tu devrais être à Elath, parmi les tiens. Allez partons d'ici.

La pluie avait nettoyé l'air de toute la poussière et les champs de blé dégageaient une odeur capiteuse de terre mouillée.

Cela fait cinq ans que tu devrais être parmi les tiens.

Quelque part dans le sud il avait une famille... des amis, peut-être. Une douleur traversa sa tête. Les confins de son monde vacillaient dangereusement... Faudra-t-il encore chevaucher longtemps avant de trouver un abri ?

Il n'y en a plus pour longtemps. La voix de son frère venait de pénétrer son esprit avec douceur. De nouveau, la route et les rubans multicolores qui flottaient au milieu des champs... Ilène se mit à chanter. Kerrin pressa les flancs de Magrita. La jument noire accéléra le pas.

C'était un petit village, plus petit que Brath. Il apparut soudainement au détour d'un champ, comme pour répondre au désir de Kel. Une écurie, une porcherie et un puits avec un toit pointu... des maisons en bois aux toits de chaume. Une odeur de poulailler. Il n'y avait que six maisons, dont une semblait servir de réserve. Le martèlement du métal... un forgeron travaillait. Le sol était détrempé, avec des flaques boueuses et de grandes plaques déjà presque sèches. Trois femmes passèrent, des paniers sur la tête, le dos plus droit qu'une hampe de flèche. Leurs jupes leur battaient les mollets. L'une portait des sandales en cuir haut lacées, les deux autres allaient nus pieds. Leurs robes étaient bordées de coutures dorées. Elles n'accordèrent qu'une attention distraite au kearas qui arrivait.

— Où se trouve le... commença Elli.

D'un geste Cal la fit taire. Une femme s'avancait silencieusement sur le seuil d'une maison. Un visage lisse, sans une ride ; de longs cheveux sombres striés de fils argentés qui lui descendaient librement jusqu'à la taille, à la manière des petites filles de Tornor. Elle portait un petit fichu triangulaire, une robe brune et jaune et elle allait pieds nus.

— Je suis... le chef... de ce village, dit-elle, hésitant sur le mot chef, comme si elle ne l'utilisait que rarement.

« Nous ne voyons pas souvent passer de voyageurs ici, et moins souvent encore des kearis. D'où venez-vous et où allez-vous ?

— Nous ne sommes pas perdus, *damisen*, dit Cal. Nous avons été surpris par l'orage et vous demandons un abri pour la nuit.

— Vous êtes de ce pays, fit remarquer la femme.

— Oui. Mon village natal se trouve à l'est du fleuve.

Il n'en donna pas le nom, et elle ne le lui demanda pas.

— Et les autres ?

Elle les regarda, tour à tour. Ses yeux étaient sombres comme ceux de Paula.

— Kel d'Elath.

— Ilène, d'Elath également.

— Elli, de Mahita.

— Cela suffit, dit la femme en levant les mains. Ses yeux revinrent à Kel.

« Elath, la cité des sorciers.

— Oui.

— Combien de temps resterez-vous ?

— Une nuit seulement, précisa Kel.

— Bien. Voulez-vous m'attendre un instant ?

Lorsqu'elle revint quelques minutes plus tard, elle désigna d'un geste une maison semblable aux autres, mais dont la porte s'ornait d'un symbole : des perles placées en cercle.

— Cet endroit est vide en ce moment. Vous pouvez y passer la nuit.

Riniard marmonna quelque chose. Les yeux de la femme se rétrécirent.

— Tu sais à quoi sert cette maison ?

— Oui, répondit Riniard.

— Tu es des champs alors.

— Oui, damisen.

— Où se trouve ton village ?

— À l'ouest, damisen.

La femme fit un petit geste de la main droite. Riniard répondit par le même geste et elle acquiesça.

— Bienvenue, dit-elle. Entrez. Vous pouvez nous laisser vos montures. S'il vous plaît, déposez vos bottes à gauche dans l'entrée. Il y a un endroit pour cela.

Le vestibule était sombre, une douce odeur d'herbes aromatiques y flottait. Le symbole circulaire vu sur la porte se répétait sur chaque mur.

Riniard chuchota quelque chose à l'oreille de Cal. Il semblait contrarié. Après avoir aligné leurs bottes sous le porche, les kearis pénétrèrent dans la chambre. Une moitié était occupée par des paillasses, l'autre par un foyer en brique et un grand baquet en bois.

— Si vous avez faim, dit la femme, vous pouvez venir au réfectoire. C'est la maison opposée à celle-ci, de l'autre côté de la place. N'hésitez pas à m'appeler si vous manquez de quelque chose. Mon nom est Tamis.

Elle referma la porte derrière elle. Avec un soupir, Ilène commença de se déshabiller. Kerrin laissa tomber sa couverture roulée. Il remarqua un pot d'huile de choba auprès de laquelle étaient posées deux assiettes creuses.

On frappa à la porte. À Kel qui ouvrait, la femme tendit un grand bol.

— Pour vous rafraîchir, dit-elle.

Des tiges vertes aux extrémités feuillues comme des fougères dépassaient du bol.

— Qu'est-ce que cette maison ? demanda Jensie. Quelqu'un vit-il ici ?

— Non, dit Cal. C'est la maison des naissances.

— La maison des naissances ? Comme c'est plaisant. Qu'est-ce qui te gêne tant ? demanda-t-elle à Riniard.

Riniard qui enlevait sa tunique fit comme s'il n'entendait pas.

Elle se planta devant lui.

« Tu pourrais répondre.

— Je ne savais pas que tu me parlais, dit Riniard.

— Eh bien si, c'est à toi que je parle.

— Dans mon village, dit Riniard, l'air sombre, les étrangers ne sont pas admis dans la maison des naissances, surtout pas les hommes.

— Laisse-le tranquille, Jensie, dit Kel.

— Mais cette maison ne sert pas en ce moment, ou Tamis ne nous y aurait pas logés, reprit Jensie. Quelle importance cela a-t-il ?

— Cela importe à Riniard, dit Arillard avec douceur. Question de coutume.

Ilène ôta sa chemise et la jeta à terre.

— Va-t-on se disputer pour ça ?

— Non, dit Kel. Jensie, tais-toi. Regarde, Ilène.

Il poussa le bol vers elle.

— Du fetuch ! s'écria-t-elle en souriant.

Elle prit une des plantes et mordit dans l'extrémité non feuillue.

« Tiens, Kerrin, goûte.

— Qu'est-ce que c'est ?

Kel lui tendit une des tiges.

— Essaye.

Un goût agréable mais inattendu, et cela croquait sous la dent. Kerrin y mordit une seconde fois puis il tendit la tige à Kel. Assis sur une pailleasse, il déroula sa couverture : il avait oublié d'emporter des pantalons de rechange.

— Tiens, dit Elli en posant sur ses genoux une paire de pantalons en coton.

« Je te les prête.

— Merci.

Bien qu'il fit son possible pour ne pas le montrer, cela le gênait encore de se déshabiller devant des étrangers.

Cal rassembla les habits et les couvertures mouillés.

— Je vais les laver, dit-il en sortant.

Kerrin s'allongea, si épuisé qu'il avait peine à garder les yeux ouverts.

Les kearis nettoyaient leur équipement. Kel grattait avec son poignard la boue collée à ses jambières. Ilène alla s'asseoir près de lui.

— Ça va être bon de dormir dans un lit, dit-elle. Cet endroit me rappelle chez nous, tu sais.

Kel répondit par un vague grognement.

— Ne sois pas si bourru ! Plus que deux jours et nous y serons.

Kerrin sourit. Les vêtements secs étaient doux à sa peau et il était heureux de dormir sous un toit.

— Nous devrions déjà y être, dit Kel d'un ton amer.

Le bruit de cuir gratté cessa puis reprit.

— Mais enfin pourquoi ?

Kerrin ferma les paupières. Il ne voulait pas entendre.

— Il y a quelque chose de cassé dans la grande figure, dit Kel. Je le sens.

— Une rupture importante ? demanda Ilène.

— Je-ne-sais-pas.

Les mots suivaient la cadence de la lame sur le cuir. Kerrin mit son bras sur les yeux.

« Je-ne-sais-pas-ce-que-c'est.

Un peu avant le coucher du soleil, Tamis vint les chercher.

Le réfectoire était une salle à manger commune, comme la grande salle de Tornor, contiguë à la cuisine. Il y avait une vingtaine de tables sur lesquelles étaient posés les petits plats creux où brûlait l'huile de choba. Cal se rendit à la lucarne de service et en rapporta un plateau. Soupe, pain, fromage et fetuch. Il y avait, dans la soupe, de longs filaments entortillés. Kerrin se pencha vers Cal, et lui demanda à voix basse ce que c'était.

— C'est fait avec de la farine de blé dur. Ça s'appelle des nouilles.

Les villageois ne prêtaient guère d'attention à leurs invités. Des enfants couraient de tous côtés en s'interpellant. Kerrin remarqua une femme qui laissait échapper de la fumée par la bouche. Une douce odeur se répandit dans la salle.

— Bonsoir.

Un enfant, debout près de lui, le regardait. Le teint mat, les yeux noirs et de longs cheveux bruns ébouriffés.

— Bonsoir, dit Kerrin.

La chemise marron du gamin était ornée de broderies écarlates.

— Comment t'appelles-tu ?

— Kerrin.

Il fit le tour de la table, puis revint près de Kerrin.

— Où est ton bras ?

Kerrin eut soudain l'impression d'avoir trop chaud.

— Il a été coupé, il y a très longtemps, dit-il, quand j'étais un bébé.

Le front plissé, l'enfant réfléchit un moment.

— Qui a fait cela ?

— C'était un accident, dit Kerrin.

— Ça t'a fait mal ?

— Je ne sais pas. Je ne m'en souviens pas.

— Est-ce que je peux toucher ?

— Bien sûr, dit Kerrin en se penchant.

Les doigts légers de l'enfant palpèrent le moignon.

— Au revoir, dit-il.

Aux autres tables, les adultes observaient la scène, le visage impassible. Tamis s'approcha.

— Vous sentez-vous bien ? demanda-t-elle.

— Tout va bien, merci, répondit Kel.

Elle caressa l'épaisse toison du gamin.

— Il faut pardonner à nos enfants, dit-elle. Ils voient très peu d'étrangers. Lui s'appelle Pito. C'est le fils de ma sœur.

Elle le poussa avec douceur.

« Allez, va, chelito.

Une voix de femme appela l'enfant qui partit en courant.

« Kearis, j'ai un service à vous demander. Comme vous avez pu le voir, ce village est trop petit pour avoir un préau. Nos couteaux nous servent à découper la viande et dépecer les animaux ; nos jeunes savent traire, cultiver et tisser ; ils ne savent pas se battre. Certains, toutefois, vont dans les villages voisins apprendre l'art des kearis. Voudriez-vous les rencontrer ?

— Avec plaisir, dit Kel en souriant. Nous avons tous été jeunes. Où sont-ils ? Qu'ils viennent à notre table.

Tamis dit quelques mots dans la langue ancienne. Une dizaine de jeunes gens s'approchèrent timidement. Deux des jeunes filles et trois des garçons portaient des poignards.

— N'ayez pas peur, dit Kel. Nous ne mordons pas.

Kerrin avait envie de partir. Il lui pesait d'entendre les kearis discuter de combat.

Elli désigna de la main un des fourreaux.

— Cela semble avoir été fabriqué à Tezera, dit-elle. Le poignard vient-il de Tezera également ?

La jeune fille opina.

« Comme le mien, dit Elli. Un cadeau de ma mère pour mes seize ans. Il sort de la forge de Varin, mais je doute que Varin lui-même y ait jamais touché. Tiens prends-le.

— Oh merci, souffla la fille.

— Fais voir le tien... Oui, c'est une bonne lame. Et je vois que tu en prends soin.

Arillard montrait à un garçon comment se dégager lorsqu'on est pris au poignet. Jensie enseignait à trois autres comment nouer le foulard.

— Viens, murmura Kel en posant la main sur l'épaule de Kerrin.

Ils quittèrent le réfectoire. La nuit était claire. Kerrin retrouva les figures stellaires que Josen lui

avait enseignées : les Yeux, qui rougeoyaient, la Queue, qui déroulait son sillage lumineux.

— J'ai l'impression que tu ne te sentais pas très bien, dit Kel. Je me trompe ?

— J'avais envie de partir, en effet.

— On va s'asseoir, proposa Kel. Là, l'herbe est sèche.

Les voix dans le réfectoire leur parvenaient comme une rumeur sourde. Kel sortit une bouteille de vin de sa poche.

— As-tu encore la migraine ?

— Non, répondit Kerrin entre deux goulées.

— Alors parle-moi, dit Kel. Pas avec des mots. Sers-toi de la voix intérieure, comme je l'ai fait cet après-midi.

— Je ne sais pas comment faire, dit Kerrin.

— Tiens, prends encore du vin.

Kerrin avala quelques longues goulées supplémentaires.

« Vas-y essaye maintenant.

— Je ne peux pas...

— Si, tu peux, dit Kel. Tu y es bien arrivé pendant quatre ans. Vas-y.

Le vin brûlait dans ses veines, Kerrin prit une profonde inspiration. Il pensa :

« Mon esprit est une main. Je la bouge... »

Le croissant de lune qui voguait tel un navire au creux du ciel se brouilla ; la terre tourbillonnait. Il était dans l'esprit de Kel, face à un jeune étranger, maigre et manchot...

« C'est moi ! » pensa-t-il.

Au même instant il sentit la pression d'un autre esprit... *Il a réussi ; il sera bon, aussi fort que Sefer ; quelle Joie cela va être pour Sefer...* et la silhouette mince d'un homme aux cheveux blancs et aux yeux vert transparent vint se profiler aux confins d'une autre mémoire.

Frissonnant, Kerrin fit retraite dans son monde familier, son esprit.

Kel le tenait pas les épaules. Le vent était chaud. Kerrin imaginait un monde qui vacille et sombre. Il regarda son frère.

— Était-ce ce que tu voulais ?

— Oui, oui, exactement ce que je voulais, dit Kel. Tu peux le faire volontairement, Kerrin ! Tu possèdes ce don et tu peux le contrôler. Voilà ce que je voulais te prouver.

Il lâcha les épaules de Kerrin.

« Es-tu fâché ? Je ne t'ai guère laissé le temps de réfléchir.

— Non. Je ne suis pas... fâché. Je suis surpris.

« Elath est le village des sorciers, songea Kerrin, et je suis un sorcier. »

Il demanda :

« Peux-tu me redire comment s'appelle ce... don, à Elath ?

— Voyage mental, dit Kel. Tu es un visitant.

— Tu as ce don, toi aussi ?

— Non, répondit Kel. Moi, je suis un figureur.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Pour moi, tous les actes font partie d'une figure. Ils s'équilibrent ou s'opposent, bougent ou s'immobilisent. Il n'est pas d'acte dont je ne connaisse le prolongement. Je sais le mouvement qui devra compléter la figure. C'est pourquoi je suis keari. Les lettrés disent que le monde est une danse, dont le nom est le kea. Je vois une partie de la danse... pas la figure dans son entier.

— Ceux qui voient la figure complète existent-ils ? demanda Kerrin.

— Ceux qui voient dans le temps, ceux-là sont les devins. À la façon dont un homme tient son poignard je peux prévoir où sera la lame l'instant suivant. C'est tout ce dont je suis capable...

La lumière des étoiles jetait sur la cascade de ses cheveux des touches d'argent. Ses bras volaient dans l'air, parant un coup imaginaire.

Sans même y penser, Kerrin demanda :

— Quelle est cette promesse que tu n'as pas respectée ?

Kel baissa la tête.

— Ne devines-tu pas ?

— Je ne préfère pas.

— J'avais treize ans, commença Kel. Le jour du départ de la caravane pour le nord j'ai promis à notre mère de prendre soin de toi, si un malheur devait arriver à elle ou à notre père. Père combattait les Anesh au sud de Shanan. Je ne l'ai jamais revu. Le lendemain, je partais me battre moi aussi. Un jour la nouvelle est venue de Tornor : la caravane était tombée dans une embuscade, Mère était morte... C'est alors que j'aurais dû venir te chercher à Tornor pour te ramener à Elath. Je ne l'ai pas fait. Même quand tu m'as appelé, il y a quatre ans, je me suis dérobé.

Kerrin se rappela les années d'exil, le chagrin, les humiliations. Un accès de rage l'envahit, une rage comme il n'en avait jamais ressentie. Le flot lui échappa... et alla toucher l'esprit de son frère. Kel tressaillit et Kerrin plongea dans une vague de souffrance. Soudain apaisé, il rappela sa colère. Il ignorait que cela pouvait meurtrir. Il lui faudrait y prendre garde...

— Tu as le droit d'être en colère, Kerrin.

Kerrin entendait presque la voix de Josen. *Laisse-les aller et venir*, disait le vieil homme au sujet de ses « crises ».

— Je sais, dit Kerrin. Mais cela ne sert plus à rien. Je suis ici, maintenant, puisque tu es venu.

C'est alors que l'effroi se referma comme un poing autour de son cœur.

La tête lui tournait. *Kel ?* Son frère répondit : ...*Que se passe-t-il ?* La terreur déchirait ses nerfs, mêlée à une colère, qui ressemblait à la sienne, mais qui ne lui appartenait pas... Il se retira en lui-même ; le contact se brisa net. Il y avait quelqu'un dans le village, un jeune, terrifié et furieux. Kerrin se dressa sur ses pieds. Les bouffées parfumées de l'herbe suave venaient se répandre sur le petit chemin.

— Rentrons, dit Kerrin.

CHAPITRE V

Hormis les trois vieux qui fumaient dans un coin, tous les adultes étaient partis. Torse nu, Cal enseignait des prises à un jeune garçon, Elli et Arillard faisaient une démonstration de pirouettes, Ilène discutait tranquillement avec la plus âgée des filles et Jensie riait, entourée par trois jeunes gens admiratifs. Personne ne semblait blessé, en colère, en danger. Avec précaution, Kerrin lança son nouveau sens dans la nuit. Au-delà de la paix et des rires, la peur se mit à briller comme un fanal.

— Quelqu'un est menacé, dit-il à Kel.

— Ici ?

— Non, mais pas loin.

Il se demanda comment il le savait... mais peu importait, il le savait.

— Essaye de trouver où, dit Kel.

— Mais comment ?

— Lance-toi. N'aies pas peur. Tu reviendras et cela ne te fera aucun mal. Je suis près de toi.

Kerrin ferma les yeux : le parfum de l'herbe suave, le bruit, les rires. Il s'appuya contre Kel. Sa concentration était vacillante ; il la poussa comme une taupe pousse son nez hors du terrier...

L'odeur de l'herbe suave se fait de plus en plus forte sous les étoiles. Son poignard est tombé à ses pieds ; son bras saigne. Il avale sa salive : le goût de sa peur. L'homme en face de lui fait un geste de sa main armée.

— *J'en ai pas encore fini avec toi, grommelle-t-il. Ramasse-le.*

D'un mouvement brusque il rejette les mèches rousses qui lui voilent les yeux.

Le bruit avait cessé. Les kearis regardaient Kerrin.

— C'est Riniard. Il se bat avec quelqu'un.

— Je vais lui tordre le cou, gronda Kel. Par le kea, l'un d'entre vous ne pouvait-il pas garder un œil sur lui ?

Personne ne répondit.

« Avec qui se bat-il ?

— Un jeune villageois, dit Kerrin. Son nom est Jerem.

— Mais Jerem ne se bat jamais, s'écria une des jeunes filles.

— Bien obligé de se battre quand on est attaqué ! dit Kel. Il faut les trouver.

— Riniard est celui avec les cheveux roux ? demanda un garçon.

— Oui.

— Jerem et lui sont sortis s'entraîner. Je crois savoir où ils sont.

— Montre-nous, alors.

Kerrin sentait son poignard peser à sa ceinture. Mais il ne savait pas s'en servir. Avec Jerem, il avait connu le goût de la peur. Il avait été Jerem. Un sourire amer se dessina sur ses lèvres : il serait déjà mort, s'il était vraiment Jerem.

— Attendez-nous là, dit Kel aux jeunes villageois. Nous ne tarderons pas.

— Il y a un sentier, dit leur guide en désignant un champ, qui donne sur le pâturage de la vieille écurie.

Les blés odorants ployaient sous le vent. Kerrin frissonna. Le sombre pouvoir du Galbareth l'écrasait.

— Allons-y.

Le garçon acquiesça. La lune argentait le haut des épis. Des yeux rouges s'élevèrent dans la nuit et disparurent.

Ils plongèrent entre les tiges mouvantes.

Les kearis allaient comme toujours : la démarche féline, le pas silencieux. Un lapin détala en jetant de petits cris aigus. Les blés susurraient leur chuintante mélodie. Une pensée s'insinua dans la tête de Kerrin : *n'aies pas peur. Tu n'es pas seul.* La lumière des étoiles éclaboussait d'or les cheveux de Kel qui marchait devant lui.

Enfin ils émergèrent du champ. Deux ombres tournaient et tournaient en haletant ; les lames brillaient. La gorge serrée, Kerrin s'immobilisa.

Riniard fit volte-face, mais Kel et Ilène étaient déjà sur lui. Son dos frappa durement le sol humide ; un son étranglé, comme un sanglot, sortit de sa bouche.

— De la lumière ! cria Ilène.

Arillard fit claquer son briquet.

Le jeune villageois se laissa tomber à terre en se tenant le bras. Son poignard gisait à ses pieds.

— Ce n'est rien qu'une égratignure, dit-il de sa voix haute et claire, presque une voix d'enfant.

Kel s'approcha de lui.

— Je sais que tu t'appelles Jerem, dit-il. Mon nom est Kel.

Jensie déchira la manche du garçon depuis le poignet jusqu'à l'épaule.

— C'est vrai, dit-elle. Rien de très grave.

— Quel âge as-tu ? demanda Kel.

— Quatorze ans, shayin.

Le sang faisait une ligne noire sur sa peau.

— Une bonne lame, remarqua Kel en ramassant l'arme.

Il la glissa dans le fourreau qui pendait au côté du garçon.

« Explique-nous ce qui s'est passé.

— Nous sommes venus ici nous entraîner.

Jensie pressa un peu sa blessure et il se mordit les lèvres.

— Il faut faire un pansement, dit-elle.

— Raconte-nous, ordonna Kel au garçon.

Il ôta sa chemise et entreprit de la déchirer en bandes.

— Nous avons fumé un peu de l'herbe suave que j'avais. Et puis nous avons commencé... Je ne sais pas ce qui s'est passé. J'ai dû dire une bêtise. Il s'est mis en colère.

— Tu as quand même su lui tenir tête, dit Kel. Tu n'es pas mauvais au combat.

Il tendit les bandes d'étoffe à Jensie au fur et à mesure de ses besoins.

« Il n'y a pas beaucoup d'adultes capables de tenir ainsi face à un keari.

— Il ne me voulait pas de mal en réalité.

La flamme du briquet s'éteignit.

« Il m'a même laissé ramasser mon poignard.

Kel se releva.

— Ilène, dit-il sans accorder un regard au jeune keari, ramène Riniard.

« Peux-tu marcher ? demanda-t-il à Jerem.

Le bras entortillé dans les bandages, le jeune garçon se hissa sur ses pieds.

« Bon. Ramène-le chez lui, Cal. Dis-leur que nous sommes prêts à tout dédommagement qu'ils jugeraient nécessaire. Toi, Jensie, tu vas avec eux.

Jensie releva la tête.

— Mais pourquoi...

Mais elle s'interrompit et dit :

« Bon d'accord.

Enjouée, elle se tourna vers Jerem.

« Je m'appelle Jensie. Jenezia en fait, mais, à part ma mère, personne ne m'appelle plus ainsi.

Elle passa la main sous le bras de Jerem.

« C'est par là ?

— Oui. Moi, mon vrai nom est Jeremeth.

Poussé par Ilène, Riniard venait de se mettre debout. L'homme et l'adolescent se retrouvèrent face à face.

— Jeremeth, souffla Riniard, je suis désolé.

Jerem qui vacillait un peu, bredouilla quelque chose d'inintelligible et, soutenu par Jensie, s'engagea dans le sentier. Kerrin se trouva bientôt seul avec Arillard et Kel.

— Eh bien ? fit Arillard.

Kerrin se demandait s'il devait partir lui aussi.

— Que faire ? dit Kel.

Il tourna ses paumes vers le ciel, comme s'il allait se mettre à danser.

— Qu'est-il possible de faire ?

Kel laissa retomber ses mains et, d'une voix éteinte :

— Je peux crier après lui pour avoir rompu sa promesse, et s'être battu comme un *rocho*, un vulgaire voleur.

— Nous avons tous déjà crié après lui, dit Arillard. Et c'est probablement encore ce qu'Ilène est en train de faire.

— Je peux le battre alors.

— Qu'est-ce que cela changerait ?

— Il s'en souviendrait, en tout cas. Et ça me soulagerait.

Sa voix s'enfla.

« Il aurait pu tuer cet enfant, Arillard !

Kerrin se leva.

« Kerrin, ne pars pas.

Kel passa un bras autour des épaules de son frère.

« Et toi, qu'en penses-tu ?

L'espace d'une seconde, Kerrin revécut la terreur de Jeremeth. Il ne savait que répondre.

— Riniard s'est excusé, risqua-t-il.

— Oui, s'écria Kel, comme l'autre soir au bord du lac ! De quoi devra-t-il s'excuser la prochaine fois... ?

Le vent sifflait dans les blés. Arillard s'agenouilla pour remplir son briquet d'herbes sèches.

— Il a été nommé keari trop jeune, dit-il.

— J'ai été nommé à vingt-deux ans, lança Kel. Elli en a vingt.

— Oui, mais ni l'un ni l'autre n'avez le vécu de Riniard.

— Si seulement Sef était là !

La voix d'Arillard se fit grave :

— Kel, il n'y a que deux voies possibles : ou nous gardons Riniard, ou nous ne le gardons pas.

Les épaules de Kel se voûtèrent.

— Me suggères-tu de le renvoyer ?

— Je détesterais que nous en arrivions là.

— Moi aussi, bien sûr. Il fait partie du kearas. Il complète bien la figure.

Un rayon de lune effleura son visage tendu. Spontanément, Kerrin plongea dans l'esprit de son frère – chagrin, fureur, impuissance – et battit en retraite.

Sur le chemin du retour, Kel demeura silencieux. Ils trouvèrent la porte de la maison des naissances entrebâillée. Une seule chandelle éclairait la grande pièce ; Arillard en alluma une seconde qu'il ficha dans le support mural.

Riniard était livide et de grands cernes bleuâtres creusaient ses yeux.

— Eh bien ? dit-il à Kel, la voix rauque.

Il y avait tant de tristesse dans ces deux mots que Kerrin en eut la gorge serrée.

Silence ! lança-t-il mentalement à son frère aîné. Puis il concentra toute son énergie en direction de Riniard ; son esprit s'étira au-delà des pensées et des sensations superficielles... s'engloutit dans la zone obscure des sentiments profonds.

Honte, chagrin, anxiété... la peur aux mille tentacules qui se recroquevillent au centre de l'être. *Ça ne va pas, je ne serai jamais ce qu'ils désirent. Je suis trop faible, un minable. C'est très dur car je les aime, ça fait mal mais ils vont devoir me renvoyer. Tôt ou tard. Mieux vaut s'y résoudre tout de suite... Qui es-tu ??? Sors de ma tête, va-t-en !*

Kerrin se retira.

Appuyé au mur, il attendit que se dissipât le vertige maintenant familier. Alors il pénétra dans l'esprit de son frère ; il s'y fixa comme on prend racine puis replongea dans le nid de serpent qu'était l'esprit de Riniard. *Regarde*, dit-il à Kel. Il maintint la liaison entre les deux hommes un moment puis revint en lui-même. Ses genoux tremblaient ; il tituba. On l'aida à s'asseoir. Quelqu'un sanglotait. Il attendit que le monde cessât de tourner.

— Riniard, disait Kel. Espèce d'idiot.

Il caressa les cheveux du rouquin qui gardait la tête baissée.

« Ilène, Elli, Arillard, venez.

Les Kearis formèrent un cercle étroit autour de Riniard.

« Tu es l'un des nôtres, rouquin. Toi, et non je ne sais quel personnage imaginaire paré de vertus non moins imaginaires. C'est toi que nous avons choisi. Tu entends ? Toi que nous aimons. Nous ne voulons pas que tu partes. À moins que tu ne veuilles partir, Riniard. Le veux-tu ? Es-tu déjà lassé de nous ? Réponds, Riniard.

— Non, murmura le rouquin.

— Imbécile, dit Kel en lui prenant le menton. Regarde-moi.

Riniard leva son visage ruisselant de larmes.

« Tu vas rester puisque nous t'aimons. La prochaine fois que tu veux fumer l'herbe suave, dis-le ! Nous garderons un œil sur toi, voilà tout ! D'accord ?

— Oui.

La voix de Riniard tremblait encore mais son visage avait repris des couleurs.

— Et la prochaine fois que tu provoques une bagarre, je te bats comme plâtre. Tu sais que j'en suis capable.

Riniard esquissa un pâle sourire.

— Oui. Quand tu veux.

Plus épuisé qu'il l'avait jamais été, Kerrin s'allongea sur la paille. À ce moment, Cal et Jensie entrèrent, jetant un regard interrogateur sur les kearis qui entouraient Riniard.

— Jensie, console-le, dit Kel.

Il traversa la pièce et se pencha sur Kerrin. Son visage, quoique las, était redevenu serein.

— Ce que tu as fait, Kerrin, n'était pas facile à réaliser, dit-il d'une voix calme. Tu t'en es tiré à la perfection. Je ne sais pas ce qui serait arrivé si tu n'avais pas été là. Merci.

À grands pas il gagna la porte et disparut dans l'ombre. Elli vint s'asseoir près de Kerrin.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda-t-elle. Je sais que tu as fait quelque chose.

— J'ai montré à Kel ce que Riniard ressentait.

Elli fronça les sourcils.

— Je suppose que tu ne peux pas en dire plus.

— Ce serait volontiers si moi-même j'y comprenais quelque chose, dit Kerrin.

La réponse était venue plus sèche qu'il ne l'aurait voulue, mais il se sentait trop fatigué pour s'en excuser. Son esprit semblait déchiqueté comme le jour de l'orage.

— Tant pis, dit Elli en ôtant sa chemise. Même si tu avais pu m'expliquer, je n'y aurais de toute façon probablement rien compris. Je ne comprends pas toujours bien quand Kel se met à parler de figure.

Elle s'allongea sur la paille voisine. On entendait les chuchotements amoureux de Jensie avec Riniard. Nue, Ilène se leva pour moucher la chandelle.

— Je ne vais plus t'ennuyer longtemps, Kerrin, commença Elli à voix si basse que seul Kerrin pouvait l'entendre. Je voulais seulement te dire une chose : je t'aime bien. J'ai bien aimé comme tu as laissé l'enfant toucher ton bras ce soir. J'ai bien aimé comme tu as su aider Riniard. Et je t'aime bien parce que tu n'as pas peur de nous interroger sur ce que tu ne sais pas.

Sa main vint étreindre celle de Kerrin.

« C'est vrai, tu sais.

— Je t'aime bien, moi aussi, bredouilla Kerrin.

— N'oublie pas de me rendre mes pantalons, demain matin.

— Promis.

Ils se levèrent dès l'aube.

— Nous déjeunerons en route, décida Kel. Nous n'avons que trop abusé de l'hospitalité de ce village.

Les rayons du soleil venaient rosir les murs de la maison des naissances. Kerrin se mit à la fenêtre. Un homme et une femme se rendaient aux champs, leur houe sur l'épaule. Quelque part sur la place, il y eut un rire d'enfant. Des nuages blancs poussés par le vent d'est glissaient dans le ciel. Une odeur de fumier montait des pâturages. Tout était paisible.

— Je me demande ce qu'ils vont demander en dédommagement pour hier soir, dit Arillard.

— Quoi que ce soit, nous nous y soumettons, dit Kel en attrapant le grand balai en paille, si cela ne nous retarde pas, bien sûr.

Jensie et Ilène battaient les paillasses. Kerrin tournait à la recherche d'une tâche quand Riniard lui tapota l'épaule.

— Allons chercher le linge qui sèche derrière la maison.

Tandis qu'ils détachaient les vêtements qui embaumaient le soleil et le savon, Riniard dit :

— Hier soir... je t'ai senti dans ma tête. C'était bien cela ?

— Oui, répondit Kerrin, c'était cela.

— J'ai aussi senti Kel. C'était terrifiant.

— Pardonne-moi, si je t'ai fait mal.

— Non, tu ne m’as fait aucun mal... et de toute façon je n’aurais eu que ce que je méritais.

Il vacillait sous le poids des vêtements.

« Je ne suis pas en colère, tu sais. Tu m’as aidé. Que se serait-il passé si tu n’avais pas été là ? Je voulais seulement te dire que c’était terrifiant.

Kerrin se souvint combien il avait été effrayé la première fois qu’il était entré en contact avec Kel.

— Je ne le ferai plus, dit-il pour rassurer Riniard.

De retour dans la maison, ils trièrent les vêtements.

Kerrin reprit ses pantalons et sa couverture. Il demeura un moment songeur. Il y avait tant de choses de lui-même qu’il ignorait encore ! Il gratta son moignon qui s’était mis à le démanger. Il ne connaissait pas les limites de ce don qu’il possédait... voyage mental... il existait des gens à Elath capables de l’aider, des gens capables de faire ce que lui faisait... L’image de l’homme aux cheveux d’argent et aux yeux verts lui revint en mémoire. *Sefer*. Sefer, à Elath, l’amant de Kel, était comme lui.

— Tu as l’air bien soucieux, dit Elli qui roulait sa couverture.

— Ah bon ?

— Oui. Donne-moi mon pantalon.

Kerrin le lui rendit et enfila le sien.

— Où allons-nous aujourd’hui ? demanda-t-il.

— Nous traversons le Galbareth, répondit Elli. Nous devrions atteindre Elath demain.

Lorsqu’ils traversèrent une dernière fois le long vestibule, Kerrin prit une profonde inspiration.

Qu’était donc cette herbe que les villageois faisaient pousser et qui répandait un parfum si délicieux ? Cela n’existait pas à Tornor. Vêtue de jaune et de brun, Tamis les attendait dehors. Elle portait le même fichu brodé que la veille. Son bracelet en cuivre capturait la lumière et scintillait comme une étoile.

— Damisen, dit Kel. Nous déplorons le trouble que nous avons causé dans votre village. Dites-nous comment nous pouvons réparer.

Elle croisa les bras sur la poitrine.

— Ce n’est pas très grave, dit-elle.

Ses yeux se posèrent sur Riniard.

« Quoique je ne pense pas que ce soit le cas pour le responsable lui-même. Qu’arrive-t-il à un keari qui trahit le kea ?

Les kearis se raidirent. Riniard rougit.

— Ceci est notre affaire, damisen, dit Kel.

Elle acquiesça d’un signe de tête.

— La blessure de Jeremeth est légère. Notre lehi, la guérisseuse, dit que dans huit jours il n’y paraîtra plus. Mais pendant ces huit jours Jeremeth devra se limiter à des travaux d’enfant. Nous vous demandons donc que vous tous, puisque vous êtes huit, le remplaciez aux champs durant une journée.

— Mais... commença Ilène.

Elle se mordit les lèvres.

— Eh bien ? fit Tamis. Refuseriez-vous ?

Kel et Ilène se regardèrent.

— Non, dit Kel. Nous ne refusons bien sûr pas. Mais nous avons une autre promesse à tenir. Nous ne pouvons retarder notre retour à Elath, même pas d’une journée. Mais nous reviendrons. Nous reviendrons à la pleine lune-d’automne quand les semailles de printemps seront mûres. Sur le kea,

nous le jurons.

Le regard fier et serein de Tamis les interrogea un à un et chacun à leur tour ils inclinèrent gravement la tête.

« Je ne suis pas keari, » songea Kerrin.

Mais comme les autres, à son tour, il s'inclina.

Les Kearis reprirent la route. Jensie et Riniard chevauchaient un peu en avant ; amoureux et enjoués, ils ne cessaient de rire et babiller. Les autres allaient en silence, n'échangeant que de rares paroles, pénétrés de l'étrange magie du Galbareth, cette impression d'une présence vivante faisant palpiter la terre et les blés d'or.

« Chez moi, tentait de se convaincre Kerrin, je rentre chez moi. »

Mais il n'en éprouvait qu'une joie mitigée. Son foyer, c'était Tornor.

Ce soir-là ils campèrent dans un champ en friche. L'herbe y était par endroits calcinée, ou ratissée jusqu'à la pierre par les bêtes.

— Pas de feu aujourd'hui, avertit Cal.

— Pourquoi pas ? gémit Elli en étalant sa couverture.

Cal arracha une touffe et la dispersa dans le vent.

— Ça a déjà brûlé ici. La moindre étincelle provoquerait un véritable incendie. Les blés sont trop secs.

— Ça sent la poussière, remarqua Ilène.

— Moi, je ne sens rien que la crotte de vache, dit Elli en se frictionnant vigoureusement les mains. Et j'ai froid.

— Tu veux ma peau de mouton ? proposa Kerrin.

Elle sourit.

— Non, merci. Ça ira.

Kel avait le regard perdu à l'infini de la grande houle blonde. Ses mains jouaient avec des mottes de terres, modelant collines et vallées, routes et sentiers d'un monde en miniature.

« Il pense à Elath, se dit Kerrin. Il est inquiet.

Il y a quelque chose dans la figure... je ne sais pas quoi. Il chercha en vain les mots capables de reconforter son frère. « Un scribe, pourtant, ne devrait pas être ainsi à court de mots. »

Arillard semblait déjà endormi. Riniard et Jensie, enroulés dans leurs manteaux, se chuchotaient des secrets d'amants. Kerrin s'allongea ; il aurait voulu la chaleur d'un feu, et que le sol, du moins, ne fût pas si rude sous son dos fatigué. Tout à coup, Elli explosa :

— Je ne peux plus supporter les champs ! Je veux revoir l'eau, les collines et l'herbe verte.

Enveloppée dans sa couverture, elle se recroquevilla sur elle-même.

— Et moi, je veux revoir ma famille, dit Ilène.

Assise en tailleur, elle affûtait son poignard. Le bruit de la lame sur la pierre à aiguiser se mêlait à la plainte des grillons.

« Cela fait un an que je n'ai pas vu mon fils.

— Tu as un fils ? s'étonna Kerrin.

Un sourire éclaira le visage d'Ilène.

— Il s'appelle Borti et a deux ans. Il est avec ma mère et ma sœur qui a déjà plusieurs enfants. Je crains parfois qu'il ne m'oublie ; nous nous voyons si rarement. Lorsqu'il sera assez grand, je l'emmènerai avec moi dans mes voyages, à moins que je ne m'installe comme maître de combat dans un village.

— Où vit-il ?

— À Elath, bien sûr. C'est là que je suis née. Tu crois qu'il n'y a que des sorciers à Elath ?

— Je ne sais pas grand-chose d'Elath, à vrai dire.

— Tu ne t'en souviens pas du tout ?

Kerrin secoua la tête.

« C'est beau, tu sais.

— C'est grand ?

— Plus grand que Brath. Plus petit que Kendra-du-Delta ou Tezera.

— Et plus petit que Mahita, intervint Elli.

La tête ébouriffée de Riniard sortit des plis du manteau.

— Elli ne peut s'empêcher de comparer à Mahita tous les endroits où nous passons, lança-t-il.

— C'est que moi j'ai l'attachement qu'il faut pour le lieu de ma naissance, déclara gravement Elli.

— C'est surtout que toi, dit Riniard dans un éclat de rire, tu n'es pas née dans mon village. Ce dont tu devrais te féliciter chaque matin au réveil.

— Si tu aimes tant Mahita, Elli, dit Cal, pourquoi n'y vis-tu pas au lieu de passer ton temps à errer d'un horizon à l'autre ?

— Oh tu sais ce que c'est, répondit la jeune fille en se frottant la joue avec le dessus de la main, j'aime bien revenir à Mahita, comme Kel revient toujours avec plaisir à Elath. Mais je m'ennuie assez rapidement quand je ne voyage pas.

Ilène se mit à rire, puis elle expliqua :

— Zayin dit qu'un vrai keari est comme une note de musique : heureux avec ses semblables et toujours en mouvement.

— Je ne suis pas un morceau de musique, protesta Riniard. Je suis un être humain.

Immobile comme une statue dans le clair de lune, Kel gardait le silence. Soudain Kerrin ne put résister à l'envie de rejoindre mentalement son frère et l'espace de quelques secondes, il partagea un désir si ardent que la sueur perla à son front et le sang lui monta à la tête. Il se retira en hâte, honteux et stupide comme un gamin embusqué.

— Hé, dit Ilène, on ne t'entend pas beaucoup ce soir.

Penchée en arrière, elle tira Kel par la manche.

— Je réfléchissais, dit Kel.

Ilène rangea son poignard et sauta sur ses pieds.

— Je sais à quoi tu penses, dit-elle en s'approchant de lui.

Elle murmura quelque chose à son oreille. Kel sourit en attirant doucement le visage d'Ilène vers le sien. Ils échangèrent un long baiser.

« Allez, debout. On va se promener.

Avec un soupir, Kel se leva et, la main dans la main, ils disparurent dans l'ombre.

Kerrin frémit ; il se rappelait la beauté extraordinaire de Kel, nu dans la lumière, au bord du lac...

« Mais il appartient tout entier à son amant d'Elath » songea-t-il avec amertume.

Il savait, pourtant, combien cela était faux. Toujours en voyage, les kearis n'étaient pas tenus de rester chastes sur la route. Il resserra la couverture autour de ses jambes. Kel et Ilène pouvaient bien être amants. En quoi cela le regardait-il, lui, Kerrin ?

Une sorte de hurlement intérieur l'envahit soudain : « *il peut danser et se battre. Il a toujours eu un foyer. Il est beau, tout le monde l'aime. Alors que moi...* » Et ce fut comme si son esprit se flétrissait au contact pernicieux de l'image qu'il se faisait de lui-même... Les larmes brûlaient au bord de ses yeux. Les dents serrées, il se retourna dans la poussière, espérant que personne ne

s'apercevrait...

Le lendemain, à midi, ils atteignirent les confins du Galbareth.

En un instant la grande marée blonde fut derrière eux. Ils s'avancèrent : des collines vertes, doucement mamelonnées et parsemées d'arbres touffus.

Kel lança un cri de triomphe. Il se pencha sur l'encolure de Callito qui partit au grand galop... Puis il revint au petit trot ; ses cheveux dansaient sur ses épaules ; ses yeux brillaient ; il souriait.

— Enfin !

Alors il regarda Kerrin.

« Nous serons à Elath avant la nuit, chelito.

— C'est bien, dit simplement Kerrin.

Il avait du mal à soutenir le regard de son frère.

« Qu'est-ce qui m'attend, moi, Kerrin, à Elath ? » songeait-il.

La voix de Kel se fit tendre :

— Il y a quelque chose qui ne va pas, chelito ?

Kerrin se raidit un peu au diminutif affectueux : était-il donc un enfant ?

— Ce n'est rien.

— Il est anxieux, Kel, dit Ilène. Voilà ce qui ne va pas. Je voudrais bien t'y voir si tu avais été enfermé toute ta vie derrière les murs de ces maudits Donjons !

Kel acquiesça gravement, mais son regard perçant ne quittait pas Kerrin.

— Est-ce cela ? Tu as une famille à Elath, Kerrin. Des cousins. Et c'est là que tu dois vivre, avec tes semblables... tu es un visitant. Tu ne t'y sentiras pas un étranger.

Puis, repris par son excitation, il fit virevolter Callito.

« En route !

Kerrin se sentait tout à coup apaisé ; il regardait avec plaisir les chèvres paître sur les pentes verdoyantes. La route serpentait autour des collines et au fond des petites vallées. De hautes fleurs blanches se balançaient le long des talus herbeux et Ilène chantait : *Séparés quand vient le soleil, mon amour ; sous les étoiles nous sourirons, mon amour ; la lune nous offre ses éclats d'argent, Ô laisse-moi rester encore un moment ; je chante pour ceux qui s'aimeront, au soleil, aux étoiles, à la nuit ; je chante pour toi qui me souris, quand s'achève la moisson.*

Ils firent une halte, brève, car Kel les pressait. L'herbe des pâturages se fit plus sèche et plus rare ; une escorte d'énormes blocs rocheux érodés par les intempéries vint surplomber le sentier. Ils jetaient sur la route des kearis de grandes ombres menaçantes ; Kerrin crut plusieurs fois y voir des visages gravés, des yeux, un nez, une bouche...

Il y eut dans son esprit comme une vibration.

Il la sentit venir, puis le quitter.

« Pure imagination », pensa-t-il.

Son moignon se mit à le démanger. Il se gratta. Plus loin, la route s'incurvait en se rétrécissant. De nouveau, il sentit comme une légère morsure ou une corde pincée à l'intérieur de sa tête.

Kel ? Mais sa voix mentale était indécise, Kel ne sembla pas l'entendre. Magrita renâclait en secouant la tête. Les rochers... de plus en plus sombres, de plus en plus denses. Quelque chose s'y embusquait, les attendait...

— Halte-là !

Les kearis s'immobilisèrent. Dans une crevasse du granit, une femme armée d'un arc. On eût dit une figure des tapisseries de Tornor. Elle avait les traits lourds et le visage rougeaud, la peau tannée,

les cheveux noirs : une fermière, de celles qui ont de nombreuses moissons derrière elles.

— Kel. Ilène. Bienvenue à vous.

— Cléo ? cria Ilène. Que se passe-t-il ?

— Nous gardons la route d’Elath, dit-elle avec un sourire triste.

Un homme parut près d’elle, et salua le kearas.

— Comme dans le bon vieux temps, ajouta-t-il.

— Mais qu’est-ce qui se passe ? insista Kel.

— La guerre, dit Cléo. Le Conseil vous expliquera.

CHAPITRE VI

Elath s'épanouissait au fond d'une légère dépression. Les rochers disparurent après le dernier coude de la route du nord. Des maisons d'un gris argenté, une mosaïque de pâturages, des jardins, des champs. Des veines d'une eau limpide sillonnaient les herbages mordorés. Sur les bords de la vallée courait une rangée d'arbres dont les branches montaient le long du tronc pour s'élancer tout droit vers le ciel ; ils semblaient garder l'horizon.

Les kearis descendirent le chemin menant au village. Dans un pré, une femme qui poussait devant elle une troupe d'oies, les salua :

— Eyah, Kel, Ilène, cria-t-elle. Il était temps que vous reveniez ; nous risquons d'avoir besoin de vous.

Un oiseau au plumage écarlate piqua sous le nez de Magrita et alla se poser sur une branche fleurie. Kerrin qui n'en avait jamais vu de pareil, le regarda se pavaner, satisfait et resplendissant, au milieu des feuillages.

— Kerrin ! appela Kel. Viens à côté de moi.

Kerrin régla le pas de sa monture sur celui de l'alezan et Kel désigna du doigt un toit gris qui pointait à l'est.

« Cette ferme appartient à Ardith, le frère de notre mère. Nous avons des cousins dans cette maison.

Le chemin ne tarda pas à s'élargir ; il déboucha sur une place avec des piquets pour attacher les chevaux et un abreuvoir carrelé. De la cheminée d'un bâtiment en brique, s'échappaient de grosses volutes de fumée noire.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Kerrin.

— La forge.

Ils passèrent devant une maison à la façade de laquelle se balançait une grande enseigne portant l'image d'un soulier. Un peu plus loin, les boutiques du tanneur et du boucher. À l'intérieur de la boucherie pendaient des quartiers d'agneau, de bœuf et de porc, des poissons étincelants, deux énormes dindons, un collier de pieds de cochon et une grosse caille plumée.

Magrita avançait péniblement parmi les ornières nombreuses et profondes.

— C'est là que passent les caravanes, expliqua Kel.

Les gens mettaient la tête aux fenêtres ; certains les saluaient. Kel immobilisa sa monture pour laisser traverser un homme qui chancelait sous le poids d'une carpe grosse comme un bébé.

— Qui commande à Elath ? demanda Kerrin.

Kel sourit et dit :

— Ce n'est pas comme les Donjons. Nous avons un Conseil.

— Comme celui des Maisons de Kendra-du-Delta ?

— Un peu comme ça. Notre Conseil a été fait sur ce modèle. Mais nous sommes bien loin d'avoir l'importance de Kendra-du-Delta. Ici, quiconque possède un bout de terre peut faire partie du Conseil. Nous n'avons pas de grandes familles.

Ils passèrent près d'une maison condamnée qui avait brûlé. Une voix étouffée appela. Un homme contournait les planches carbonisées.

— Yai ! salua-t-il en levant une main, paume vers l'extérieur.

— Yai, répondit Kel. Que s'est-il passé, Emeth ?

L'homme qui portait les cheveux tressés comme une femme, eut un sourire sans joie.

— Une attaque.

Ilène se pencha sur le pommeau de sa selle.

— Y a-t-il eu des blessés ? demanda-t-elle.

— Noro a été brûlée, mais elle va mieux maintenant. Et le four a explosé dans la maison de Thiya.

Kerrin regarda dans la direction qu'indiquait l'homme : de l'autre côté de la rue, le mur d'une maison se composait de deux sortes de bois : le bois gris argenté qui semblait commun et un bois brun-rouge sans doute récemment débité. Des tentures jaunes recouvraient les fenêtres. Les panneaux bruns et argentés formaient une figure surprenante.

« Thiya est mort, ajouta Emeth.

Ilène étouffa un juron.

— Personne d'autre ? demanda-t-elle.

— Non. Ta famille va bien.

— J'en remercie le kea, soupira Ilène en rassemblant ses rênes. Kel, je vais voir mon fils. Je vous rejoindrai plus tard.

Elle fit volter son étalon et disparut dans une rue transversale. Les autres continuèrent leur chemin. Ils dépassèrent encore une maison brûlée et endommagée, devant laquelle s'empilaient des planches neuves et un énorme tas de cordes souillées de poussière et de suie. De l'intérieur leur parvenait un bruit de marteau. Kel ralentit le pas sans s'arrêter.

— Qui habite là ? demanda Kerrin.

— Moro, Sevrith et leurs enfants. Moro est le cordier du village.

— Combien d'habitants y a-t-il ?

— À Elath ? Quinze cents environ.

Deux fois plus qu'au village de Tornor. Kel s'immobilisa en désignant une maison, une petite maison en bois gris argenté avec des rideaux en cuir aux fenêtres.

— C'est là que tu es né.

— Dans cette maison ?

— Non. Celle-ci est neuve. L'autre a été détruite pendant la guerre, il y a dix ans.

Kerrin la regardait d'un air songeur, à la recherche de quelque chose... un souvenir, sans doute. La rue prit comme un air de familiarité. Mais cela devait appartenir à la mémoire de Kel, ses souvenirs à lui, Kerrin, commençaient à Tornor.

— Kerrin, dit Kel d'une voix douce, tu n'es pas obligé de venir avec moi à l'école. Ne préfères-tu pas aller directement à la ferme ? Ardith et Léa sont impatients de te connaître. Je peux t'y emmener.

— Et toi, préfères-tu que j'y aille d'abord ?

— Non. J'aime mieux que tu restes avec moi et je voudrais que Sef et toi vous rencontriez. Mais tu dois faire ce que tu as envie.

Sefer l'aimerait-il ? Kerrin regarda encore une fois la maison lovée au fond de la petite vallée. Elle lui sembla tout à coup complètement étrangère.

— Je reste avec toi, dit-il.

Elli et Jensie, derrière eux, jouaient le rôle de guide pour Riniard qui, lui aussi, voyait Elath pour la première fois. Une chèvre tachetée traversa le chemin qui s'enfonçait dans un bois.

— L'école est une idée de Sefer, expliqua Kel. Elle a été construite il y a sept ans.

Ils mirent pied à terre sous les arbres. Il y avait un frais bruit d'eau courante.

— Une rivière ?

— Il y a un ruisseau près du Tanjo, précisa Kel. Attendez-nous là, dit-il aux autres, nous n'en avons pas pour longtemps.

Le mot *Tanjo* intriguait Kerrin... Un mot du sud qui désignait la salle où les apprentis s'entraînaient.

— Viens, dit Kel.

La musique cristalline de la rivière emplissait l'ombre et le silence du petit bois. Cela rappelait Tornor. Kerrin aperçut enfin un toit et des murs argentés.

— Ouvre ton esprit, lui dit Kel.

Mon esprit est une main... Lentement Kerrin s'échappa des limites de son corps ; il rencontra la froide férocité d'un rapace embusqué dans les frondaisons et fit promptement marche arrière ; il rencontra Kel et trembla d'une impatience à peine contenue ; alors il s'élança vers l'édifice d'argent, se demandant qui étudiait quoi derrière ces murs.

Il rencontra l'esprit d'un étranger...

Un gamin est assis, les yeux fixés sur une surface blanche ; des taches se mettent à danser sur la blancheur. Son esprit part vagabonder du côté où l'eau chante, sous les arbres. Tout à coup, la pensée de l'enfant enveloppe l'eau, comme dans un châle, pour ensuite la libérer joyeusement en une bruine haute et légère, qui s'en va dans le vent perler les aiguilles de cyprès.

« Tu vois !

« Bravo, Korith ! dit une voix d'homme. C'était parfait.

Kerrin cligna des yeux : une féerie scintillante venait d'envahir son esprit... et rafraîchir ses joues. Il regarda le ruisseau : l'eau coulait de nouveau dans son lit.

— L'enfant a-t-il vraiment... ?

— Oui, dit Kel.

Une forme bleue approchait dans le sous-bois : un homme, grand et mince, qui courait entre les hauts troncs.

« Je te connais », songea Kerrin.

Ses cheveux gris étaient retenus par un bandeau bleu et il avait les yeux verts. Kel et Sefer se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Je suis heureux de te rencontrer, dit Sefer à Kerrin après que Kel les eût présentés.

C'était lui qui lors de l'étrange phénomène du ruisseau avait dit *bravo, Korith !* Il plongea son regard dans celui de Kerrin ; chaque pensée, chaque espoir et tous les désirs se dévoilaient dans leur plus totale nudité à cet intense œil vert. Effrayé, Kerrin fit un pas en arrière.

— Arrête, Sef, dit Kel en passant le bras autour de la taille de son amant. Il n'est pas prêt à cela.

Ils s'embrassèrent. Kerrin se détourna : c'était comme voir deux flammes se rejoindre dans l'obscurité.

— C'est bien que tu sois revenu, nika, dit Sefer.

— C'est ce qu'on m'a dit. Cléo parlait de guerre.

— Non, rectifia Sefer. Pas la guerre. Pas encore.

— Les autres nous attendent dehors. Peux-tu abandonner le Tanjo ?

— Il ne faudrait pas, murmura Sefer, mais Tamaris est là. Alors on ne m'en voudra pas trop.

Elli et Arillard accueillirent Sefer avec force éclats de rire et commentaires grivois. Kel lui présenta Riniard.

— Heureux de te rencontrer, dit Sefer.

Riniard qui semblait anxieux, marmonna en réponse quelque inintelligible salutation. Tenant leurs chevaux par la bride, les kearis descendirent la rue principale. Ils passèrent devant un préau où

hommes et femmes s'entraînaient. Certains les saluèrent, mais sans rompre les cercles de combat.

Le maître d'écurie était un homme gigantesque, à la barbe noire, aux mains comme des battoirs.

— Eyah, Kel, content de te voir, s'écria-t-il en offrant un sourire édenté. Sais-tu qu'on a une guerre sur le dos ?

— Je sais, répondit Kel. Et nous n'allons pas tarder à en apprendre plus.

— C'est l'ancien temps qui revient. Lalli ! Sosha !

Du grenier à foin surgirent un garçon et une fille à la peau encore plus sombre qu'Ilène.

« Prenez les chevaux des kearis et occupez-vous-en bien ou je vous jette aux ours.

La menace ne semblait pas les émouvoir ; la fillette qui tenait Callito par les rênes, tira même la langue dans le dos du géant.

« Je ne vais pas te retenir longtemps, Kel... mais j'ai reçu un cheval qui saura battre ton grand rouquin, tu sais.

— Voilà qui m'étonnerait, lança Kel dans un éclat de rire.

— Je te le prouverai à la première occasion !

Sefer les conduisit dans une petite maison au toit d'ardoises, construite dans le même bois gris argenté que les autres. Il y avait dans le vestibule une petite alcôve où l'on rangeait bottes et souliers.

Le sol de la pièce principale était recouvert de nattes en pailles et de gros coussins rouges. Aux murs pendaient des carrés de laine multicolore. Sur la table basse trônait un grand vase en cuivre d'où jaillissaient de hautes branches fleuries. Il y avait plusieurs pots de chambre et, dans un coin, une cuvette rouge posée sur un support en bois sculpté.

— Faites comme chez vous, dit Sefer. Avez-vous faim ? La moisson de printemps est rentrée, il y a largement de quoi manger.

Kel sourit.

— Quelle question, nika ! Tu sais bien que les kearis ont toujours faim.

Sefer disparut sous une petite arche au fond de la pièce et revint avec un plateau : fruits et fromage, un flacon de vin et un grand bol de fétuch. La vaisselle était verte et décorée de fleurs bleues.

— Installez-vous, dit Sefer avant de disparaître à nouveau sous la petite arche.

« Et Ilène ? cria-t-il depuis la cuisine.

— Elle est allée voir sa famille.

Sefer revint avec des gobelets en cuivre.

— Donc vous êtes six, maintenant... non.

Il sourit à Kerrin.

« Sept.

Elli leva un des gobelets dans la lumière : sur sa surface bosselée était gravée à traits simples et gracieux une tête de cheval qui épousait tout le tour du récipient.

— On dirait de l'artisanat anesh, remarqua-t-elle.

— C'en est, confirma Sefer.

— Nous avons vu des Anesh qui portaient le signe du serpent au carrefour de Tezera.

— Encore une fois je le répète, dit Safer en servant le vin, nous ne sommes pas en guerre contre les Anesh.

Kerrin goûtait la chaude tranquillité du lieu.

« C'est là que je suis né, songeait-il. Dans cette vallée. Dans une maison identique à celle-ci... »

Il ferma les yeux, espérant favoriser la remontée des souvenirs. Mais rien ne vint. Sinon le froid,

la pierre et la glace. Il ne retrouva pas d'image enfouie de ces arbres dont le feuillage s'élançait vers le ciel comme de hautes flammes vertes, pas le moindre oiseau rouge, pas de maison en bois argenté.

— Raconte-nous ce qui s'est passé, alors, Sefer, dit Kel.

— Il y a trois nuits, nous avons été attaqués. Tout le monde dormait... ils avaient des torches.

Kerrin eut la vision des rues sombres et endormies soudain illuminées par le feu des torches, des chevaux se cabraient en hennissant, on criait, le bois flambait avec de terribles craquements... Il frissonna.

— Incendier des maisons n'est-il pas un acte belliqueux ? dit sombrement Arillard, le plus vieux des kearis.

— Ils portaient des armes, mais ne s'en sont pas servi.

— Et alors ? intervint Cal.

— Alors... leur but était de faire peur, non de tuer.

— Mais Thiya est mort, dit Kel.

— Thiya est mort par accident. Ils veulent obtenir quelque chose de nous... ils ne cherchent pas à nous détruire.

— Mais qui sont-ils ? s'exclama Kel.

Sefer garda le silence un moment ; il but quelques gorgées et finit par dire :

— Nous n'en savons rien.

Kel écarquilla les yeux.

— Comment est-ce possible ?

— Ce sont des Anesh, c'est tout ce que nous savons, dit Sefer. Nous aurions pu sonder leurs esprits mais leurs boucliers mentaux sont infranchissables. Ils sont... comme nous...

— Des sorciers ?

— Exactement.

— Et tu penses qu'ils ne nous veulent aucun mal ? demanda Elli.

— Je n'ai pas dit cela.

Kel posa une question à voix basse ; Kerrin saisit un nom... Terezia. Sefer acquiesça.

— Où est-elle ? demanda le keari.

— Avec la garde.

Les sourcils froncés, Arillard intervint de nouveau :

— Ceux de la garde... Cléo... et Tek à l'écurie parlent de guerre. De même que Emeth.

— De même que la plupart des gens, rétorqua Sefer. C'est tellement plus simple ! Mais nous avons envoyé des éclaireurs au sud comme à l'ouest. Aucune autre ville n'a été attaquée. Ils ne sont venus qu'à Elath.

— C'est invraisemblable ! s'écria Arillard. Combien d'incursions y a-t-il eu ?

— Une seule.

Avec un grognement, Kel se jeta sur Sefer, tous deux roulèrent parmi les coussins rouges.

— Que les Anesh aillent au diable, dit-il en laissant courir ses mains sur le corps de son amour. Je ne suis pas revenu pour me battre.

Ses lèvres se posèrent sur la nuque de Sefer. Kerrin qui avait soudain trop chaud, fixait obstinément les nattes sur le sol. Une main se posa sur son genou ; il leva la tête : Elli lui souriait.

« S'ils veulent quelque chose, Nika, il faudra bien qu'ils reviennent nous dire quoi, non ?

— Très juste.

— Avez-vous besoin d'aide ? Des gardes ? Nous sommes à votre disposition.

Riniard posa brusquement son verre sur le plateau ; tout le monde sursauta.

— On va se battre !

Kel leva un sourcil.

« Ne me regarde pas comme ça, Kel, dit le rouquin, les mains levées en signe de reddition.

Il eut un rire gêné : Kel ne le quittait pas des yeux ; un silence glacé tomba.

— Nous sommes kearis, dit Kel sans élever le ton, pas soldats.

— Mais je plaisantais.

— Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures, coupa Kel en se levant. Je veux tous vous voir au préau cet après-midi.

Il passa son bras autour des épaules de Sefer et tous deux disparurent dans l'escalier, au fond de la pièce.

Elli vint se planter devant Riniard.

— Pauvre imbécile. Tu as une cervelle de grillon, ma parole.

— Mais c'était vraiment une plaisanterie.

— Ce n'est rien, allez, dit Jensie en se serrant contre son amant. Une heure avec Sef et il n'y paraîtra plus, Kel sera tout sourire.

— Je vais me promener, annonça Arillard. Quelqu'un veut-il m'accompagner ?

Un pli soucieux barraait son front. Il rassembla assiettes et gobelets et alla déposer le tout dans la cuisine.

— Pas envie de me promener, dit Elli tandis que les autres secouaient la tête négativement.

— À tout à l'heure au préau, alors, dit Arillard.

Il ouvrit une porte qui donnait sur un jardin : un soleil éclatant inondait l'herbe verte. Une brise odorante traversa la pièce.

Cal secoua un petit sac qu'il venait de tirer de sa poche ; deux dés vinrent rebondir sur la natte.

— On joue ? demanda-t-il à Elli.

Une multitude de petites tresses retenues par des brins de soie jaune hérissaient la tête de la jeune fille.

— Je savais bien que tu finirais par les sortir, dit-elle avec un sourire.

Kerrin se leva. Il ne voulait pas utiliser un pot de chambre ; il y avait trop de monde alentour. Sans mot dire il sortit dans le jardin. C'était une grande pelouse avec, au fond, des buissons de framboisiers, et un banc de pierre sous un arbre. Il urina dans les buissons puis s'assit sur le banc.

Il n'appartenait pas à ce lieu, agréable, mais étranger. Mais peut-être s'y habituerait-il : il vivrait chez le frère de sa mère, travaillerait à la ferme – autant que le pouvait un manchot – et il se rendrait quotidiennement au Tanjo... Il frotta énergiquement son moignon, forçant la sensation à travers les nerfs endormis de la cicatrice. Ardith, le frère de sa mère, aurait-il avec lui l'attitude distante de Morven, son oncle paternel ?

Il laissa courir le bout de ses doigts sur la pierre blanche veinée de rose. Un oiseau au plumage rouge sang se balançait un moment sur une branche et disparut dans l'ombre d'un buisson d'où s'échappaient les pépiements affamés d'oisillons.

— Aah !

Un cri profond, un gémissement d'extase, qui venait de la plus haute fenêtre... Kerrin retint son souffle, leva la tête...

Ce serait facile de les atteindre par ces fenêtres... C'était comme si une voix susurrant à son oreille... si facile. Son corps tendu brûlait de se glisser, comme par hasard, dans la tête de son frère. Il frémit, revoyant Kel nu dans la lumière d'or du matin.

Il s'agrippa au banc, aussi fort que possible, à s'en briser les phalanges, puis contempla un

moment sur sa paume les irrégularités de la pierre qui s'y étaient imprimées.

Soudain Elli fut près de lui.

— Tu viens au préau avec nous ?

— J'ai déjà vu des cercles de combat, tu sais.

— Oui, mais pas le nôtre !

Ses yeux brillants allaient de-ci de-là dans le jardin ; elle souriait, l'air content. Sans doute avait-elle gagné aux dés contre Calvin. Elle tira Kerrin par la main.

« Allez, viens ! Tu nous as vus danser. Il faut que tu vois comme nous nous battons. Et puis ce ne serait pas pareil sans toi.

Comme tous les préaux, celui d'Elath n'était autre qu'un carré de sable entouré d'une clôture en bois. Les kearis attendaient au centre. Elli abandonna Kerrin au premier rang des spectateurs et alla les rejoindre. Leurs corps puissants et flexibles vibraient d'une grâce animale.

À un angle s'élevait une immense colonne de pierre polie. Kerrin crut y voir, comme suggérés, les traits d'un visage. Plus il la regardait plus l'image se faisait nette.

— Bonjour.

Sefer. Il portait une chemise avec un galon vert au col ; un suçon violacé marquait son cou ; il avait l'air heureux.

« As-tu déjà rencontré ta famille ? demanda-t-il.

— Kel m'a dit qu'il m'emmènerait chez eux, répondit Kerrin.

— Ils sont là... Il y a tes cousins, en tout cas.

— Bah, je peux attendre, marmonna Kerrin qu'une sorte de rage insidieuse envahissait.

« Je ne veux pas t'aimer, pensait-il. Inutile de te montrer amical.

Évitant l'extraordinaire intensité du regard vert fixé sur lui, il se détourna vers la haute colonne et la désigna d'un geste du menton.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Ça a été créé au Tanjo, dit Sefer.

Ce qui impliquait – Kerrin le comprit – que l'objet n'avait pas été façonné à la main.

« Nous désirions représenter l'esprit du kea. Nous l'avons nommé le Gardien.

Une foule nombreuse se pressait dans l'enceinte du préau, mais personne n'approchait de ni ne s'appuyait à la colonne. Des creux qui ne pouvaient être que des yeux, cette courbe : un nez, et là une bouche...

— Que vois-tu ? demanda doucement Sefer.

— Un visage...

Comme aspiré, il ne pouvait plus bouger la tête. Surplombant les silhouettes qui s'agitaient à ses pieds, la terrible sérénité du Gardien au regard soudain éblouissant écrasait le préau, pesait sur la vallée et s'enfonçait dans le lointain. Comment de misérables êtres humains avaient-ils pu faire naître cela de la roche ? Le Gardien allait se mettre en mouvement, inexorablement.

Une main agrippa son épaule ; la voix de Sefer :

— Kerrin ! Regarde-moi !

Les yeux brûlants, Kerrin accomplit l'effort surhumain de bouger la tête. Il rencontra le pâle visage de Sefer, ses cheveux d'argent. Tout vacillait.

« Baisse la tête, Kerrin !

Kerrin appuya le front sur ses genoux ; le monde redevint stable. Il se redressa.

— Il est dangereux de regarder le Gardien trop longtemps, dit doucement Sefer.

À l'arrière, le long de la clôture, les spectateurs se bousculaient, s'interpellaient : il fallait... s'asseoir, se pousser, se taire. Un geste de Kel amena le silence.

— Yai !

Pivot, pied, contre-attaque, poing, fente latérale : tous ces coups, Kerrin les connaissait pour les avoir vus des centaines de fois, mais les kearis frappaient avec une rapidité foudroyante qui rendait leurs mouvements presque insaisissables.

Le pied d'Ilène jaillit, Kel se penche sous la jambe tendue et, en se relevant, fait basculer Ilène en arrière. Elle roule et, haletante, se retrouve face à son adversaire. Ils se saluent, se séparent. Kel fait un signe à Riniard, Ilène à Calwin. En garde. La jambe d'Ilène fend l'air, fauche les jambes de Cal qui roule et se retrouve sur ses pieds, prêt à l'attaque. Riniard s'élance vers Kel... mais rencontre le sol avec un bruit sourd.

— Yai !

Soudain immobiles. Un cercle de statues. Enfin ils s'inclinèrent. Ilène, Arillard et Jensie allèrent chercher les *nijis*, les poignards en bois doré, polis par l'usage, presque aussi longs que les véritables lames des kearis.

Lorsque le combat cessa, l'ombre du Gardien s'étendait sur le préau, le vent frais du soir secouait les cyprès. De grandes taches de sueur s'épalaient sur les chemises des kearis, des plaques de poussière grise leur collaient à la peau.

Un essaim d'enfants aux yeux brillants de dévotion se détacha de la foule et vint se presser autour des kearis. Kerrin se leva, il avait les jambes engourdis, il piétina un moment sur place pour faire cesser les picotements dans ses mollets. Un genou à terre, Kel parlait aux enfants placés en cercle autour de lui comme de petits kearis. Kearis... certains le deviendraient, s'ils étaient vifs, robustes et déterminés... et entiers, songea Kerrin avec amertume. Elli traversa la piste et s'approcha de lui. Ses bras, ses jambes, son visage, ses vêtements, ses cheveux étaient maculés de poussière, mais, à chacun de ses pas, une énergie intacte frémissait dans ses longues cuisses.

— Cela t'a plu ? demanda-t-elle.

Kerrin opina.

« Tant mieux. Regarde comme je suis sale. Tu m'accompagnes ?

— Où vas-tu ?

Elli secoua la tête pour détacher la terre collée dans ses cheveux.

— Aux bains.

Les bains, à Tornor, étaient une longue pièce carrelée avec de grandes cuves que l'on pouvait remplir d'eau chaude. Ceux d'Elath se composaient de deux bassins sur un terrain en pente douce. L'eau emplissait à flot continu le bassin supérieur puis se déversait en cascade dans le bassin inférieur.

— Tu te savonnes en bas et te rinces en haut, expliqua Elli.

Kerrin risqua sa main dans l'eau. Elle était glacée.

Sur le côté du bassin supérieur était suspendue une série de longues robes de différentes couleurs et tailles.

« Quand tu as terminé tu prends une robe là. Tu peux rentrer chez toi avec, mais il faut la rapporter.

Près du bassin inférieur se trouvait une construction en peau sur charpente de bois, les motifs en perles qui la décoraient, rappelèrent à Kerrin la maison des naissances du Galbareth. Le vent transportait une âcre odeur de transpiration.

— Qu'est-ce que cela ?

— Le bain de vapeur, dit Elli.

Elle ôta ses vêtements et entra nue dans la tente ; un filet de vapeur s'échappa par l'entrebâillement du volet qu'elle avait poussé. Tout à coup Ilène sortit ; elle courut jusqu'au bassin inférieur, sauta, disparut sous la surface de l'eau et, agile comme une anguille, émergea près du bord où elle prit un morceau de savon.

Une femme et un homme au teint très sombre sortirent à leur tour. Ils se dirigèrent vers le bassin du haut. Elle avait le ventre lourd d'un enfant à naître. L'homme l'aidait à gravir les pierres glissantes, et tous deux, bavardant et riant aux éclats, entrèrent enlacés dans l'eau peu profonde.

— Tu ne te baignes pas, Kerrin ? demanda Ilène. Je retourne dans la tente de sudation. Tu peux venir avec moi.

— Non, non, merci.

Enfin les kearis ramassèrent leur linge sale et se mirent en route pour la maison de Sefer. Elli, qui avait revêtu une robe en velours d'un jaune éclatant, passa son bras sous celui de Kerrin. Le petit garçon d'Ilène trotta près de sa mère, posant sur ceux qui l'entouraient de grands yeux noirs étonnés. Kel rayonnait de joie. Les cheveux ébouriffés, sa robe de soie bleu de nuit flottant autour de ses chevilles, il marchait aux côtés de son amant.

Une femme avec une houe sur l'épaule s'approcha de Sefer. Ils parlèrent un moment. Kerrin s'aperçut alors que la « houe » qui rougeoyait dans le soleil couchant n'était autre qu'un fer de lance en acier poli. Il jeta un coup d'œil en direction des collines qui environnaient le village. Des gardes s'embusquaient entre chaque rocher, derrière tous les buissons : il ne les voyait pas, mais il sentait leur présence vigilante... Les Anesh attaqueraient-ils cette nuit ? La femme salua et s'éloigna d'un pas léger dans la fraîcheur du soir.

— Kerrin, dit tout à coup Elli, j'aimerais que nous parlions tout à l'heure.

— Quand tu voudras.

Le dîner, ce soir-là, fut copieux et tranquille. Kerrin se sentait terne et poisseux au milieu des kearis dans leurs amples robes aux couleurs resplendissantes. Tous paraissaient, repus et nonchalants, dans les gros coussins moelleux, quand Riniard demanda :

— Et les Anesh ? Sont-ils toujours dans les environs ?

— Toujours, répondit Sefer.

Ilène qui berçait tendrement son fils Borti prit alors la parole :

— Tu affirmes qu'ils veulent seulement nous faire peur, Sef, et je ne demande qu'à te croire, mais cela me retourne l'estomac de les savoir si proches alors que nous ignorons où et combien ils sont exactement.

— Je sais, dit Sefer, mais nous n'y pouvons rien.

— Dans mon escadron, lorsque nous combattions sur les confins, commença Arillard qui se curait les dents avec une arête de poisson, nous avions une éclaireuse insurpassable : elle pouvait s'introduire dans un campement anesh compter le nombre de plumes piquées dans la crinière du cheval du chef.

— Des plumes ? interrogea Cal.

Arillard sourit.

— Mais oui, ô ignorant. Les Anesh tressent les crinières de leurs montures en y mêlant des plumes. Chaque plume différente indique un rang différent.

— Nous n'avons pas tous ton grand âge et ta sagesse, ironisa Cal en esquivant la bourrade d'Arillard.

— Ce que je ne saisis pas bien, reprit Riniard, c'est pourquoi nous en savons si peu à leur sujet. Ce sont des humains qui se déplacent à cheval ; ils laissent donc des traces. Un bon éclaireur devrait pouvoir les trouver.

— Tu oublies seulement, dit Sefer, que ces Anesh sont des sorciers. Il est presque impossible de les prendre par surprise.

— Il faut envoyer un sorcier alors ! Et quand vous saurez où ils se cachent, il n'y aura qu'à les encercler.

— Imbécile ! s'exclama Ilène en le foudroyant du regard.

— Mais pourquoi ? Ils ne sont sûrement pas si forts que cela. Quel besoin auraient-ils d'user de la menace s'ils l'étaient ?

— Pas bête, rouquin, dit Kel doucement.

— La peur ne peut que les inciter à une plus grande vigilance, objecta Sefer.

— Mais pourquoi ne pourriez-vous utiliser vos dons de sorcellerie contre eux ? s'écria Riniard.

— Car nos dons nous viennent du kea, Riniard, nous ne nous en servons pas pour faire la guerre.

— Je me demande, murmura Ilène, si dans ce cas nous ne faisons pas erreur.

Un grillon caché dans le mur se mit soudain à chanter. Kerrin se souvint alors des paroles de Paula : un grillon dans une maison est signe de bonheur.

« Mais bien sûr, je ne suis pas sorcière moi-même, continua Ilène. Je ne puis en juger. »

Installé au milieu d'un amoncellement de coussins, Kel tenait la main de Sefer.

— Demain, dit-il à Kerrin, je t'emmènerai chez nos cousins. Ils sont impatients de te connaître.

« Vraiment ? pensa Kerrin.

Il s'appuya contre un gros traversin. Elli l'observait. De quoi voulait-elle donc lui parler ? Il gratta son moignon.

— Nika, Kerrin est-il aussi fort que je le pense ? demanda Kel à son amant.

Les yeux mi-clos de Sefer vinrent se fixer sur Kerrin.

— Kerrin est un visitant exceptionnel, dit-il.

Borti s'était endormi, il ronflait doucement dans les bras de sa mère ; Ilène l'enveloppa dans les plis de sa robe et se leva.

— Je rentre chez ma sœur. Kel, n'oublie pas... nous enseignons au préau, demain.

— Je n'oublierai pas.

Il prit Sefer par les épaules.

« Allons nous coucher, dit-il.

Le geste contenait tant de désir et tant d'ardeur ! Kerrin se détourna.

— Bonne nuit, dit Sefer en se levant. Dormez bien.

Arillard éclata de rire.

— Ne t'inquiète pas, va... nous dormirons, nous.

Kel et Sefer disparurent dans les escaliers. Kerrin se surprit à écouter le bruit de leurs pas... à guetter le moment où il cesserait. L'amertume et l'envie embuaient ses yeux. Il baissa la tête, laissant courir un doigt absent dans les rainures du parquet.

Elli se pencha sur son oreille :

— Peut-être pourrions-nous parler, maintenant, Kerrin.

Il aurait voulu dire : non, laisse-moi tranquille ! mais il n'osa pas. Les craquements du plancher, à l'étage supérieur, s'étaient tus. Il devait cesser de penser à eux... Un faucheur passa sur sa main en agitant ses longues jambes.

— De quoi voulais-tu me parler ?

— À quoi étais-tu en train de penser ? demanda Elli.

Il leva la tête. Personne, à part Josen, ne lui avait jamais posé une telle question. Les mains croisées sur les genoux, Elli s'assit en tailleur en face de lui.

Le vin qu'il avait bu au dîner délia tout à coup la langue de Kerrin :

— Je pensais à mon frère. Nous sommes si différents !

— Vous vous ressemblez pourtant.

— Pas tellement, rétorqua-t-il avec un rictus amer. Moi j'ai ça.

Il tapota son moignon ; de nouveau les larmes lui brûlaient les paupières.

« Il est keari, il a un amant, un foyer, et il vous a, vous.

Sa voix s'étrangla. Il craignait que les autres eussent entendu ; il jeta un coup d'œil et les vit, indifférents, occupés à arranger leurs couvertures pour la nuit.

— Tu n'as jamais eu d'amant, Kerrin ? demanda Elli.

Kerrin songea à Kili avec qui il s'était roulé sur une pile de draps sales dans la buanderie de Tornor.

— J'ai eu deux amants, dit-il. L'une a couché avec moi par curiosité...

Le souvenir douloureux de Tryg...

« ...L'autre par pitié. Mes meilleurs amis, à Tornor, étaient un vieil homme et une vieille femme.

De très bons amis, hurla son cœur... mais il était trop tard pour soustraire l'aigreur avec laquelle il avait prononcé ces mots.

— Je pourrais devenir ton amante, dit Elli.

Incrédule, il la regarda. Elle se moquait sans doute, elle ne pouvait être sérieuse.

— Par pitié, laissa-t-il tomber.

— Non.

La flamme de la chandelle dorait ses cheveux.

« Tu me plais. Tu as perdu un bras, mais il ne te manque rien d'autre, que je sache !

Elle sourit, mais son regard demeurait grave et elle ne cilla pas.

— Les kearis couchent avec les kearis, rétorqua-t-il, bouleversé. Riniard et Jensie, Kel et Ilène...

— Tu es parmi nous.

— Mais je ne suis pas des vôtres. Sans Kel, je n'y serais pas.

— Sais-tu ce que ton visage crie à chaque fois que tu le regardes ? dit-elle. Moi je le sais. Je ne mentais pas, Kerrin, je deviendrais volontiers ton amante et ton amie, et pas par pitié.

Ses doigts sur la main de Kerrin brûlaient comme des braises. Il savait ce qu'elle allait dire.

« Mais ce n'est pas moi que tu désires.

Kerrin sentit son corps se couvrir de sueur. Il avait les joues en feu, cependant ses pensées, soudain libres, défilaient, claires, plus limpides qu'une source d'eau pure. Il n'existait pas d'amant qui pût défier un rêve ; éveillé ou endormi, il n'avait fait, depuis le jour où Morven lui avait interdit le préau, que rêver à son frère, jusqu'à cette nuit où il avait su le rejoindre, le débusquer, au-delà de l'espace et du temps, grâce à un pouvoir qu'il ne comprenait pas encore.

— Drôle d'histoire, non ? murmura-t-il, la gorge sèche.

— Kerrin...

Elli lui étreignait fortement le poignet.

« Pourquoi hésites-tu ? Kel t'aime. Tu pourrais au moins en parler... te manifester d'une manière ou d'une autre !

Sans doute perdait-elle la raison...

Il la regarda en pointant son doigt vers le plafond.

— Mais... Sefer sait que Kel peut aimer d'autres gens. Cela lui est égal. Pourquoi s'inquiéterait-il ? Cela ne change rien à la passion qu'ils partagent.

Arillard se pencha hors de sa paillasse et souffla une chandelle ; la pièce s'obscurcit.

— D'autres savent-ils... commença Kerrin, que... combien je... ?

Elli haussa les épaules.

« Kel sait-il ?

— Je ne pense pas, dit Elli en humectant son pouce et son index.

Il ne le pensait pas non plus, mais la nécessité de s'en assurer s'imposa soudain... et comme malgré lui, son esprit s'élança dans la maison obscure à la recherche de son frère.

Un barrage mental sans faille l'arrêta ; une pensée traversa le mur à sa rencontre, une seule, qui était un avertissement net et pressant. Kerrin crut que sa tête allait éclater, il se retira. Le contact n'était évidemment pas venu de Kel. Les nerfs à fleur de peau, Kerrin se souvint de l'intensité pénétrante que Sefer avait posé sur lui la première fois. Sefer savait... et pour cela, Kerrin le haïssait.

— Le lui diras-tu ? demanda-t-il à Elli qui venait de moucher la dernière chandelle.

— Non, si tu ne le veux pas.

— Je croyais qu'il n'y avait pas de secret au sein d'un kearas.

— J'ai tout à fait le droit de me taire.

Elle avait dit cela d'un ton égal, presque courtois. C'est alors que, honteux, il considéra qu'elle venait de s'offrir à lui.

— Pardonne-moi, murmura-t-il.

La lune était comme un fruit mûr suspendu à la fenêtre. Les bruits de la nuit emplirent la pièce : le cri d'un oiseau traversait parfois le chant des grillons, un renard glapit dans le lointain. Le plancher de la pièce au-dessus craqua ; Kerrin tressaillit.

« Il ne voudrait pas de moi, bien sûr, dit-il enfin.

Mais il se souvint des paroles d'Elli : *Kel t'aime*. Debout, elle passa vivement sa robe par-dessus sa tête.

— Possible, dit-elle en se glissant sous ses couvertures. Il n'y qu'un seul moyen de le savoir : demande.

— Je ne peux pas.

— N'attends pas trop longtemps, poursuivit-elle, comme si elle n'avait rien entendu. Tu ne pourras de toute façon pas le lui cacher longtemps. Il n'aura qu'à lire dans tes yeux. Elle pressa dans sa main les doigts de Kerrin.

« C'est un figureur, ne l'oublie pas, et un keari.

CHAPITRE VII

Lorsque Kerrin se leva, les kearis dormaient encore, enroulés dans leurs couvertures. Il avait été réveillé par les trilles acidulées des oiseaux, si différentes du roucoulement des pigeons de Tornor. Il enfila tunique et pantalons et sortit dans le jardin. L'herbe sous ses pieds était humide de la rosée du matin. Il se frotta les yeux et contempla l'oiseau rouge qui chantait à tue-tête dans le soleil levant.

Bientôt, les autres se lèveraient. Il se demanda encore si son oncle maternel ressemblait à Morven. Il retourna dans la chambre pour enfiler ses bottes. Il hésita une seconde puis choisit de laisser là son poignard. Il n'en aurait pas l'utilité. Il était encore sous le coup de la conversation de la veille avec Elli, et n'avait envie de voir ni son frère ni Sefer.

Il sortit dans la rue, sans accorder un regard aux fenêtres de l'étage. Les paroles d'Elli dansaient encore dans sa mémoire : « Kel t'aime... Tu ne pourras pas le lui cacher très longtemps. » Il promena sa main sur son visage râpeux ; il avait besoin de se raser.

Un oiseau passa au-dessus de lui... une tache bleue striée de noir. Il se dirigeait maintenant vers le préau. Il avisa un puits, remonta un seau d'eau et se lava le visage.

Lorsqu'il releva la tête, il découvrit une femme devant lui. Ses longs cheveux blancs auréolaient un visage sillonné de mille petites rides. Elle portait une tunique dorée brodée de vert.

— Que la paix du kea soit avec toi, dit-elle.

— Et avec toi aussi.

Il jeta un regard aux terrasses s'étagant sur les pentes des collines ; où se trouvait la ferme que Kel lui avait montré hier ?

« Dis-moi, femme, sais-tu où est la ferme d'Ardith ?

La vieille femme posa la main sur son épaule et, avec une force étonnante, elle le fit pivoter en direction de l'est.

— La maison d'Ardith, c'est celle-là, là-bas, avec le toit en pente.

— Merci.

Elle sourit. Un réseau serré de fines rides se dessina sur son visage.

— Je ne suis plus aussi forte qu'autrefois ; voudrais-tu me tirer un seau ?

— Bien sûr.

Il remonta un seau et s'éloigna vers l'est. Des vaches paissaient dans un pré. Des rangées de cyprès, de pins et de bouleaux délimitaient les champs. Sur cinq champs, un au moins avait déjà été moissonné. Le blé d'hiver devait s'entasser dans les greniers du village. Mais plus loin, les tiges croissaient, en attendant la moisson d'automne.

Une femme descendait de la colline, chevauchant une jument pie. Il ne réussit pas à distinguer si elle portait sur l'épaule une lance ou une houe.

Les fermes étaient plus grandes qu'elles ne le semblaient de loin. À mi-pente, Kerrin trouva un ruisseau qui se jetait dans une grande mare au fond de laquelle tournait un poisson rouge et brillant.

Quelle paix, quelle solitude ! Il se sentait plus léger sans son poignard au côté. La terre était lourde et collait à la semelle de ses bottes. L'air était chargé de senteurs de pin, de terre mouillée et d'étable.

Une biche et deux petits faons tachetés broutaient les jeunes pousses de bouleau. Ils s'immobilisèrent en l'apercevant.

La robe de la biche était rouge et les pattes des faons semblaient aussi fragiles que des pattes d'oiseau. Kerrin s'avança vers eux. La biche conduisit aussitôt sa progéniture sous le couvert de la forêt. Trois petits panaches blancs bondirent sous ses yeux avant de disparaître.

Il leva la tête ; un homme se tenait devant lui, vêtu de brun et coiffé d'un chapeau de paille semblable à celui des femmes du Galbareth. L'homme tenait à la main un filet avec deux lapins.

— Je cherche la ferme d'Ardith, dit Kerrin.

— Tu y es.

Sa voix était calme, profonde.

« Je suis Ardith.

L'homme avait les cheveux bruns, les yeux gris-brun. De gros gants de cuir étaient passés dans sa ceinture. Il repoussa son chapeau de paille en arrière.

« Ainsi, c'est toi Kerrin, le fils d'Alis... j'ai entendu dire que tu étais arrivé avec Kel. Les enfants t'ont déjà vu au préau. Suis-moi, Léa a très envie de te rencontrer. Je pensais que Kel viendrait avec toi.

— Je ne l'ai pas attendu. Il donnait encore lorsque je suis parti.

La ferme d'Ardith ressemblait, en plus grand, à celle de Sefer. Dans le vestibule, on déposait ses chaussures sur un râtelier. La pièce du rez-de-chaussée était grande, claire. Des nattes recouvraient le sol et des coussins étaient disposés contre les murs. Une table basse occupait le centre de la pièce et des rideaux de cuir décoraient les fenêtres.

— Je vais te présenter *l'abu*.

Ardith conduisit Kerrin dans une pièce sise à l'arrière de la maison. Une grosse marmite, suspendue à une crémaillère, chauffait dans unâtre en briques. Devant le foyer, une chaise, et sur la chaise, une couverture rayée.

— Abu, dit Ardith.

Un mouvement agita la couverture. Une tête apparut. Une vieille femme regardait Kerrin. Deux globes laiteux tournés dans sa direction. La couverture glissa le long des épaules voûtées.

« Abu, voici Kerrin, le fils d'Alis.

Il se tourna vers Kerrin et murmura :

« Approche ta main, elle est aveugle et voudrait te toucher.

La vieille femme avait les doigts noueux et les ongles incroyablement longs. Elle chuchota quelques mots que Kerrin ne comprit pas.

« Elle est heureuse de te rencontrer, expliqua Ardith.

La vieille *abu* replongea sa main griffue sous la couverture. Ardith replaça tendrement la couverture sur ses épaules.

« Elle et l'aru ont construit cette maison. Elle se souvient encore du temps où il n'y avait que ruisseaux et forêts dans cette vallée.

Des bruits de pas. Une femme, grande, aux cheveux noirs, écarta un rideau de cuir et pénétra dans la pièce.

— Nika, dit-elle, Tazi s'est enfermée dans sa chambre et ne veut pas me laisser entrer.

Ardith déposa les lapins sur une table.

— Je vais m'en occuper, mais avant, je...

Mais elle s'avançait déjà vers Kerrin, les bras grands ouverts. Elle était aussi grande que lui. Des fils d'argent couraient dans sa chevelure sombre. Elle portait des culottes marron, tachées de poussière, et une chemise crème, brodée de motifs géométriques de différentes couleurs.

— Ai ! Tu ressembles à Alis. As-tu déjà vu *l'abu* ?

— Oui.

— C'est ma grand-mère, expliqua Léa, elle n'est pas de ta lignée, mais elle connaissait la famille de ta mère. Assieds-toi donc.

— As-tu bien connu ma mère ? demanda-t-il avec quelque difficulté.

— Elle était aussi proche de moi qu'une sœur, dit Léa. Nous avons été élevées ensemble. J'avais huit ans lorsqu'elle eut son premier enfant. Je pensais à l'époque que tous les bébés se ressemblaient. Ce n'est qu'après avoir eu moi-même quatre enfants que j'ai compris mon erreur.

Des pas firent craquer l'escalier. Une fille au visage renfrogné fit son apparition, suivie d'Ardith.

— Je te présente Tazia, dit Léa, c'est la plus jeune. Méda, la plus âgée, a dix-huit ans. Réo et Talith sont entre les deux.

Léa se tourna vers son mari.

« Alors, que se passe-t-il ?

— Elle veut aller avec Méda.

— Hier, elle voulait déjà aller avec Réo voir le kearas. Qu'avons-nous fait au ciel pour avoir un enfant pareille !

Elle se mit à rire.

« Pardonne-nous, Kerrin, elle n'a que onze ans, mais le don est déjà vivace en elle. A-t-elle dit où elle allait ?

Ardith était occupé à dépouiller les lapins.

— Je lui ai dit d'aller au Tanjo. Tamaris s'y trouve également.

Léa se tourna vers Kerrin.

— Lorsque pour la première fois tu as senti le don en toi, cela a dû être terrible ; personne n'était là pour te dire ce qui se passait.

Kerrin songea à la curiosité mêlée de répulsion avec laquelle les gens du Donjon avaient découvert ce don.

— Oui, ça n'a pas été facile.

— Tu es comme Sefer, un visitant, n'est-ce pas ? C'est bien. J'ai entendu dire que c'était un bon maître.

— Je sais que j'ai beaucoup à apprendre.

Léa et Ardith échangèrent un regard.

— Je m'excuse, dit Léa. J'oubliais qu'en dehors d'Elath, personne n'aime parler des dons de sorcellerie.

Elle se dirigea vers le buffet et en revint avec l'inévitable plat de fetuch. Elle servit une assiette à la vieille femme avant de déposer le plat sur la table.

L'heure des repas était-elle différente au nord et au sud ? La nourriture semblait ici si abondante au printemps et en été qu'on pouvait toujours en offrir à l'hôte de passage. Dans le nord, seuls les seigneurs des Donjons offraient à manger aux voyageurs. Par politesse, il se servit un plein bol de fetuch. Le récipient était d'une belle couleur orangée, et magnifiquement tourné. Il n'avait jamais vu d'aussi beau travail à Tornor.

Il promena son doigt sur la surface polie.

— Ce bol est très beau.

Léa rougit comme une jeune fille.

Ardith sourit.

— C'est Léa qui l'a fait.

La porte d'entrée s'ouvrit avec fracas. L'air furieux, Tazia se tenait sur le seuil.

— Je ne veux pas aller au Tanjo !

Elle était vêtue de marron, comme son père. Deux tresses de cheveux noirs nouées de fils de soie rouge, encadraient un visage aux pommettes légèrement saillantes qui rappelait avec force celui de sa mère.

— Tazi, dit Léa, j'aimerais que tu ne fasses pas de bruit avec la porte.

Tazia se mit à trépigner.

— Mais je...

— Ça suffit ! coupa Ardith.

Elle tourna vers son père un regard perplexe : allait-elle passer outre ? Puis elle avisa Kerrin.

— Qui es-tu ?

— Tu le sais très bien, coupa Léa. C'est ton cousin Kerrin ; il est venu du nord pour s'installer à Elath.

Kerrin lui-même n'en était pas aussi sûr.

— Tu es venu avec le kearas, dit Tazia.

— Oui.

— Connais-tu ma sœur Méda ?

— Il y a aucune raison pour que Kerrin connaisse Méda, expliqua patiemment Ardith.

— Elle est avec les gardes, poursuivit Tazia. Je veux la rejoindre.

— Impossible, dit son père, tu es trop jeune. Tu risquerais de gêner tout le monde.

— Je peux me rendre utile. Je suis forte, je pourrais lancer des pierres. Regarde !

Le bol orangé s'éleva au-dessus de la table et se mit à filer en direction du mur opposé. Des morceaux de fetuch se dispersèrent aux quatre coins de la pièce. Soudain, le bol s'immobilisa et revint se poser doucement sur la table. Les morceaux de fetuch se rassemblèrent et vinrent choir aux pieds de Tazia.

— Ramasse-les, dit Ardith, et va les laver au puits. Tu as fait suffisamment de bêtises pour ce matin.

Derrière Tazia, la porte s'ouvrit. Elle ne l'avait pas touchée. Elle sortit, et la porte se referma de la même manière.

Léa prit le bol dans sa main.

— Il n'est pas cassé.

Elle se mit à rire.

« Je me souviens du jour où elle a essayé d'utiliser son don pour traire les vaches ; qu'est-ce que c'était drôle !

— Elle est donc sorcière ? demanda Kerrin.

— Comme tu as pu le constater, elle déplace les objets à distance. C'est bien la fille de son père. Le kea soit loué, aucun autre de nos enfants n'a de tels dons. D'habitude, le don des femmes n'apparaît pas avant les premières règles. C'est ce qui est arrivé à Alis, mais celui de Tazia est apparu très tôt.

La porte s'ouvrit et Tazia entra. Elle déposa le fetuch dans le bol. Puis la porte s'ouvrit à nouveau et une paire de petites bottes vola jusqu'au vestibule. La porte se referma.

Léa éclata de rire.

— Viens, dit-elle à Kerrin. Je vais te montrer mon atelier.

Une petite construction s'élevait au centre du jardin, qui avait dû servir un jour d'écurie. À l'intérieur, le sol était recouvert d'une fine poussière blanche.

— De l'argile, expliqua Léa.

Trois barils étaient disposés sous les fenêtres. Léa souleva les pièces de tissu sombre qui les recouvrait. Le premier baril contenait de l'argile rouge, le second de la blanche et le troisième de la grise. Des jarres, des assiettes et des bols étaient alignés sur des étagères.

Elle lui montra le tour.

— Le four, lui, se trouve derrière l'atelier. Je vais te le montrer. Là, dit-elle en pointant son doigt vers une étagère, je range les émaux, les laques et les vernis. Certains sont en poudre, d'autres liquides.

Elle prit une jarre bleue décorée d'un motif à fleurs blanches et la fit admirer à Kerrin.

« Je passe l'émail bleu autour du dessin des fleurs de manière à laisser apparaître le blanc de l'argile.

— Qu'en fais-tu ?

— C'est pour moi un moyen d'échange avec les gens du voisinage. C'est moi qui fabrique presque toute la vaisselle du village. Je vends les plus belles pièces au clan bleu. Un marchand de Mahita adore mes jarres fleuries et m'achète presque toute la production que je destine à la vente. C'est également lui qui me vend mes vernis.

Elle lui montra ses instruments : brosses, pointes, grattoirs, pinces.

— D'où tires-tu tes dessins ?

Elle sourit.

— Je les invente.

Derrière le tour, Kerrin vit une *chobata* d'une couleur terne et uniforme.

— Une pièce ratée ?

Léa se mit à rire.

— Non, il sèche en attendant la cuisson. Il en sortira rouge, et je le décorerai à la laque noire.

— Comment as-tu appris ton art ?

— Avec ma mère. Dans ma famille, les femmes ont toujours travaillé la poterie.

Ils se rendirent ensuite derrière l'atelier où Kerrin put admirer le four. Il était beaucoup plus grand que tous ceux qu'il avait pu voir jusqu'à présent, bâti en briques et formant une voûte en berceau. Léa ouvrit la porte métallique du four, découvrant une vingtaine de cruches et de pichets qui attendaient la cuisson.

— J'ai eu beaucoup de soucis, ces derniers temps, expliqua-t-elle, et je n'avais pas l'esprit assez serein pour travailler.

— Tazia ?

— Non, Tazia est une grande joie dans ma vie, en dépit de ses quelques bêtises. Non, je pensais aux incursions anesh. Tu sais qu'Elath a été attaquée ; j'ai perdu des amis et des membres de ma famille. Les derniers raids ont été repoussés, mais nous n'avons pas oublié. Ce ne sera pas la première fois que nous aurons à rebâtir nos maisons.

— As-tu connu mon père ? demanda Kerrin.

— Un petit peu. Il était tout le contraire d'Alis, en tout cas : blond, grand et mince. Elle se fatiguait vite, à cause du don. Je pensais parfois que sa sérénité lui venait de sa qualité de visitante... J'étais très jalouse de Kerwin. Ils s'étaient rencontrés à Kendra-du-Delta. Kerwin escortait son père, un grand seigneur, qui se rendait au Conseil des cités. Il avait besoin d'un manteau, et il se rendit au marché où Alis vendait des tissus et des vêtements. C'est comme ça qu'ils se sont rencontrés. Le vieux seigneur était fort mécontent. Il rêvait pour Kerwin d'un mariage avec une fille d'une des grandes familles, les Med, les Hok, les Batto. Mais Kerwin était fermement décidé, et ils ont fini par se marier. Il était grand... Kel lui ressemble beaucoup.

Kerrin ne voulait pas penser à son frère.

— Comment mon père est-il mort ?

Elle leva un sourcil étonné.

— Tu ne le sais pas ?

— On m’a dit qu’il était mort à la guerre. Je n’ai jamais su ni quand ni comment.

— Il est mort sur les confins, un an après Alis.

Ils s’en retournèrent vers la maison. Dans le jardin, Kerrin remarqua une pierre sculptée à moitié enfouie dans la végétation. Il s’approcha. Le visage du Gardien apparut au milieu d’un rideau de petites fleurs blanches. Il recula.

— Ce n’est rien, dit Léa. Celui-ci est abîmé, c’est pourquoi il se trouve dans le jardin.

— Comment est-il arrivé ici ?

— C’est moi qui l’ai fait.

Il avança alors d’un pas, et toucha avec précaution la surface lisse. Le visage était en terre, et non en pierre comme il l’avait cru tout d’abord.

— Sefer en voulait un pour le Tanjo, expliqua Léa. J’en ai fait plusieurs avant d’obtenir quelque chose de satisfaisant. Les autres se trouvent chez les gens du village. Lara en a un, Tamaris aussi.

Une abeille vint se poser sur une des fleurs blanches. Kerrin retira doucement sa main.

Ils retournèrent à la maison. Deux garçons se tenaient devant le fourneau et humaient avec délice le fumet odorant qui s’échappait d’une marmite découverte.

Soudain, un couvercle s’éleva dans les airs et vint se poser sur la marmite. Ardith descendait l’escalier. Le plus grand des deux garçons se tourna vers son père.

— On ne faisait que regarder...

Le plus petit se mit à rire et lança un coup de coude dans les côtes de son frère.

— On ne peut pas tromper papa, je te l’avais bien dit.

Puis il remarqua Kerrin. Comme son père, il avait la peau brune. Ses vêtements étaient poussiéreux et ses pieds aussi sales que ceux de Tazia. Un poignard pendait à sa ceinture.

« Je m’appelle Réo, dit-il à l’adresse de Kerrin.

Il avait une voix grave, et Kerrin comprit qu’en dépit de sa taille, c’était lui l’ainé. Le plus jeune ne portait pas de poignard, et ses gestes étaient encore empreints de toute la grâce de l’enfance.

— Moi, je m’appelle Talith, dit le plus jeune. Je t’ai vu hier au préau.

— Je vous croyais en train de désherber, dit Ardith.

— Tu avais dit que tu revenais tout de suite, dit Réo.

Le père et le fils échangèrent un sourire. Ils se ressemblaient. Kerrin aurait parié que Réo était le préféré du père, tandis que Talith devait être celui de sa mère. Machinalement, Réo prit un morceau de fetuch dans le bol. Le morceau fila entre ses doigts et retomba dans le bol.

— J’en emporterai avec moi, dit le père. Allez, tout le monde dehors !

Talith jeta un regard moqueur à son frère.

— As-tu vu le bébé ? demanda le plus jeune à Kerrin.

— Ne parlez pas comme ça de votre sœur, dit Léa. Elle était ici tout à l’heure ; maintenant elle est au Tanjo.

— Elle apprend à jeter des pierres sur les Anesh... Pom !

Talith faisait mine de lancer des pierres.

Réo attrapa son frère par la ceinture et le traîna dehors.

— Je vais aux champs, dit Ardith, cela te plairait-il de venir ?

— D’accord.

— Où vas-tu exactement ? demanda Léa d'un air inquiet.

— Près du champ de blé, à mi-pente. Nous allons réparer une clôture.

Il caressa doucement la joue de sa femme.

« Ils ne viendront pas de jour, Nika.

— Ça s'est déjà produit, dit-elle faiblement.

La clôture en question était en fait un muret en pierres arrivant à hauteur de poitrine et qui courait entre le champ de blé et le pré voisin où rumaient paisiblement des vaches tachetées de noir et de blanc. Plusieurs pierres s'étaient détachées du mur et avaient roulé en contrebas. Kerrin aida Ardith à les rassembler.

— Les vaches viennent se frotter contre le muret et les pierres vont rouler dans les blés, expliquait Ardith.

— Puis-je t'aider à les remettre sur le mur ?

Ardith secoua la tête. Certaines pierres étaient lourdes, mais il ne prit même pas la peine d'enfiler ses gants.

« Ne peux-tu te servir de la pensée pour déplacer les pierres ? demanda Kerrin.

Un sourire éclaira le sombre visage d'Ardith.

— Les pierres ne sont pas moins lourdes parce que je les déplace avec la pensée.

Il dirigea son regard vers le sol, et un petit caillou vint virevolter devant les yeux de Kerrin.

« Ça, c'est facile. Les choses lourdes me fatiguent.

Ils redescendirent la colline. Les blés agitaient dans le vent leurs lourds épis dorés. L'odeur de la bouse de vache utilisée comme engrais se mêlait au parfum ténu des petites fleurs bleues qui bordaient le sentier.

— Pourrais-tu projeter des pierres sur les pillards ?

— Oui, des pierres et même des lances, je suppose, mais même Tazia le sait. Ce serait terrible d'utiliser les dons du kea pour faire la guerre.

Ils rejoignirent les garçons dans le champ. Ardith distribua à la ronde quelques morceaux de fetuch. Les deux garçons avaient retiré leurs tuniques. Quelques touffes de poils ornaient la poitrine de Réo.

— Papa t'a amené travailler, hein ? dit-il à Kerrin en souriant.

— Je ferai ce que je pourrai.

— Talith, dit le père, donne ta houe à Kerrin et va en chercher une autre pour toi.

Talith s'exécuta et disparut en bondissant derrière les sillons.

— Il va mettre des heures à revenir, fit remarquer Réo. Il va rester avec maman ou jouer dans l'écurie.

— Je sais, dit Ardith, laisse-le faire.

Imitant les mouvements de Réo, Kerrin se mit lui aussi à retourner la lourde terre grasse. À Tornor, les soldats de la garde retournaient dans leurs villages pour les moissons, mais il n'y avait jamais pris part. La sueur brillait sur le dos nu de Réo. Kerrin ouvrit le col de sa chemise. Il ne voulait pas la retirer, mais il sentait en même temps la sueur perler sous ses aisselles. Un sillon plus loin, Réo siffla.

Talith revint avec une houe à manche court.

— Maman a dit que celle-ci serait plus facile à manier.

Léa ne s'était pas trompé : Kerrin travailla avec moins d'efforts. Il jeta un regard sur la cheminée fumante de la ferme qu'on apercevait en bas, entre les arbres.

— Un lapin ! s'exclama Réo dans le sillon voisin.

Kerrin leva les yeux et vit détalé entre les jambes des garçons une boule de fourrure grise surmontée de deux longues oreilles.

À midi, ils revinrent à la ferme. L'abu ronflait devant le feu. Léa leur servit le repas : pain, fromage de lait de vache et saucisses. Kerrin sentait la douleur dans tous les muscles de son bras. Il mangea lentement, savourant chaque bouchée. Jamais il n'avait effectué un travail aussi dur.

— Que font les gens dans le nord ? demanda Talith.

Kerrin sourit.

— La même chose que dans le sud.

— Tu veux dire qu'ils cultivent ?

Le garçon semblait désappointé.

— Oui, ils cultivent et élèvent des moutons et des chèvres.

— Des poulets, des cochons, des vaches ?

— Seulement des poulets et des cochons, pas de vaches. La terre est trop pauvre pour nourrir les vaches.

— Que faisais-tu là-bas ? demanda Réo.

— J'étais scribe. Je tenais les comptes pour le seigneur du Donjon. Je recopiais des chroniques.

— Y a-t-il des guerres dans le nord ? demanda Talith.

Et il accompagna sa question de gestes mimant le combat.

— Autrefois, oui, contre Aramont mais un traité a été signé maintenant.

— Talith, on ne parle pas de la guerre comme si c'était un jeu, dit sévèrement Léa, cela va contre le kea.

L'après-midi, ils travaillèrent autant que le matin. Ils retirèrent le fumier des étables, préparèrent la bouillie pour les cochons tachetés et s'en allèrent fumer les champs avec de la bouse de vache mêlée à de la paille hachée et des mauvaises herbes. Ils durent atteler la mule pour parvenir à retirer un gros arbre tombé au beau milieu d'un bosquet. Kerrin n'avait qu'une main et se sentait inutile. Ardith dut lui montrer comment se servir d'une hache.

Au coucher du soleil, ils cessèrent de travailler. À l'ouest, le ciel flamboyait, à l'est, la silhouette des cyprès se découpait dans la pénombre. Tout le monde s'assit sur le seuil de la ferme.

Avec douceur, Ardith évoqua sa sœur.

— Nous avons toujours été très proches. L'année de sa mort, les Anesh s'enhardissaient, faisant régner la terreur sur les routes aussi bien que sur les villages. Je ne voulais pas laisser Alis quitter Elath, mais, autant pour ta sécurité, Kerrin, que pour celle de sa femme, Kerwin tenait absolument à ce que vous partiez vers le nord. Il rassembla une escorte pour la caravane, des soldats de Mahita qui gagnaient eux aussi le nord, hommes et femmes.

Paula n'avait jamais dit d'où elle venait.

— Venaient-ils tous de Mahita ? demanda Kerrin.

— Je le pense, oui. Certains d'entre eux étaient des *skuthi*, des déserteurs, mais ils se montrèrent loyaux envers Kerwin.

— Quand avez-vous entendu parler de l'attaque ?

Ardith roulait un caillou entre son pouce et son index.

— Il existe un lien entre les sorciers d'une même famille, surtout si l'un d'entre eux est un visitant. Dès que l'attaque a commencé, Alis a pénétré mon esprit malgré la distance qui nous séparait. Je montais la garde en haut de la colline, comme Méda en ce moment. On m'a raconté que je me suis écroulé face contre terre et que je n'ai pas parlé pendant des heures. J'ai vu toute la scène par ses

yeux. Je l'ai sentie mourir.

Une bonne odeur de cuisine venait de l'intérieur. Ils rentrèrent. Méda fit son apparition au milieu du repas. Elle était grande et mince. Elle salua Kerrin poliment, mangea rapidement et s'installa au coin du feu pour tailler des javelots. L'abu ronflait.

— Que se passe-t-il ? demanda Ardith.

— C'est calme pour l'instant, répondit Méa.

Kerrin alla s'installer avec un coussin contre le mur.

Le civet de lapin était délicieux et il se sentait d'excellente humeur. Réo s'approcha de lui.

Le jeune garçon lui expliqua qu'un de ses amis d'Elath était parti en apprentissage chez un orfèvre à Kendra-du-Delta.

— Je voudrais lui écrire une lettre. J'avais pensé le demander à Méritha, elle écrit des chroniques, mais peut-être pourrais-tu le faire ?

— Bien sûr.

— Méritha est vieille, et ses mains tremblent.

— Ton ami sait-il lire ?

— Non, mais quelqu'un pourra lui lire la lettre. Je veux seulement le saluer et lui dire qu'il me manque.

— As-tu de l'encre, une plume, et quelque chose sur quoi je puisse écrire ?

Tazia courut au poulailler pour chercher une plume de dindon, Léa suggéra d'utiliser un de ses vernis bleus en guise d'encre et Méda donna à Kerrin une pièce de tissu blanc qu'elle comptait broder et coudre ensuite sur une tunique. On entendit dans la cour les caquètements des poules, furieuses d'être dérangées à une heure aussi tardive. Tazia revint triomphante avec deux grandes plumes de dindon.

Kerrin fit d'abord un essai avec le matériel improvisé, mais le vernis ne tenait pas sur la plume taillée. Il dut se résoudre à utiliser l'autre extrémité de la plume, en guise de pinceau. Les caractères se dessinèrent sur le tissu. Réo applaudit.

— Que veux-tu que j'écrive ? demanda Kerrin.

Méda cessa de tailler ses javelots pour observer la scène. Fasciné, Talith écarquillait les yeux.

— *Pour Dev-fils-de-Démio, apprenti chez Sith Tian, allée des Orfèvres, Kendra-du-Delta.*

La voix de Réo se fit plus profonde.

« *De la part de Réo, d'Elath.*

— Attends un moment, dit Kerrin, je n'ai pas fini... Voilà, tu peux continuer.

— *C'est mon cousin Kerrin qui écrit cela pour moi. Il vient du Donjon de Tornor. Il est venu du nord avec mon cousin Kel et le kearas. Tout le monde va bien. Ta famille aussi.*

— Ne dis rien de l'attaque anesh, dit Ardith, inutile de l'inquiéter.

Réo acquiesça d'un signe de tête.

— *Je suis allé chez toi hier. La jument pie a mis bas un petit poulain mâle. Il est blanc, mais à mon avis, les taches apparaîtront plus tard.*

— Je n'ai plus de place que pour une ligne, prévint Kerrin.

— *Tu me manques. J'aimerais que tu ne sois pas parti. C'est tout.*

— Demain, tu pourras la sceller à la cire chaude.

— Je vais amener l'abu au lit, dit Ardith.

Il rajusta doucement les couvertures et souleva la vieille femme dans ses bras comme un fêtu de paille.

— Lorsque Dev reviendra, peut-être rapportera-t-il du tissu, dit Léa, tu pourras t'en servir pour

une autre chemise.

Méda haussa les épaules.

— Je trouverai bien un bout de tissu.

— Il ne rentrera pas d'ici longtemps, dit Réo. C'est ce qu'il a dit en partant.

Léa serra les lèvres. Méda hocha la tête comme si elle était sur le point de dire quelque chose, puis elle se ravisa et demeura silencieuse. Avec la plume, Tazia se mit à dessiner des motifs sur sa chemise. Les rideaux de cuir étaient encore ouverts. L'air était chaud. Du jardin montait une odeur d'herbe, et du four une odeur de pain chaud. Kerrin aurait aimé avoir une famille telle que celle-ci. S'il n'y avait pas eu la guerre, si mon père ne nous avait pas envoyés vers le nord, si les Anesh n'avaient pas attaqué la caravane, si ma mère n'était pas morte...

Une odeur forte et douce à la fois... L'herbe suave.

Ardith tenait à la main un petit objet en bois formé d'une tige et d'une boule évidée à son extrémité. Quelque chose brûlait dans le creux. Kerrin avait vu de tels objets dans les chariots de marchands du sud, à Tornor. Avec précaution, il prit l'objet que lui tendait Ardith. Le bois était chaud.

— Que dois-je faire ?

Talith pouffa. Réo lui donna un coup de coude.

— On ne se moque pas des invités !

Il se tourna vers Kerrin.

« Place le bout dans ta bouche et aspire, comme si tu aspirais de l'air. Garde la fumée un instant dans tes poumons, puis souffle-la.

La fumée était plus agréable à sentir qu'à avaler. Il réussit cependant à ne pas tousser. Il se souvenait maintenant comment on appelait cet objet : une pipe.

« Et maintenant, fais-la passer.

Kerrin attendait de ressentir l'effet. Celui-ci était lent à venir. Ses yeux se rétrécirent.

« Tu aimes ça ? demanda Réo.

— Oui, je crois.

La pipe revenait jusqu'à lui. Il prit une seconde goulée.

— Je fumais l'herbe suave avec Dev, dit Réo en laissant s'échapper la fumée bleue par ses narines.

Kerrin se sentait la bouche sèche.

— Y a-t-il du vin ?

— Je vais en chercher, dit Réo.

Réo et Dev étaient-ils amants ? Il se sentait beaucoup plus vieux que le jeune garçon. Il songea à Kel et Sefer, et son cœur se serra.

— Kerrin...

C'était Léa. Elle se tenait devant lui, main dans la main avec Ardith. Ils semblaient beaucoup plus jeunes que leur âge.

« As-tu songé à l'endroit où tu allais vivre, à Elath ?

— Non.

— Tu peux venir vivre chez nous, si tu veux.

Il savait qu'elle disait cela en souvenir de sa mère, mais la proposition le toucha. Ils n'étaient pas obligés de la faire.

— Merci...

Il se sentait la bouche pâteuse.

« Je... je ne sais pas encore.

— Tu n'es pas obligé de nous donner une réponse maintenant, mais c'est un choix que nous t'offrons.

Il ne ressemble pas du tout à Morven, songeait Kerrin. Il se sentait triste, fatigué.

Tornor semblait si loin, plus loin que les montagnes et les vallées qui l'en séparaient réellement. Il lui semblait entendre la voix de Josen : « Tu vas t'enterrer, dans une ferme. Tu es un scribe, Kerrin, va à Kendra-du-Delta. » Je suis un sorcier, songea-t-il avec force, comme si le vieil érudit pouvait l'entendre, il y a ici ma famille et des gens qui m'aiment. Les pas de Réo résonnaient sur les dalles. Le visage serein du Gardien se dessina dans son esprit. Il songea à Kel. Si je lui parle, il va rire... mais il savait que son frère ne rirait pas. Il regarda les étoiles. Il était presque résolu à lui parler. Il se redressa sur son coude pour saisir la cruche de vin.

Ce fut alors que les étoiles explosèrent.

CHAPITRE VIII

Feu-Peur-Feu-Peur-Feu... les mots tourbillonnaient dans son esprit. Il prenait tout à coup conscience de l'odeur d'huile dans les lampes. Léa s'efforçait de rassurer Tazia :

— Ce n'est rien, du calme, ce n'est rien.

Feu-Peur-Feu...

— Les pillards ! lança Ardith.

Réo pâlit. Méda bondit sur ses pieds, un javelot à la main. Ardith se rua dans l'escalier. Il revint avec deux ceintures où étaient accrochées des armes : une longue épée, qu'il prit pour lui et un poignard qu'il donna à Léa.

Le son du cor retentit dans le lointain. Les notes étaient les mêmes qu'à Tornor, pour annoncer une attaque ennemie.

— Puis-je venir avec vous ? demanda Réo.

— Non, répondit Ardith, si les pillards viennent jusqu'ici, il faut qu'il y ait deux personnes, une pour garder les enfants, une autre pour emmener l'abu. S'ils viennent, mettez-vous à couvert sous les arbres. Éteignez les chobatas, la maison sera plus difficile à repérer.

Il ceignit son épée. C'était la première fois que Kerrin voyait une véritable épée, il n'avait vu jusqu'ici que des épées d'entraînement en bois.

Ils quittèrent la maison. Le cor lançait toujours sa plainte dans la nuit. L'épée se balançait contre la hanche d'Ardith ; il posa sa main sur la garde pour la maintenir. Agile comme une chèvre, Kerrin courait sur ses talons. L'herbe suave ne devait pas être étrangère à son agilité. Sous la clarté de la lune, la poussière du chemin scintillait, et les cyprès jetaient leurs ombres fantasques contre le ciel gris.

Les bottes de Kerrin n'étaient pas faites pour la marche, et il commençait à sentir des ampoules sous son pied gauche. Il s'efforçait de ne pas perdre son oncle de vue : il aurait pu facilement se perdre dans l'obscurité. Autour d'eux, des silhouettes se coulaient entre les arbres. Ardith ralentit l'allure lorsqu'ils pénétrèrent dans le village.

— Où allons-nous ? demanda Kerrin.

— À la forge.

Des armes luisaient dans le noir. Une femme donnait des ordres d'une voix sèche. Kerrin crut voir Arillard.

— Regarde ! dit Ardith.

Des taches de lumière descendaient la colline.

Les pillards. Ils dévalaient la pente en hurlant, des torches à la main. Négligeant les fermes, ils se ruaient au grand galop vers le village. Leurs armes et leurs cuirasses jetaient des éclairs fauves à la lueur tremblante des torches. Ils portaient de longues capes brunes couleur de terre.

Les torches jetaient des gerbes d'étincelles. Kerrin se plaqua contre le mur de la forge. Il regrettait de ne pas avoir son poignard. Combien étaient les assaillants ? Guère nombreux, semblait-il. Quelques bons archers suffiraient pour abattre les chevaux... il serait ensuite facile de tuer ou de capturer les hommes à terre.

Il eut un mouvement d'horreur ; la guerre était horrible, elle allait contre le kea. Les Anesh envahissaient maintenant les rues du village, hurlant, faisant cabrer leurs chevaux. À côté de Kerrin,

un homme grommela quelques mots indistincts.

Une maison brûlait. Il se pencha vers Ardith.

— Cette maison...

— Il y en a d'autres !

L'espace devant la forge était maintenant occupé tout entier par les cavaliers.

— Peuple de sorciers !

Une voix de femme. Des cavaliers s'écartèrent et elle poussa sa monture en avant.

« Peuple de sorciers, vous nous connaissez. Nous sommes les Anesh, les cavaliers du désert. Je me nomme Thera et je parle au nom de mon peuple.

On n'entendait plus que les pleurs d'un enfant dans une maison voisine. Les Anesh brandissaient leurs torches comme des étendards.

— Que le Gardien du kea les maudisse ! murmura l'homme qui se tenait près de Kerrin.

Une femme aux longs cheveux blancs sortit des rangs des villageois. Elle portait une robe dorée ; Kerrin la reconnut sur-le-champ.

— Je me nomme Lara, et je préside le Conseil d'Elath.

Un murmure parcourut les rangs des cavaliers.

— Parles-tu au nom de ton peuple ? demanda la guerrière anesh.

— Personne ne peut parler au nom de mon peuple, mais si tu veux parlementer, tu peux le faire avec moi.

Thera éclata de rire. La lueur des torches éclairait son fin visage à la peau cuivrée.

— Nous ne parlementons pas, vieille femme, nous ordonnons. Nous sommes les cavaliers du désert. Regarde !

Elle tendit la main en direction des collines. Un murmure furieux s'éleva chez les villageois : des taches de lumière dansaient au milieu des champs de blé...

« Ne vous montrez pas arrogants, sinon vos champs brûleront.

— Soit, nous emploierons votre langage. Que nous ordonnez-vous ?

— Dans les cités et les déserts, on parle des sorciers d'Elath. On dit que vous faites jaillir l'eau des pierres. Vous pouvez saisir des braises dans vos mains nues sans vous brûler. Vous déplacez des rochers sans les toucher.

— Nous connaissons l'existence de ces légendes, dit Lara.

— Nous aussi possédons des pouvoirs. Nous aussi pratiquons la sorcellerie. Vous le savez, gens d'Elath, puisque vous avez en vain tenté de connaître le cours de nos pensées. N'est-ce pas vrai, vieille femme ?

La foule des villageois se mit à gronder. Lara leva la main.

— C'est vrai, vous avez le pouvoir, nous le sentons.

— Vous possédez une école dans ce village, pour enseigner la sorcellerie à vos enfants. Nous voulons apprendre. Enseignez-nous à tenir le feu dans nos mains.

— Vous avez brûlé nos maisons, dit Lara, vous menacez de brûler nos champs. Pourquoi vous apprendrions-nous nos secrets ?

Thera lança un cri guttural.

Un cavalier s'avança, tenant par la bride un second cheval. Un homme, ligoté, était jeté en travers de la selle. Sa chevelure rousse jetait des reflets cuivrés à la lueur des torches.

— Il est jeune et beau, dit Thera. Et follement imprudent, puisqu'il s'est approché seul d'un camp anesh. Il n'a pas voulu dire son nom ; il est courageux. Voulez-vous le revoir sain et sauf ou mutilé ? Cela ne dépend que de vous.

Le cheval qui portait Riniard se mit à gratter le sol du sabot. Le jeune kearis ne bougea pas. Le visage de Lara demeurait impassible.

« Chaque jour qui passera, poursuivit Théra, nous lui ôterons quelque chose. Peut-être un doigt, peut-être un œil.

Un grondement sourd parcourut la foule.

— Barbares ! lança une voix.

— Nous sommes les cavaliers du désert, répliqua tranquillement Thera. Nous ne suivons pas la loi des cités.

Son cheval secoua la tête de haut en bas. Sa queue et sa crinière étaient tressées et la crinière ornée de plumes. Cela indiquait-il le rang de Thera ? D'autres chevaux portaient cependant des plumes dans la crinière. D'une main ferme, elle maintint son cheval qui donnait des signes de nervosité. Avec son visage aux traits durs, aux pommettes saillantes, elle évoquait irrésistiblement un oiseau de proie.

Thera et l'homme qui tenait le cheval échangèrent quelques mots sur un ton où perçait la colère.

— Revenez lorsqu'il fera jour, dit Lara. Revenez demain. Nous voué enseignerons ce que vous demandez.

— En cas de trahison, le captif souffrira.

Kerrin remarqua son sabre recourbé et ses bottes à franges.

— Il n'y aura pas de trahison, dit Lara.

— Nous viendrons. Iaaah !

Elle fit volter sa monture, et en hurlant, les Anesh firent demi-tour vers les collines, comme une comète dont la queue brillante s'évanouit dans la nuit noire.

Tout le monde se mit à parler en même temps. Une voix familière dominait le brouhaha : Sefer. Kerrin s'avança vers lui et rencontra Elli en chemin.

— As-tu vu ? demanda-t-elle.

— Oui, j'ai vu.

— Pauvre Riniard.

Lara, Sefer et trois autres villageois que Kerrin ne connaissait pas, écoutaient une femme vêtue de brun qui tenait un arc à la main. Kerrin se souvenait d'elle : Cléo, qui se tenait sur les rochers surplombant le chemin.

— Nous les avons compté, disait Cléo. Cinquante-quatre, y compris ceux demeurés sur le chemin ; mais il pouvait y en avoir d'autres disséminés dans la colline. S'ils possèdent le don, ils pourront conduire une armée jusqu'au cœur d'Arun sans que personne s'en aperçoive.

— Je sais, dit Lara. C'est bien, ma fille. Retourne à ton poste et dis à tes troupes de laisser passer les Anesh, demain.

— Combien seront-ils ? Quand viendront-ils ?

— Je ne sais pas.

Kel surgit de l'ombre.

— Elli, Ilène, venez !

Il ne portait pas de bottes cavalières, mais des bottes de marche. Un poignard pendait à sa ceinture.

— Où allons-nous ? demanda Elli.

— Rechercher Riniard, dit Kel.

— Vous y allez à six ? s'étonna Cléo.

— Oui, nous allons suivre leurs traces jusqu'à leur camp. Nous serons vite rentrés.

Le regard de Sefer se posa sur Lara puis sur Kel.

— Non, nika, non, dit Sefer.

Kel s’avança vers Sefer. Le silence s’était fait autour d’eux. Kerrin tenta de joindre l’esprit de son frère. Il eut l’impression de toucher du métal en fusion.

Les poings crispés, Kel s’éloigna du kearas.

— Allons-nous... commença Elli.

— Non, coupa Sefer, il n’ira pas.

— Nous devrions attaquer leur camp.

— Ils nous arrêteraient dans les rochers.

— Pas si nous y allons tous. Nous pourrions incendier leur camp. Les sorciers savent le faire.

— Ils tueraient le rouquin. Je ne veux pas être responsable de ça.

— Bon sang ! Il y a dix ans, nous aurions attaqué leur camp et les aurions massacrés dans leurs lits, comme ils ont fait avec nous.

Les kearis se rendaient en silence à la maison de Sefer. Autour d’eux, le village exhalait sa colère. Lorsqu’ils pénétrèrent dans la grande pièce, Jensie frissonna et poussa un cri.

Ilène se précipita vers elle.

— Allez, chelito, ça s’arrangera.

Elle la prit dans ses bras et se mit à la bercer comme une enfant.

Arillard alluma une lampe. Kerrin s’assit sur un sofa. Son talon gauche lui faisait mal.

— Pourquoi Sefer nous a-t-il arrêtés ? demanda Jensie, le visage brouillé de larmes.

— L’idée était idiote, répondit doucement Ilène. Les Anesh sont des sorciers, ils nous auraient senti venir. Ils auraient blessé Riniard, ou l’auraient tué.

Jensie tremblait. Doucement, Arillard dit à Ilène :

— Tu savais que Sefer allait l’arrêter.

— Bien sûr. Pas toi ?

— Les gens sont furieux, dit Cal. Ils risquent de tenter une action insensée.

Ilène secoua la tête en signe de dénégation.

— Non, ils ne tenteront rien.

Où pouvait bien être Kel ? Kerrin avait mal au talon. Il se leva et chercha à tâtons dans le buffet une outre d’eau. Dehors, la clarté de la lune baignait le jardin. Il prit un bol et rejoignit ses compagnons. L’outre tourna. Les senteurs du jardin pénétraient dans la pièce. Kel était-il avec Sefer ? La jalousie lui serra la gorge. Jensie pleurait... Ilène continuait à la bercer.

— Où se trouve Kel ? lui demanda Elli à voix basse.

— Je ne sais pas.

Elle haussa les épaules et fit un signe à Calvin qui apporta le cornet à dés. Ils s’installèrent sur la natte.

— On suit les règles de Mahita, dit Elli. C’est le mort qui rejoue.

Cal acquiesça d’un signe de tête et lança les dés sur la natte.

— Quatre et trois, à ton tour.

— Trois et trois.

— Arillard, tu devrais aller chercher Kel, dit Jensie.

— Tu as entendu Sefer. Il n’ira pas.

— Qu’est-ce que je déteste quand il part comme ça !

— Il ne peut pas s’en empêcher.

— Je sais.

— Il revient toujours.

— Je me dis parfois qu'un jour il ne reviendra pas.

Des images hideuses dansaient dans l'esprit de Kerrin.

Le camp des Anesh en flammes, Thera, entourée d'archers, le corps criblé de flèches... Il frissonna. Ces pensées ne lui appartenaient pas.

— Six et un, dit Elli.

La porte s'ouvrit et une femme au teint cuivré pénétra dans la pièce. Les mains sur les hanches, elle s'adressa à Ilène :

— Sais-tu où se trouve Sefer ?

Ilène haussa les épaules.

« Il doit être dans la rue, dit la femme sans attendre la réponse. Et Kel ?

— Il doit passer sa rage quelque part, je ne sais pas où.

— Ah. Si Sefer rentre, dis-lui que je suis ici.

Elle traversa la pièce et gagna l'étage.

Les images envahirent à nouveau l'esprit de Kerrin. Impossible de s'en défaire. Elles venaient de ses compagnons, d'Elli, d'Arillard et de Jense ; surtout de Jense...

— Qui est-ce ? demanda-t-il en s'efforçant de détourner le cours de ses pensées.

— Terezia, dit Ilène, elle partage la maison avec Sefer. Elle fait partie de la troupe de Cléo. C'est elle qui a dû l'envoyer ici.

Les visiteurs capturaient-ils ainsi toutes les pensées, les peurs et les rêves des autres gens ? *Il semblait inerte, sur son cheval. Peut-être était-il mort. Peut-être ces assassins nous ont-ils menti. Ô ses cheveux de soie... ses yeux fermés...* Il chassa brutalement ces pensées de son esprit.

— Je vais au jardin, dit Kerrin.

— Nous devrions rester ensemble, fit remarquer Ilène.

— Je ne vais pas loin.

L'herbe était douce sous ses pieds. Une odeur de fumée flottait dans l'air. Il s'assit sur un banc. Les pensées de ses compagnons lui parvenaient encore. Ilène s'inquiétait à propos de Jense et de Kel. L'image de Riniard hantait l'esprit de Jense. Elli, elle, songeait à la fois au jeu et à Riniard.

Une ombre bougea dans la clarté lunaire. Kerrin bondit sur ses pieds. Son cœur battait à tout rompre.

C'était Kel.

— Kerrin ! Que fais-tu ici ?

— Je n'arrive pas à trouver la paix.

— Ah. Sef n'est pas à l'intérieur, n'est-ce pas ?

— Non.

— Comment va Jense ?

— Ilène s'en occupe.

— C'est bien. Où es-tu allé, aujourd'hui ?

— Chez Ardith et Léa.

— Si tu m'avais attendu, j'y serais allé avec toi.

— Je voulais voir si j'étais capable d'y aller tout seul.

— Comment les as-tu trouvés ?

— Merveilleux. Ils m'ont proposé de vivre chez eux.

— Je m'en doutais.

Puis il s'approcha tout près de Kerrin et lui posa la main sur le poignet.

« Pourquoi ne portes-tu pas ton poignard ?

— Je ne sais pas m'en servir, pourquoi le porterais-je ?

Il parlait avec humeur.

« Je m'excuse, Kel.

Kel le regardait gravement. Il posa doucement la main sur son épaule. Sa voix se fit caressante.

— Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose. Je t'apprendrai à te servir d'un poignard.

— C'est trop tard, Kel.

— Non, il n'est pas trop tard. Je sais ce que je fais, ne l'oublie pas. Me laisseras-tu t'enseigner le maniement du poignard ?

Les doigts de Kel glissaient sur son cou, son menton. Son pouce s'attarda sur la gorge de Kerrin, là où battait le sang.

Kerrin passa le bras autour de la taille de son frère. Leurs lèvres se rejoignirent.

— Mmmm...

Ils se caressèrent. Le corps de Kel était souple et fort.

Kel l'embrassa avec plus de force. Ses lèvres étaient fraîches. Il sortit la chemise de Kerrin de sa ceinture.

Kerrin l'enleva tout à fait et s'allongea sur le sol. Kel se glissa à ses côtés et l'aida à enlever son pantalon. Les doigts de Kel couraient sur la peau laiteuse de son frère. Puis il se souleva et s'installa entre les cuisses de Kerrin. Kerrin aurait aimé avoir deux bras pour enserrer ce corps puissant qui se dressait devant lui. Des images de Tryg et de Kili passèrent devant ses yeux. Kel se mit à genoux et explora le corps de Kerrin avec sa langue. Kerrin cambra les reins... sa respiration s'accéléra... un spasme de plaisir courut dans son corps comme une boule de feu. Un cri... et il retomba dans l'herbe...

Lorsqu'il ouvrit les yeux, la lune se découpait dans le ciel. Sa joue reposait sur le bras de Kel.

— Tu es réveillé, Kerrin ?

— Oui.

— As-tu froid ?

Jamais plus il n'aurait froid.

— Non, et toi ?

— Non.

Il était toujours étendu sur le dos. Ses cuisses étaient mouillées. Kel caressa le visage de son frère.

« Tu es resté dehors longtemps, les autres vont venir te chercher.

— Tant pis, répondit Kerrin, laisse-les faire.

Mais brusquement, il songea que peut-être Kel ne voulait pas que cela se sût. Sefer...

« Et s'ils...

— S'ils viennent ? Ne sois pas bête. Était-ce la première fois ? demanda Kel avec douceur.

— La première fois comme ça, oui.

La langue de Kel se mit à décrire de petits cercles sur la poitrine de Kerrin.

Kerrin glissa un doigt dans une boucle de cheveux.

— Ça n'était pas grand-chose pour toi, hein ?

Pour toute réponse, Kel l'embrassa tendrement sur la bouche.

Kerrin passa rêveusement un doigt sur ses lèvres.

— Les autres sont-ils encore debout ?

— Les lampes sont éteintes, répondit Kel, mais tu connais mieux que moi la réponse.

C'est vrai, pensa Kerrin, et son esprit se glissa dans la maison.

Jensie, heureusement, était endormie. Ilène et Elli étaient assoupies et Calvin, comme d'habitude, ronflait. Arillard était réveillé. Il rencontra un étranger et battit en retraite. C'était Terezia. Sefer n'était pas là, et il l'annonça à Kel.

— Il rentrera, dit Kel.

Pour la première fois depuis son arrivée à Elath, Kerrin songeait à Sefer sans jalousie aucune.

— Tu l'aimes beaucoup, n'est-ce pas ?

Kel fit un signe de tête affirmatif.

— Nous avons été élevés ensemble et sommes amants depuis l'enfance, bien avant même de savoir ce qu'était la sexualité. Cela dit, nous avons appris très vite.

Il rit.

« À part Zayin, Sefer est la seule personne au monde de qui j'accepte un ordre.

— Comme ce soir.

— Oui. Il avait raison. S'il ne m'avait pas arrêté, je ne serais jamais revenu. Tu vois ce que j'aurais perdu.

Il déposa un baiser sur la paupière de Kerrin.

Les mille et un bruits de la nuit avaient envahi le jardin : hululements de la chouette, coassements des grenouilles... Les vêtements de Kerrin étaient humides. Il s'étira.

— Rentrons !

Kel passa une main autour du cou de son frère et ils s'embrassèrent une nouvelle fois, longuement.

Nus, sous la clarté froide de la lune, ils regagnèrent la maison. Kerrin trouva à tâtons sa couverture pliée près d'Elli. Elle dormait, couchée sur le côté, les genoux ramenés sur la poitrine. Il étendit ses vêtements humides à côté de lui et s'enroula dans sa couverture. La laine le grattait. Sous son corps, le sol était ferme comme un bras.

Il s'endormit en souriant.

CHAPITRE IX

Il se réveilla d'humeur joyeuse.

Elli était assise à ses côtés et pliait ses affaires. Kerrin prit sa chemise sur laquelle l'herbe avait laissé de larges taches vertes. Il tenta d'en effacer une avec l'ongle. Elli savait-elle ? Sa tête émergeait de la tunique qu'elle venait d'enfiler. Elle lui adressa un sourire.

Le plafond craqua au-dessus de leurs têtes. Kerrin s'efforçait d'adopter une mine grave. Terezia apparut dans l'escalier.

— Bonjour tout le monde, lança-t-elle à la cantonade, je m'excuse d'avoir été un peu brève hier soir. Je crois que j'ai déjà vu tout le monde l'année dernière...

Elle remarqua Kerrin.

« Toi, je ne te connais pas.

— Je suis Kerrin, le frère de Kel.

— Il y en a un autre parmi nous que tu ne connais pas, dit Ilène.

— Oui, je sais, il a été enlevé par les Anesh. C'est terrible.

— Il s'appelle Riniard, dit doucement Jensie, le regard rivé sur ses mains.

— Tu pars, Terezia ? demanda Ilène.

— Oui, je vais prendre le petit déjeuner chez Cléo, j'ai envie de voir comment elle va. Elle était au bord de l'épuisement hier soir. Heureusement, Erith s'est chargé de la garde. Nous n'avons pas beaucoup dormi sur le chemin.

— As-tu faim, Jensie ? demanda Ilène.

Jensie secoua la tête en signe de dénégation. Elle avait l'air hagard.

— J'aimerais rester avec toi, dit Ilène à Jensie, mais je dois retrouver ma sœur.

D'un air navré, elle regarda Jensie et lui passa la main dans les cheveux.

— Vas-y, Ilène, ça va.

Kerrin se leva pour enfiler son pantalon. Son talon lui faisait maintenant beaucoup moins mal. Il décida néanmoins de marcher pieds nus jusqu'à ce qu'il eût trouvé une paire de bottes semblables à celles d'Ardith, basses, à semelles plates. Il se passa la main dans les cheveux et une touffe d'herbe tomba par terre. Il rougit comme un enfant pris en faute.

Kel et Sefer firent leur apparition. Kerrin leva les yeux. Kel lui adressait un sourire si chaud, si tendre, qu'il ne put faire autrement que le lui rendre. Il lui semblait honteux de manifester une telle joie au milieu de la tristesse générale.

Kel avait revêtu les habits d'entraînement, relevé ses cheveux sur le sommet du crâne et les avait noués avec le foulard rouge des kearis. Sefer, lui, portait des culottes et une tunique marron ornée de soie bleue. Il semblait calme et reposé. Kel s'agenouilla près de Jensie et lui tendit quelque chose.

— Tiens, regarde.

C'était un ruban rouge.

« Les gardes l'ont amené hier soir à Sefer. Riniard a dû le jeter au moment de sa capture. Cela prouve qu'ils ne l'ont pas tué et qu'ils comptaient le garder vivant.

Jensie prit délicatement le ruban entre ses doigts et le noua dans ses cheveux.

— Irons-nous au préau aujourd'hui ? demanda Ilène.

— Oui, répondit Kel.

— Et si les Anesh arrivent ?

Ce fut Sefer qui répondit.

— Nous le saurons. Le visitant des troupes d’Erith nous préviendra.

Il regarda Kerrin.

« Veux-tu venir au Tanjo avec moi tandis que les autres seront au préau ? Il est temps pour toi de pratiquer le don que tu as reçu en partage.

Il semblait calme, nullement fâché.

Sefer sait que Kel peut aimer d’autres gens, cela lui est égal, avait dit Elli.

— À tout à l’heure, murmura Elli en lui caressant la jambe.

— Où est ton poignard ? demanda soudain Kel. Tiens, Elli, peux-tu me le passer ?

Kel s’approcha de Kerrin et défit la boucle de sa ceinture.

« Je ne veux pas que tu quittes la maison sans ton poignard, tu m’entends ?

Kel déposa un baiser sur son front.

« Va, maintenant.

Kerrin se dirigea vers le vestibule. Sefer nouait ses sandales.

— Tu as l’air de marcher sur des braises, dit Sefer une fois qu’ils furent sortis.

Kerrin rougit. Dans un jardin, une femme sarclait la terre avec une houe à manche court. Ils passèrent devant une maison.

« C’est la maison qui a brûlé hier soir, dit Sefer.

Une femme se pencha à la fenêtre.

— Des nouvelles ?

— Non, aucune, répondit Sefer.

— Et s’ils ne viennent pas aujourd’hui ?

— Eh bien, nous attendrons demain.

Des oiseaux pépiaient dans les cyprès.

— Ça passe, tu sais, dit Sefer.

— Hein ? Qu’est-ce qui passe ?

— L’impression de marcher sur des braises.

Tek se tenait à la porte des écuries, torse nu.

— Quelles nouvelles ?

— Pas de nouvelles, Tek, nous attendons.

— Allez-vous vraiment enseigner la sorcellerie à ces vautours ?

— Nous essayerons de faire au mieux.

— Il y a des gens à qui ça ne plaît guère. Ils disent que si nous enseignons la sorcellerie aux Anesh, nous mourrons brûlés dans nos lits.

— Cela n’arrivera pas, j’en fais le serment.

Tek roulait sa moustache d’un air dubitatif. Lalli lui passa rapidement un morceau de viande rose sous le nez.

— Qu’est-ce que c’est que ça ? grommela-t-il.

— Un pied de porc, dit-elle en le faisant disparaître adroitement.

Sefer et Kerrin poursuivirent leur route. Leur ombre les précédait sur le chemin.

Ils longeaient maintenant le préau où des hommes et des femmes s’entraînaient à la lutte. Emeth, l’homme à qui appartenait la maison brûlée la veille par les Anesh, semblait diriger l’entraînement, redressant une garde, rectifiant une position. Kerrin comprit soudain que c’était lui le maître de combat. Emeth salua Sefer d’un signe de main.

— Le kearas vient ?

— Il est derrière nous, il arrive.

— Des nouvelles des Anesh ?

Sefer se contenta de secouer la tête en signe de dénégation.

Puis il posa sa main sur l'épaule de Kerrin pour lui indiquer une nouvelle direction à prendre, mais, le sentant se raidir, il la retira aussitôt.

— Kel m'a dit que c'était toi qui avais eu l'idée de l'école, dit Kerrin.

— Non, c'est quelqu'un qui me l'a suggérée.

— Qui ?

— Un homme de Vanima qui venait tout juste d'être nommé keari. Je regrettais devant lui que nous n'ayons pas d'école où les sorciers pourraient perfectionner leur don, comme les kearis en ont.

Il tourna sa main, paume vers le ciel.

« Il m'a dit d'en construire une.

L'odeur des arbres se faisait forte, entêtante. Les troncs étaient plus gros, couverts de mousse. Le bosquet fit place à un espace découvert. On apercevait le toit du Tanjo entre les arbres, recouvert d'ardoises plates comme des écailles de poisson. Disposé en fer à cheval, le bâtiment enserrait entre ses deux ailes une pelouse bordée de fleurs. Au centre de la pelouse, des pierres blanches veinées de noir délimitaient un cercle au centre duquel était peinte l'image du Gardien.

Kerrin prit soin de ne pas laisser son regard s'y attarder.

— Nous avons mis ici l'image du Gardien pour qu'elle nous rappelle que nos dons nous viennent du kea et qu'ils doivent servir les buts du kea.

— Un bâtiment enserrant une cour... cela me rappelle Tornor, dit Kerrin, mais il n'y a pas de jardins à Tornor.

Du coin de l'œil, il apercevait Sefer : deux yeux, un nez, un sourire... Pourquoi souriait-il ?

— C'est ainsi que l'on bâtit à Kendra-du-Delta : des cours et des jardins.

— Connais-tu la ville ?

— Oui, dit Sefer, j'y suis allé. Je ne l'aime pas, mais ma sœur Keren y vit avec sa famille. Elle est membre du clan noir.

— À Tornor, mon maître était un lettré.

— Comment s'appelle-t-il ? Ma sœur l'a peut-être rencontré.

— Josen. Mais voilà vingt-cinq ans qu'il a quitté le sud.

— Dans ce cas, Keren ne doit pas le connaître.

Ils pénétrèrent dans le Tanjo par une porte en bois. Des runes du sud étaient sculptées dans le bois argenté. *Entre en paix. Vis en harmonie.* L'intérieur des rainures, là où la gouge était passée, était rougeoyant. On déposait ses bottes dans un vestibule. Sefer y laissa ses sandales. Un vitrail jaune filtrait une douce lumière à l'intérieur de la pièce.

Un couloir bordé de portes sur un seul côté partait du vestibule.

Sefer en ouvrit une.

— Entre !

Kerrin pénétra dans une pièce calme et claire. Deux murs étaient faits de bois rouge ; dans celui qui donnait sur l'extérieur un vitrail jaune était découpé. Les deux murs intérieurs étaient blancs. Kerrin appliqua sa main sur la surface du plus proche. Il était doux, frais, et semblait ployer sous la main.

— C'est du papier, expliqua Sefer. Il vient de Kendra-du-Delta. C'est un papier très fort fait de copeaux de bois et de chiffons de soie. Tendus sur des cadres, il peut former des panneaux de toutes

les dimensions. Ces murs-ci sont si légers que trois personnes suffisent pour les porter.

De petites taches de couleur apparaissaient sur le papier, semblables aux bouts de soie qu'Elli nouait dans ses cheveux. « On ne pourrait utiliser de tels murs dans le nord, songeait Kerrin, il fait trop froid. »

Le sol était recouvert de nattes, comme chez Sefer, et des coussins étaient disposés tout autour de la pièce. Dans un coin, une cruche en terre était posée près d'une table basse.

C'était là le village où il était né. Il était au milieu de sa famille et de ses amis... il s'assit sur la natte.

— Je suis prêt.

Sefer s'assit devant lui, en tailleur.

— Que sais-tu du don ?

— Je sais qu'on l'appelle voyage mental et que ceux qui le pratiquent sont des visitants.

Sefer sourit.

— On voit que tu as reçu l'enseignement d'un lettré. Keren aussi s'exprime de la sorte. Bien... que peux-tu faire avec ce don ?

— Je peux... je peux m'insinuer dans l'esprit des autres de manière à savoir ce qu'ils pensent et ressentent.

— Décris-moi cela.

La demande lui paraissait incongrue, mais il s'exécuta.

— Lorsque l'impression est forte, j'ai le sentiment de partager le corps de l'autre. Lorsque c'est moins fort, j'entends seulement ses pensées, comme s'il parlait.

— Quand cela a-t-il commencé ?

Kerrin se sentit rougir.

— J'avais treize ans. J'étais endormi et j'ai rencontré l'esprit de Kel. Je me suis réveillé.

— As-tu été effrayé ?

— Oui. Je pensais être devenu fou. Cela a continué ensuite. Je savais ce qui se passait, mais j'étais incapable de rien contrôler. J'ai finalement compris que cela ne me faisait pas de mal.

— Savais-tu tout de suite qui était celui que tu visitais ?

— Pas tout de suite, mais rapidement.

— Tu n'es pas le premier à avoir expérimenté le don de cette manière. Cela arrive souvent entre des gens d'une même famille qui ont des dons différents.

— C'est arrivé avec mon oncle et ma mère, dit Kerrin.

— C'est également arrivé à Keren et à moi.

Il lui caressa la joue.

« Tu ne te souviens pas de ta mère, n'est-ce pas ? Ni de ta vie avant ton arrivée à Tornor... Je me demande pourquoi. Tant pis, continuons. N'as-tu visité que l'esprit de Kel ?

— Oui, jusqu'au jour où il m'a montré comment voyager dans l'esprit d'autres gens. Il y a seulement quelques jours de cela.

— Et maintenant, peux-tu contrôler ton voyage ?

Kerrin se revoyait dans la maison, après l'expédition des Anesh, lorsque les pensées des kearis affluaient en lui.

— Pas totalement, non.

— Cela viendra.

Sefer se leva, fit quelques pas dans la pièce et se rassit.

« Nous ne savons pas vraiment ce qu'est le don, ni pourquoi certains le possèdent et d'autres pas.

Nous connaissons cinq dons, et certains parlent de sept. Le voyage mental, le don de figure et la voyance (certains les considèrent comme deux dons différents), le bond d'espace, qui est assez commun puisque beaucoup réalisent de tels bonds en rêve, le don du temps et le lévitement. Le don du temps qui permet de faire venir la pluie ou le soleil est une particularité du lévitement. Enfin, le don de guérir. Ce don est très rare. Il n'y a que trois guérisseurs à Elath.

— Depuis quand les gens connaissent-ils les dons ?

— Cela dépend de ce que tu appelles « connaître ». J'ai demandé à Keren de regarder dans les archives quand il avait été fait pour la première fois mention de sorcellerie.

— Existe-t-il des documents ?

— Très peu. Je pense pour ma part qu'il y a toujours eu des sorciers à Arun. Mais jusqu'à présent, beaucoup de sorciers n'étaient pas très sûrs de leurs dons et ne s'en servaient guère, ou tenaient leurs pratiques secrètes. D'après ce que Kel et Ilène m'ont raconté du clan rouge, je crois que Van de Vanima était un figureur ou un devin, mais il n'y a aucun moyen de le savoir. Même maintenant, il y a encore des érudits pour dire que les dons ne sont qu'escroquerie et superstition.

Kerrin songeait à Josen.

— Dans le nord, seuls les plus ignorants croient aux sorciers.

Sefer sourit.

— Les ignorants ont raison, et les sages ont tort.

Un bruit de porte. Quelqu'un lança un appel dans le vestibule.

— Dans le Galbareth, dit Kerrin, on appelle Elath la ville des sorciers. Les gens craignent les dons.

— Je sais. Même Calwin, lorsqu'il vient ici, a peur. De nombreuses caravanes préfèrent éviter Elath. Les gens ont peur de ce qui est nouveau. Même parmi nous.

Une ombre de tristesse passa dans son regard.

« Comme Kel, Keren est figureur, et comme lui, elle a choisi de n'utiliser qu'une partie de son don pour se plonger dans des chroniques poussiéreuses. Kel, lui, a choisi d'utiliser son don pour la danse et pour rien d'autre.

— Que voudrais-tu qu'il fasse ?

— Mais qu'il étudie ! Qu'il apprenne ! Qu'il explore ! Nous savons si peu de choses sur le monde. Songe à ce que les dons pourraient nous apporter. Nous pourrions bondir de l'autre côté de la terre, au-delà d'Arun, au-delà des océans. Il doit y avoir des gens là-bas. Nous pourrions leur parler. Nous pourrions voir le futur et le passé. Nous pourrions apprendre à soigner autre chose que les maladies et les blessures, le vieillissement et même la mort. Les étoiles sont-elles disposées au hasard ou, si l'on en croit la superstition, forment-elles des assemblages cohérents ? Nous pourrions le savoir. Plus nous en savons et plus s'approfondit notre connaissance du kea, plus nous nous approchons du cœur de l'harmonie, de cet ordre qui préside au grand souffle de l'univers. Nous avons fait le Gardien pour qu'il nous rappelle le kea, mais c'est insuffisant. Les dons nous viennent du kea ; nous devons les utiliser.

Sa voix qui était montée très haut, comme un cor appelant à la bataille, s'adoucit brusquement.

« Nous en savons si peu. Essaie d'imaginer un monde où les messages pourraient aller de Tornor à Kendra-du-Delta à la vitesse de la pensée, un monde où les récoltes ne risquent plus de se perdre, les fleuves de déborder, un monde où personne n'aurait faim. Peux-tu l'imaginer ?

— C'est... c'est difficile.

— Bien sûr. Pour moi aussi c'est difficile à imaginer. Mais j'espère qu'un jour les gens viendront à Elath étudier la sorcellerie comme on va à Tezera étudier la ferronnerie et à Kendra-du-Delta le

tissage de la soie.

— Les autres maîtres ici pensent-ils comme toi ?

— Plus ou moins. Beaucoup de gens, Keren, Kel ou ton oncle, se préoccupent de l'aspect utile des dons.

— Comment cela ?

— Le don de guérir, le don du temps, la possibilité de soulever un objet sans le toucher, le don de connaître la vérité...

— Est-ce un autre don ?

— Mais non, il s'agit du voyage mental. Imagine que le Conseil des cités ou le Conseil de la ville de Kendra-du-Delta aient un visitant à leur service comme ils ont des gardes et des scribes.

Son moignon le démangeait et il se gratta. Un visitant n'avait pas besoin de ses deux bras, il n'avait besoin que de son esprit. Il essayait d'imaginer un talent particulier pour lequel l'absence d'un bras ne constituerait pas un obstacle. Un scribe, par exemple, avait toujours besoin de quelqu'un à ses côtés pour mélanger l'encre, tailler les plumes...

— Que dois-je apprendre ?

— Tu en sais déjà beaucoup. Viens me rejoindre, Kerrin.

Il ferma les yeux. Le visage serein de Sefer le tranquillisait. Si mon esprit était une main... Ses pensées s'insinuèrent dans celles de Sefer... il s'attendait à être repoussé... Non, il était accueilli avec bienveillance, guidé dans le dédale obscur. Sa vue se brouilla, la conscience de son propre corps s'estompait. Il avait l'impression de tomber, de s'enfoncer, dans un puits noir et froid... un nuage d'amitié, de chaleur, l'enveloppa alors, comme un chant... *Il est fort...* Compassion, curiosité, un contrôle absolu. Une mémoire entière. Des images : un champ avant la moisson sous un ciel de plomb, le visage d'une femme, le goût de fetuch, le sourire de Kel, les paroles d'une chanson aussitôt envolées, l'odeur de la fumée en hiver, un doigt qui court sur la lame d'une faux pour en éprouver le fil...

Il s'enfonça plus profondément. Une douleur... une rebuffade pendant l'enfance... plus profondément encore... une perte, une mort... il battit en retraite. Son propre corps gisait au milieu des coussins. Il fit se baisser les paupières de Sefer ; puis les rouvrir. Puis il fit bouger la main gauche de Sefer... *Assez ! Le lien avec ton propre corps s'affaiblit.*

Kerrin revint lentement. Son corps était froid, ses nerfs engourdis, sa bouche sèche. Il prit une profonde inspiration. Du bout des doigts, il éprouva le contact de la natte, des coussins, de sa chemise. Son esprit était illuminé.

Sefer lui apporta un verre d'eau additionnée de jus de citron. Le citron lui piquait la langue. Après ce qu'il venait de vivre, ses précédents voyages mentaux lui semblaient d'une pauvreté insignifiante. Mais peut-être Sefer l'avait-il conduit de bout en bout.

— Ai-je tout fait moi-même ? demanda-t-il d'une voix incertaine.

— Oui. Je n'ai fait que te laisser le passage libre.

— Comment cela s'appelle-t-il ?

— La contemplation profonde. Il ne faut s'y risquer qu'avec prudence. On risque sans cela de causer à l'autre de graves dommages.

— Je n'ai pas eu l'impression de...

— Non, tu t'en es très bien sorti. Ta technique est encore un peu grossière, mais tu ne m'as pas blessé. De toute façon, tu l'aurais senti aussi. Cette propriété du don, évite qu'on ne l'emploie à tort et à travers ; lorsque l'on ressent une douleur, on ne peut pratiquer le voyage mental que très brièvement, sans cela on attrape tout de suite un violent mal de tête. La douleur détruit la

concentration, elle oblige à battre en retraite.

— Je croyais devenir fou lorsque je retrouvais Kel. Mes yeux me faisaient mal.

— Ce sont des effets très communs.

Il se frappa le ventre.

« Certains deviennent malades.

— Merci de m'avoir fait confiance.

— Je n'avais pas de raison de me méfier de toi. Tu n'es ni cruel ni violent.

— Mais je ne suis pas...

Il songea à tout ce qu'il n'était pas : gracieux, habile...

— Tu n'es ni fou ni faible, Kerrin, et les gens de Tornor se sont trompés s'ils t'ont donné cette image de toi-même. Tu es habile, intelligent, et... attirant. Si tu ne me crois pas...

Il eut un sourire malicieux.

« Demande à ton frère.

Il se glissa dans l'esprit de Kerrin... *Le sourire de Kel, Kel en train de nager, Kel se déplaçant doucement dans une chambre, les épaules recouvertes de sa longue chevelure blonde...*

Kerrin frissonna.

— Arrête !

Le flot d'images s'interrompt.

— Excuse-moi.

Mais un sourire amusé flottait sur les lèvres de Sefer.

À travers le vitrail, le soleil jetait une tache jaune sur le mur blanc. Kerrin attira un coussin à lui.

— Et moi, demanda-t-il, puis-je le faire ?

— Quoi ? Projeter des images dans l'esprit de quelqu'un ? Tu y arriveras en t'exerçant. La perception des sentiments des autres est ce qui vient le plus facilement aux visitants, en même temps qu'un type de connaissance que nous nommons l'exploration. C'est comme si l'on passait sa main sur des matières comme la soie, la laine ou la boue, pour sentir leurs différences, tandis que l'esprit demeure en dehors, détaché. Mais la soie, la laine ou la boue, sont les pensées de quelqu'un.

— Puis-je essayer ?

— Nous sommes là pour ça, Vas-y.

Kerrin dirigea son esprit vers celui de Sefer.

Que ton contact soit léger. Kerrin effleura la surface lisse et fraîche de l'esprit de Sefer, se retira, l'effleura à nouveau... « comme une araignée d'eau sur un étang », songeait-il... il sentit le rire de Sefer.

Ça va ? demanda Kerrin.

Non, retire-toi.

Kerrin obéit.

— Quelle erreur ai-je commise ?

— Ce n'est pas vraiment une erreur, dit Sefer d'un ton dubitatif, mais ta sensibilité est trop vive, et tu te laisses submerger par les pensées. Te sens-tu capable d'élever une barrière ?

— Je n'ai jamais essayé.

— Eh bien, essaye.

— Comment faire ?

— Imagine un mur entre nous, un mur de briques, de pierres, comme tu voudras ; mais un mur sans failles, qu'on ne puisse traverser ni escalader.

Kerrin ferma les yeux et imagina un mur de pierres grises, comme à Tornor. L'image ondulait dans

son esprit comme s'il la contemplait au fond de l'eau. L'effort lui donna mal à la tête ; il abandonna.

— Repose-toi-un moment. Tu y arriveras, ce n'est pas difficile.

Kerrin attendit que sa tête eût cessé de lui faire mal et il essaya à nouveau. L'image se brouilla, une douleur intolérable lui vrillait les tempes.

Arrête ! La douleur l'avait effrayé ; il ouvrit les yeux.

— Ça n'aurait pas dû te faire mal. Rien de ce que tu fais ne devrait te faire mal. Viens.

— Où ?

— Nous allons nous asseoir un moment dans le jardin. Après un peu de repos, nous y arriverons.

Un homme grassouillet au visage large et rubicond, se tenait dans le vestibule.

— Korith te cherche, dit l'homme.

Noués avec un ruban de soie, ses cheveux étaient ramenés en une natte qui lui pendait dans le dos. Il portait une chemise de soie rose. Ses mains étaient lisses et grasses.

— Si tu le vois, dit Sefer, dis-lui que je suis dans le jardin.

— Qui est-ce ? demanda Kerrin lorsqu'ils se furent éloignés.

— C'est Dorin. Il enseigne le bond d'espace.

Il s'immobilisa.

« As-tu faim ?

— Un peu.

— Attends-moi, je reviens.

Sefer souleva un rideau et disparut. Il revint avec un plat de fetuch.

Ils étaient assis dans l'herbe. Kerrin avait pris soin de tourner le dos à l'image du Gardien.

Sefer lui tendit le plat de fetuch.

— Vas-y, il y en a plein.

Kerrin ne se fit pas prier.

— Skayin !

Sortant du Tanjo, un garçon s'avavançait vers eux. Il s'allongea dans l'herbe à côté de Sefer. Il était mince, la peau et les cheveux sombres, un visage fin, étrange.

— Où étais-tu ? demanda-t-il à Sefer sur un ton de reproche. Je t'ai cherché partout.

Puis, d'un petit mouvement du menton, il désigna Kerrin d'un air interrogateur.

Sefer lui sourit.

— Korith, je te présente Kerrin, le frère de Kel.

Il se tourna vers Kerrin.

« Korith est léviteur, comme Ardith et Tazia.

— Tazia est ta cousine, dit le garçon à Kerrin. Lorsque j'ai jeté un œil dans la pièce, elle était en train de faire danser des coussins.

— Etait-elle seule ? demanda Sefer.

— Oh ! non, Tamaris était avec elle.

Sefer eut l'air soulagé.

— Ce garnement de Korith est mon neveu, expliqua Sefer en souriant. Alors, chelito, que me veux-tu ? Pourquoi as-tu dérangé tout le Tanjo pour me voir ?

Korith prit l'air offensé.

— Je n'ai dérangé personne. Je t'ai cherché toute la journée d'hier, mais tu étais occupé.

Son regard virevolta entre Sefer et Kerrin.

« Mais je vous interromps...

— Non, chelito, nous nous reposons. Jusqu'où es-tu arrivé, ce matin ?

— Jusqu’aux rubans du mât, dans le champ d’Oril.

— Très bien. Ta mère sera fière de toi. Korith est le fils de Keren, dit Sefer à Kerrin, et lorsqu’elle a vu ses dons se manifester, elle l’a envoyé ici.

— Te plais-tu, ici ? demanda Kerrin.

— Oh ! oui, mais parfois je regrette la ville, et puis ma mère me manque ; j’aimerais bien la voir.

Sans le vouloir, Kerrin saisit au vol les pensées qui émanaient de Korith : *orgueil, amour, solitude, peur* (celle-ci rapidement effacée), *nostalgie*... l’image d’une femme tranquille, un peu ronde, les cheveux noirs, qui coiffait un petit enfant... probablement Korith lui-même. Korith ne semblait pas avoir remarqué l’intrusion de Kerrin, mais manifestement Sefer l’avait sentie.

Kerrin se mordit la lèvre ; la douleur le força à battre en retraite vers son propre esprit.

— Keren me manque à moi aussi, chelito, dit Sefer. Lorsque la situation sera plus calme, je quitterai peut-être Elath quelques temps, et nous irons ensemble à Kendra-du-Delta.

Une ombre passa sur l’herbe.

— Toi, quitter Elath ? Ça semble peu croyable !

Une femme se tenait debout à côté d’eux, les bras croisés sur la poitrine. Un nuage de cheveux noirs auréolait son visage. Elle portait une robe d’un vert éclatant, serrée à la taille par une ceinture de cuivre.

— Je te présente Tamaris, dit Sefer. Elle enseigne le lévitement. Elle est également membre du Conseil.

Il se tourna vers elle.

« Comment va Tazia ?

— Un vrai petit démon, ce matin. Elle a piqué une colère parce que je ne voulais pas la laisser rejoindre Ardith sur la route. Elle dort, maintenant. Alors comme ça, tu me voles mes élèves ; je pensais travailler toute la matinée avec Korith, et je le trouve ici.

— Allez, Korith, dit Sefer, retourne avec Tamaris.

— Non, d’abord, je veux que tu me regardes.

— D’accord, chelito. Montre-moi ce que tu sais faire.

Korith ferma les yeux ; ses narines frémirent. Son image s’effaça devant les yeux de Kerrin. Un mât dans un champ. Des rubans accrochés au mât. Pas un souffle de vent ; les rubans pendent, immobiles. Tout autour, les blés dorment dans l’attente de la faucille et du four à pain. Soudain, les rubans s’agitent en tout sens en haut du mât. Dérangés, quatre corbeaux s’élèvent des blés murs et viennent décrire des cercles autour du mât.

— Tu as vu ?

— Oui, dit Sefer, c’est très bien.

— Tu sais, tu risques d’ennuyer les gens avec tes prouesses, dit Tamaris.

— Tai-je ennuyé, *Inanu* ? demanda Korith (*inanu* veut dire « oncle », dans la langue du sud).

Sefer ne répondit pas. Ses yeux semblaient sans vie. Son visage tendu, comme celui d’un fiévreux.

— Oui, murmura-t-il, oui...

Il prit une profonde inspiration.

« Je le lui dirai.

Il tourna le regard vers les collines qu’embrasait le soleil.

CHAPITRE X

— Sefer ?

Le visitant ne répondit pas.

Tamaris se pencha vers Kerrin.

— Laisse-le. Quelqu'un lui parle.

C'était à cela que devait ressembler Kerrin à Tornor.

Un frisson parcourut le corps de Sefer. Son regard se posa à nouveau sur eux. Il porta les deux mains à ses joues comme si elles le brûlaient.

— C'était Beria. Elle se trouve sur la route.

— Qu'a-t-elle dit ? demanda Tamaris.

— Les Anesh ont envoyé un messenger, un homme nommé Nerim. Il avait un fort accent et Beria a eu du mal à le comprendre. Il s'est avancé avec un drapeau vert et a déclaré que les Anesh lèveraient le camp demain pour gagner le village. Il a demandé que l'on fasse passer le message à Lara.

— Vont-ils tous venir ?

— Beria ne le savait pas.

— Il faut avertir Dorin et Kel.

Sefer approuva d'un signe de tête.

— Sait-on quelque chose à propos de Riniard ? demanda Kerrin.

— Non.

— C'est moi qui vais avertir Lara, dit Korith tout excité.

— Non !

La voix de Sefer claqua comme un fouet. Puis le visage du visitant se crispa comme sous l'effet de la douleur. Il prit Korith dans ses bras et le serra contre lui.

— Ah ! chelito, je t'ai fait du mal, pardonne-moi.

Il passa affectueusement la main dans les cheveux du garçon.

— Ce n'était pas grand-chose, dit Korith. Alors, je ne peux pas aller prévenir Lara ?

— Non, Tamaris ou moi nous en chargerons.

— Puis-je le dire à quelqu'un ?

— Va au préau, et préviens Kel. Mais vas-y tranquillement, et fais-le avec discrétion, sans crier.

Korith s'en alla en bondissant comme un cabri et disparut bientôt derrière la ligne des cyprès.

— Quelle importance cela a-t-il que quelqu'un d'autre le sache ? demanda Tamaris en prenant un morceau de fetuch dans le plat.

— Il y a dans le village des têtes brûlées qui songent encore à attaquer les Anesh. Un message des pillards risquerait de réveiller leurs ardeurs guerrières.

— Ils ne les trouveraient pas. Une armée anesh pourrait arriver droit sur Elath en traversant le désert, sans que personne s'en rende compte. Leurs barrières sont si fortes, qu'ils peuvent se rendre invisibles.

Sefer se leva.

— Je sais. Je me suis heurté à leurs barrières. Je me demande...

— Quoi ?

— Eh bien pourquoi ils ont appris à élever d'aussi formidables barrières sans rien apprendre

d'autre.

— Je n'en sais rien, et ça ne m'intéresse pas.

Sefer lança un coup d'œil à l'image du Gardien.

— Nous devons rester sur nos gardes, Tamaris.

— Ne me parle pas comme à une de tes étudiantes, Sefer d'Elath, siffla-t-elle.

Elle le regarda droit dans les yeux.

Sefer ne répondit pas.

« Ai, tu as raison.

Elle lissa sa robe d'un revers de main.

« J'avertis Dorin ?

— Si tu veux, répondit Sefer.

Elle sourit.

— Puisque tu envoies mes élèves faire tes commissions, je ne vois pas pourquoi je n'en ferais pas autant.

Elle s'éloigna en balançant merveilleusement les hanches.

— Qui est Beria ? demanda aussitôt Kerrin.

— Beria est un diminutif. Son nom complet est Berenzia ; c'est une visitante. Je dois aller avertir

Lara, veux-tu venir avec moi ?

— Je ne voudrais pas être sans cesse dans tes pieds.

— Mais tu ne me déranges pas du tout. Attends un moment, je vais chercher mes sandales.

Le bouquet de cyprès était frais et parfumé. Leurs pas soulevaient la poussière du chemin. Dans son jardin, une femme arrachait des oignons ; elle portait un chapeau de paille semblable à celui des femmes du Galbareth. Un homme court et trapu, avançait avec peine sur le sentier ; il portait une palanche à laquelle étaient accrochés deux seaux. Il adressa un sourire à Sefer.

— Des nouvelles ?

Sefer secoua la tête.

La maison de Lara se trouvait près du puits. Une tête de taureau en bronze, fixée à la porte, servait de heurtoir. Un petit garçon tout rose, les fesses à l'air, vint leur ouvrir.

— L'abu est à la maison, chelito ? demanda Sefer.

L'enfant enfonça le pouce dans sa bouche et recula pour leur laisser le passage.

Ils pénétrèrent dans une vaste pièce bien éclairée. Des appliques semblables à celles qui se trouvaient dans la maison de Sefer ornaient les murs. De nombreux coussins étaient éparpillés sur les nattes. Une vigne vierge étirait ses lianes devant une fenêtre. Il y avait un paravent, comme au Tanjo, et un escalier au fond de la pièce. Une femme descendit les marches. Lara.

— Que la paix du kea soit avec vous, dit-elle.

Sefer joignit les mains et s'inclina.

— Et avec toi, lehi.

Lehi signifiait guérisseuse.

La vieille femme adressa un sourire à Kerrin.

— Connais-tu maintenant le chemin qui mène chez Ardith ?

— Oui, lehi, merci.

Près de l'escalier, dans une niche ménagée dans le mur, se trouvait une statue du Gardien.

— Qu'est-ce qui t'amène, Sefer ? demanda la vieille femme.

— Un message de Beria. Les Anesh arrivent demain.

Un petit garçon entra ; Lara passa la main dans ses cheveux bouclés.

— Qui connaît déjà la nouvelle ?

— Beria, Erith, Tamaris, Kerrin et mon neveu. J'ai envoyé Korith prévenir Kel et je pense que Tamaris le dira à Dorin. Je pense que c'est tout.

— Crois-tu que la nouvelle demeurera secrète ? Tu connais Elath, Sefer, tu y vis depuis trente ans, tu sais bien qu'on ne peut rien tenir secret dans ce village.

— Les gens sont nerveux, dit Sefer, je ne veux pas d'expéditions dans les rochers ce soir, je ne veux pas que des imbéciles se précipitent pour espionner le camp des Anesh.

— Préviens les gens de sang-froid, Ilène, Moro, Ardith, Hadril, Terezia et Dol. Dis-leur d'ouvrir l'œil et de se tenir prêts. Ensuite, annonce publiquement ce que tu sais, sans cela les rumeurs vont commencer à circuler et ce sera pire.

— Tu as raison, lehi, dit Sefer en souriant.

L'enfant se mit à tirer la robe de Lara. Elle fouilla dans sa poche et en tira une petite pomme.

— Tiens, chelito.

Le carillon d'une cloche retentit.

« Excusez-moi, dit Lara, c'est Meritha qui m'appelle, je dois y aller.

Le nom n'était pas inconnu à Kerrin, il l'avait entendu prononcer par Réo, elle était chargée des chroniques du Conseil.

— J'y vais, dit Sefer. Ces escaliers sont fatigants.

— Non, Sef, merci, elle perd un peu la tête et un nouveau visage pourrait l'effrayer.

Le carillon retentit une nouvelle fois.

Sefer s'assit sur un coussin ; Kerrin prit place à ses côtés.

— Mon cousin m'a dit que Mériitha était scribe du Conseil.

— Oui, autrefois. Mais maintenant, elle est très vieille. La vieillesse est la seule maladie contre laquelle la guérisseuse soit impuissante.

— Kerrin !

C'était la voix de Lara. Elle se tenait en haut des marches.

« Voudrais-tu monter ? Mériitha aimerait faire ta connaissance.

Il eut un mouvement d'hésitation. « Pourquoi ? » semblait-il dire.

« Elle sait que tu es scribe, dit Lara, comme si elle avait lu les pensées de Kerrin.

Il monta les marches et pénétra dans la chambre de Mériitha. Le grabat occupait presque tout l'espace de la petite chambre. Mériitha était assise sur le lit. Kerrin s'était attendu à trouver une petite vieille semblable à l'abu, mais il se trouvait en face d'une femme grande, aux épaules larges et aux mains puissantes.

— Avance ! dit-elle.

Ses yeux jetaient l'éclat du diamant, et ses cheveux celui de l'acier. Au petit doigt de sa main gauche, l'ongle était très long. Josen lui avait dit qu'à Kendra-du-Delta, les scribes se laissaient pousser un ongle très long, pour pouvoir détacher les sceaux de cire.

« Qui es-tu ? demanda-t-elle.

Lara répondit avec douceur.

— Mais, chelito, c'est Kerrin, le fils d'Alis. Tu as demandé à le voir.

La vieille femme ferma les yeux.

— C'est vrai.

Elle leva la main.

« Regarde dans l'armoire, mon garçon.

Mon garçon... Kerrin réprima un mouvement d'humeur, puis se souvint que la vieille femme était malade.

Dans l'armoire s'amoncelait un invraisemblable bric-à-brac : cruches, pots, timbales, plateaux...

« Regarde sur l'étagère du haut.

Kerrin découvrit un paquet de forme carrée entouré dans une toile de lin.

« Prends-le.

Le paquet était léger, comme s'il avait contenu des brindilles ou de la poussière.

« Prends-le, répéta la vieille femme avec force.

Elle s'appuya sur un coude et une masse de cheveux gris vint recouvrir son visage.

— Descends, maintenant, lui dit Lara à voix basse.

Comme le ressac sur les rochers, des pensées déferlèrent en lui... *Pourquoi suis-je prisonnière de ce corps las et desséché ? Non, ce n'est pas moi, cela, je suis jeune et forte... Larita, aide-moi, je ne veux pas mourir !*

Dans l'escalier, Kerrin dut s'appuyer à la paroi pour ne pas tomber. La tête lui tournait... une angoisse venue du fond des temps lui tordait l'estomac ; jamais il n'avait senti la mort avec une telle intensité. Lorsqu'il fut arrivé en bas des marches, Sefer lui prit le bras.

— Allons-nous-en, maintenant.

Ils marchèrent quelques temps en silence.

Finalement, Sefer lui demanda doucement :

— Qu'est-ce que c'est que ce paquet.

— Je ne sais pas, ouvre-le.

La toile de lin était aussi fine que la soie. Le paquet contenait des papiers couleur coquille d'œuf, striés de fines marbrures, caractéristiques des papiers de Kendra-du-Delta.

Sur le chemin, Sefer s'arrêta dans de nombreuses maisons pour annoncer la nouvelle de l'arrivée des Anesh. Hadril, le tonnelier, s'offrit à avertir d'autres villageois, dont Ardith. Moro, le tailleur, n'était pas chez lui, mais son fils aîné, un garçon de l'âge de Kerrin avait déjà appris la nouvelle, quoique déjà déformée par la rumeur.

— Alors ils viennent ce soir !

— Non, ils viendront demain au petit matin, et nous leur enseignerons ce qu'ils demandent, Perin, il n'est pas question d'engager le combat.

Perin avait l'air déçu.

— Le keari est-il... encore vivant ?

— Je n'en sais rien.

La maison de Sefer était vide quand ils y arrivèrent.

— Ils doivent être au préau, dit Sefer.

Kerrin étala le paquet sur sa couverture. Le tissu jaune n'enveloppait pas que des papiers, il découvrit également une plume écarlate, un bâton de cire rouge, un pain d'encre sèche et un pinceau. Les mots, déjà, dansaient dans sa tête : *« À Josen du clan noir, Donjon de Tornor, de la part de Kerrin... »*

— Kerrin... Comment te sens-tu ? Fatigué ? Tu as mal à la tête ?

— Non, ça va.

Kerrin caressait doucement les poils de blaireau du pinceau.

Kerrin, s'il-te-plaît.

Kerrin se souvint brusquement que Sefer était son maître et qu'il lui devait un respect particulier. Il posa le pinceau.

— Excuse-moi. Je pensais que nous en avions fini pour aujourd’hui.

— Si tu es fatigué, nous continuerons demain.

— Non, je ne suis pas fatigué.

— Dans ce cas, nous pourrions continuer. Tout à l’heure, dans le jardin, je t’ai senti dans l’esprit de Korith.

— Je n’avais pas l’intention de le faire.

— Je sais, mais il va te falloir apprendre à dresser des barrières.

Soudain, il projeta dans l’esprit de Kerrin l’image d’un chandelier et d’un papillon vert aux ailes dentelées qui tourbillonnait autour de la flamme.

Le papillon tournoya puis s’engloutit dans les flammes.

Fugitive, l’image de Meritha s’inscrivit dans son esprit.

— C’est désagréable.

— La sensibilité des visitants s’affine, elle ne diminue pas. Tu es mon disciple, et je ne veux pas te causer de dommages.

Lui revinrent alors en mémoire les paroles d’une chanson que fredonnait parfois Ilène : « Etranger dans un pays lointain, je suis, où que j’aie, un exilé... »

— Ça ne pourrait pas attendre demain ? demanda Kerrin.

— Demain, les Anesh vont venir, et je devrai me consacrer totalement à eux.

— Que dois-je faire ?

— Je vais essayer de t’atteindre, et tu devras t’efforcer de m’en empêcher en élevant un barrage mental.

Kerrin prit une profonde inspiration et s’imagina face aux murailles grises de Tornor.

Il se concentrait... mais le mur dans son esprit s’écroulait comme s’il eût été fait de sable.

Il ouvrit les yeux.

— Je n’y arrive pas.

— Essaye encore.

Kerrin ferma les yeux et reprit sa concentration. Sa tête commença à le faire souffrir. *Rien de ce que tu fais ne devrait te faire mal...* Mais il décida de passer outre la douleur. L’image du mur se reforma. Plus claire qu’auparavant. Il persévéra. La muraille s’effondra comme une vitre qui vole en éclats. Une douleur terrible lui vrilla le cerveau.

— Aaaaaahhh !

— Tu es blessé ?

— Non.

Laisse-moi voir.

Il frémit lorsque l’esprit de Sefer effleura le sien. Mais l’examen fut bref et sans douleur. Quelques instants de silence s’écoulèrent.

Puis Sefer se leva, s’approcha de la fenêtre et repoussa doucement le rideau de cuir du bout des doigts.

— Nous allons tenter quelque chose, dit Sefer. Je vais me glisser profondément dans ton esprit et élever la barrière pour toi. Tu verras comment il faut opérer et les sensations qui en résultent.

— Cela fera-t-il mal ?

— En principe, non, mais si cela arrivait, je me retirerais aussitôt.

Il s’accroupit, le dos appuyé à la paroi de bois, en sorte que leurs yeux se trouvèrent à la même hauteur.

Kerrin sentit l’esprit de Sefer s’insinuer en lui avec souplesse... il se souvint du poisson rouge

qu'il avait aperçu dans l'étang bleu. Brusquement, il se sentit aveugle ; ses os devenaient mous ; il était incapable du moindre mouvement. La tête lui tournait. Ses paupières se fermèrent. *Regarde...* disait la voix de Sefer, *Regarde !* Un paysage vert et bleu, de l'herbe, de l'eau... Le chant d'un oiseau. Il dominait le paysage comme du haut d'une tour. Puis, soudain, il se trouvait sur le sol et l'herbe lui montait jusqu'aux genoux.

Le mur se dressait devant lui.

Fait de pierres sombres. Il tendit le bras ; le mur s'évanouit. Il le tendit à nouveau et le mur réapparut. *C'est toi qui l'a fait...* De la main, Kerrin tâta la pierre solide et froide. Sefer se retirait comme une anguille entre les rochers... Le mur frissonna puis éclata. Une douleur intolérable traversa son cerveau.

Il était trempé. C'était impossible. Il se trouvait à Elath, dans la maison de Sefer. Mais une partie de lui-même était ailleurs, perdue, seule, un enfant dans un monde étranger. Ce monde gris, terne, était effrayant, et lui il avait mal, si mal...

Kerrin ! Le cri résonna aux parois de son crâne. Comme une main, l'esprit de Sefer le saisissait. Oui, il se trouvait bien dans la maison de Sefer, et celui-ci le tenait dans ses bras, le berçant doucement comme une mère l'aurait fait.

— Tiens, bois !

Kerrin avala une gorgée de liquide. Du vin ! Le liquide lui brûla la langue.

Il avait mal à la tête. Il se sentait ridicule, maladroit. Il but encore.

— Je suis désolé... j'ai essayé.

— Je sais, je sais, tu n'as pas à être désolé.

Il posa le verre à côté de lui.

« Pourquoi es-tu allé là-bas ?

— Je ne sais pas.

Sefer le saisit par les épaules.

— Regarde-moi. J'y étais moi aussi, j'ai senti ta douleur, puis la peur. Où se trouve cet endroit ? Pourquoi t'y es-tu rendu après que la barrière ait disparue.

— Je ne sais pas.

— Impossible de dire s'il s'agissait d'un rêve ou d'un souvenir. Était-ce un endroit familier ?

Kerrin sentait les larmes lui venir aux yeux. Laisse-moi, voulait-il dire, mais il savait que Sefer ne cherchait qu'à l'aider. Il se souvint d'un incident dans le Galbareth, au cours de la tempête.

— Oui, c'est quelque chose que j'ai déjà vécu.

— Combien de fois ?

— Une fois.

Kerrin lui raconta tout. Sefer l'écouta avec attention.

— Je sais ce qui a dû se passer, mais je ne comprends pas tout. Au cours de cette tempête, quelque chose t'a effrayé, comme t'a effrayé l'éclatement de la barrière, et tu t'es réfugié dans le souvenir d'une peur plus ancienne encore, qui date de son enfance. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi la disparition de la barrière t'a fait penser à cette tempête dans le Galbareth.

— Moi non plus.

— La barrière est demeurée intacte jusqu'à ce que je te dise de la contrôler.

Sefer se gratta la tête d'un air dubitatif.

« Je me demande...

Kerrin frissonna.

— Je... je ne serai pas capable de recommencer.

— As-tu peur de moi ? As-tu peur que je te fasse du mal ? Tu as l'air d'un animal terrorisé par un chasseur.

Kerrin se sentit un peu honteux. La détresse de Sefer le touchait.

— Non, Sefer, non.

Sefer monta dans sa chambre et en redescendit avec une couverture bleue qu'il déposa sur les épaules de Kerrin.

Puis il se mit à tourner dans la pièce comme un fauve en cage, déplaçant un objet, tapotant un coussin.

— Tu n'es pas obligé de rester, dit Kerrin. Je me sens mieux, maintenant.

Sefer s'agenouilla à côté de lui.

— Tu es sûr ? Ne veux-tu pas dormir ?

— Non, je n'ai pas sommeil.

Sefer se remit à faire les cent pas dans la pièce.

— Tu peux partir, Sefer, répéta-t-il.

— Eh bien, d'accord. Tu es sûr que tu n'as besoin de rien ?

— Non, non, ça va. Où vas-tu ?

— Au préau. J'ai besoin de parler à Kel.

Dans la maison vide, les trilles du grillon lui firent l'effet d'un ricanement. Tu ne seras jamais visitant ! disait-il, tu ne seras jamais visitant ! La douleur dans son crâne n'était rien à côté de celle qui lui étreignait le cœur.

Il aperçut le paquet de papier posé à côté de lui. Josen avait raison, il aurait dû se rendre à Kendra-du-Delta et devenir scribe. Le métier lui était déjà familier. La porte s'ouvrit ; des pas firent craquer le plancher.

C'était Kel. Sa robe écarlate scintillait dans le soleil. Il s'agenouilla près de Kerrin.

— Chelito ?

Ses deux mains s'immobilisèrent avant d'avoir atteint le corps de son frère ; il craignait de le briser comme du cristal.

— Tu peux me toucher, tu sais, je ne suis pas si fragile que ça.

— Sefer m'a dit... Oh ! chelito, je ne t'ai pas amené à Elath pour te voir souffrir.

Il promena doucement la main sur la joue de Kerrin.

— Ce n'est pas la faute de Sefer, dit-il vivement.

Kel sourit.

— Je sais.

La porte s'ouvrit à nouveau et les uns après les autres, les membres du kearas firent leur apparition.

Elli vêtue d'une robe jaune empruntée aux bains, tenait un gros paquet de carottes à la main.

— Salut, Kerrin, tu nous a fait une belle peur, dis donc.

Sa remarque réconforta Kerrin.

« J'espère que vous avez faim, tous, ce soir c'est moi qui fais la cuisine. Où est Sefer ?

— Il est en train de parler aux gens du village, dit Kel. Il craint des incidents pour cette nuit.

— De quelle sorte ? demanda Arillard.

— Il a peur que des jeunes ne préparent une embuscade pour l'arrivée des Anesh.

Puis, Kel avisa le paquet de papier posé sur la couverture.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du papier, de l'encre et un pinceau. Je suis allé chez Lara avec Sefer, et Méritha m'a donné ce paquet.

— J'en ai toujours rêvé, dit Kel.

— Rêvé de quoi ?

— Savoir écrire. C'est quand même différent que de demander à quelqu'un de le faire pour soi.

Kerrin était surpris ; il ne lui était pas venu à l'esprit que son frère pût ne pas savoir écrire. Son mal de tête semblait avoir tout d'un coup disparu. Il rejeta la couverture de ses épaules et se dirigea vers la cuisine.

Elli lui adressa un sourire.

— Que cherches-tu ?

— Un récipient quelconque pour faire une préparation.

— Quelle préparation ?

— De l'encre.

Il remplit un bol d'eau et retourna dans la grande pièce. Sous les yeux de Kel il procéda au mélange. Une odeur de chèvrefeuille et de jasmin monta du liquide foncé. Il se mit à écrire. *À Josen du clan noir, au Donjon de Tomor, de la part de Kerrin d'Elath, salutations.*

Il lut la phrase à voix haute. Kel lui caressa l'épaule en souriant.

— Kerrin d'Elath...

Kerrin continua d'écrire. *Je suis arrivé à Elath il y a trois jours. Le voyage a été très intéressant. Nous nous sommes arrêtés dans un village du nom de Brath, puis dans des champs, et enfin dans un autre village du Galbareth dont je n'arrive pas à me rappeler le nom. Nous avons également passé une nuit sur les bords du lac Aruna.*

Il lut le passage à voix haute et se remit à écrire. *J'ai rencontré le frère de ma mère, Ardith, sa femme Léa et mes cousins. J'ai fait connaissance avec le travail des champs et j'ai écrit une lettre en me servant d'une plume comme pinceau, d'un morceau de toile en guise de papier et de laque à la place d'encre. Ce papier-ci, l'encre et le pinceau m'ont été donnés par Méritha, scribe du village.*

Il souffla sur la feuille pour sécher l'encre, regrettant de n'avoir pas de sable.

J'espère que tu vas bien. Embrasse Paula de ma part, et présente mes salutations à mon oncle Morven. Il hésita une seconde puis ajouta : *ainsi qu'à mon ami Tryg.*

— Qui est Paula ? demanda Kel.

— La femme qui m'a amené à Tornor après la mort de notre mère. C'est la vieille femme à qui j'ai dit au revoir.

— Ah ! oui, je me souviens. Et Tryg ?

— Mon ami. C'est lui qui m'a apporté le poignard.

— Dois-je me montrer jaloux ?

Il sourit.

Puis il se releva avec souplesse et se dirigea vers l'escalier.

— Je vais dans la chambre.

Elli arriva sur ces entrefaits et présenta à Kerrin un bol plein de prunes. Elles étaient incroyablement amères, et il fit la grimace.

— À qui as-tu écrit ? demanda-t-elle.

Elle s'était assise à côté de lui et sa jambe nue reposait contre la sienne. Il bougea légèrement pour lui faire de la place.

— À mon vieux maître, Josen.

Elli lui sourit.

— Tu sais, Kerrin, nous pouvons être amis, même... et son sourire se mua en grimace.

« Même si tu ne veux pas dormir avec moi.

La porte d'entrée s'ouvrit, et Kerrin, soulagé, tourna ses regards vers le nouveau venu. C'était Calvin qui offrait aux regards de l'assemblée un petit objet brillant.

— Un poisson ! s'exclama Elli en riant.

— Non, dit Calvin en le faisant choir dans ta main ouverte d'Elli.

À Kendra-du-Delta, les pièces de monnaie portaient le nom de poisson, à cause du symbole qui y était gravé. Cette pièce était ronde et fine comme un poisson, mais elle n'était pas en argent.

Elli gratta la pièce avec l'ongle, la mordit.

— On dirait du coquillage. Pourquoi y a-t-il un trou au centre ?

L'escalier craqua. Kel descendait ; il avait troqué sa robe pour des culottes bleu pâle et une tunique grise.

— Il y a une rune sur la pièce, dit Elli ; qu'est-ce que c'est ?

— Demande au scribe, dit Arillard.

Kerrin examina la pièce.

— C'est un K.

Calvin reprit la pièce.

— C'est une pièce appelée *bonta*. Elle vaut la moitié d'un poisson. Le Conseil de Kendra-du-Delta a décrété que dans l'enceinte de la cité, toutes les opérations d'achat et de vente se feraient avec ces pièces. Aux portes de la cité, les marchands doivent échanger leurs pièces d'argent et de cuivre contre ces nouvelles pièces. Lorsqu'ils quittent Kendra-du-Delta, ils font l'opération inverse. Des tables de changeurs sont installées à toutes les portes. La famille Sul les contrôle toutes.

Calvin sortit de sa poche un collier de ces pièces.

« C'est ainsi qu'on les porte à Kendra-du-Delta.

Elli lui fit les yeux doux.

— Me jouerais-tu tes coquillages aux dés ?

— D'accord, mais après le dîner.

Elli se leva et se rendit à la cuisine. Sa robe de velours traînant sur la natte lui donnait l'allure d'un reptile sur le sable.

Arillard et elle apportèrent le dîner sur la table : de la soupe servie dans des bols en bois, des prunes, du fetuch, des noix et du vin. Ils s'installèrent tous autour de la table ; tous... sauf Jensie.

— Tu ne veux pas dîner, Jensie ? demanda Arillard.

Elle secoua la tête sans rien dire.

— Viens au moins t'asseoir avec nous, dit Kel.

Jensie hésita une seconde puis vint les rejoindre.

Le dîner se déroula plutôt gaiement, en dépit de la tristesse dont faisait montre Jensie.

Kerrin écoutait en silence Kel raconter en riant l'histoire de leur danse devant le Conseil de Kendra-du-Delta. Il n'était pas figureur, mais, comme on peut deviner une mélodie entière en écoutant seulement quelques notes, il sentait derrière ces quelques paroles échangées toute l'unité du kearas. Un lien profond les unissait, comme la rivière à son lit, comme l'épée à son fourreau. Il avait entendu une fois Josen expliquer que les kearis ne faisaient pas qu'exprimer le kea, ils en maintenaient également la cohésion ; si les danseurs d'Arun cessaient un jour de danser, le monde connaîtrait la discorde. L'harmonie serait perdue. C'était, se disait Kerrin, pire que de perdre un bras.

Il se remit à boire sa soupe en silence. L'image de cette cohésion disparut, mais il avait ressenti cette unité, et ressenti qu'il en faisait partie. Même s'il n'avait jamais dansé ni pris part aux cercles de combat.

CHAPITRE XI

Sefer et Terezia n'étaient rentrés que tard dans la nuit. Les kearis en se levant les virent descendre les escaliers ; ils avaient les traits tirés, l'air épuisé.

Un rasoir à la main, Cal s'était campé devant le petit miroir surmontant la table de toilette.

— Moi, je suis bien contente de n'avoir pas à me raser, déclara Elli. Quelle corvée cela doit être !

— Pour moi en tout cas, c'en est une, reconnut Kerrin.

Il passa la main sur ses joues rugueuses. Il détestait se raser lui-même ; sans le concours de Josen, à Tornor, il finissait toujours par se couper.

— Je peux t'aider si tu veux, proposa Elli. Mais tu devrais te laisser pousser la barbe. Je suis sûre que cela t'irait très bien.

Kerrin leva un sourcil étonné. Les barbes n'étaient-elles pas pour les vieillards ?

« C'est vrai, tu sais ! insista-t-elle avec un sourire.

Durant la nuit il s'était roulé contre elle et s'était réveillé, au petit matin, le dos contre la poitrine d'Elli qui avait replié un bras protecteur par-dessus sa tête.

Les Anesh allaient revenir. Ravalant sa colère et son anxiété, Kerrin revécut la puanteur du crottin et de la sueur des chevaux, le cliquetis des harnais, les reflets vacillants dans les cheveux de Riniard...

— Le Conseil a-t-il une tâche pour nous, Sefer ? demanda Arillard.

— Vous avez le choix entre rejoindre la troupe d'Erith qui surveille les abords de la vallée ou celle de Cléo qui monte la garde au village. Mais vous pouvez aussi bien ne vous occuper de rien.

— Moi, aujourd'hui, je cuisine, annonça Elli. Cal me rapporte un cuissot d'agneau de chez le boucher. Je me fais fort de vous régaler ce soir.

— On frappait à la porte.

— Entrez ! cria Terezia.

— Vas-tu avancer, à la fin ! grondait un homme en poussant devant lui le jeune Perin.

Kerrin remarqua la ressemblance entre l'homme furieux et l'adolescent terrifié : même silhouette trapue, et tous deux avaient le teint mat, les yeux sombres et une épaisse chevelure bouclée.

— Bonjour, Moro, dit Sefer.

— Bonjour. Mon imbécile de fils a quelque chose à vous dire.

Perin jetait de tous côtés des regard apeurés.

« Allez, vaillant éclaireur, parle donc.

Obstinément muet, Perin baissa la tête.

« C'est donc moi qui vais vous expliquer : il y a deux nuits, celui-là que je me tue à élever correctement fumait l'herbe suave dans l'écurie quand est passé le keari aux cheveux roux.

Jensie leva la tête.

« Alors ils ont fumé ensemble. Mais le plus intéressant de l'histoire est qu'ils ont décidé de se glisser hors du village à l'insu des sentinelles de Cléo... avec pour projet d'approcher du campement des Anesh.

La voix de Moro perdit ses accents de fureur ; il ne montrait plus qu'un profond désarroi.

« Ils ont réussi, mais Perin s'est affolé et est revenu en arrière. Votre ami a continué.

Le cordier fit un pas vers son fils qui s'écarta prudemment.

« J'ai pensé qu'il fallait que tu le saches, Kel. Je... je suis désolé. Je ne sais pas lequel a entraîné l'autre.

Un long silence s'ensuivit.

— Quel âge as-tu ? finit par demander Kel au jeune garçon.

— Sei... seize ans, skayin.

— Assez vieux pour te souvenir des attaques il y a dix ans...

— Mais pas assez pour en concevoir de la peur, continua Ilène.

Kel se tourna vers Moro.

— As-tu perdu de la famille lors de ces attaques ?

— Non, j'en rends grâce au kea.

— Que te dire, Moro ? soupira Kel. Ramène-le chez toi et bats-le, comme je ne manquerai pas de faire avec le rouquin lorsqu'il reviendra.

Moro saisit son fils par le bras et le tira hors de la maison ; la porte se refermait à peine que les kearis entendirent sa voix tonner et le claquement d'une gifle.

— Tu as fait comme il fallait, nika, dit Sefer.

— Comment pourrais-je rendre ce gamin responsable de la folie de Riniard.

Il se pencha sur Jensie qui fixait douloureusement ses mains.

« Nous le ramènerons, Jensie, je te le promets.

Soudain Kerrin se raidit : un appel résonnait dans son esprit. *Attention.*

— Que se passe-t-il ? demanda Ilène.

— Les Anesh sont là, dit Sefer.

La foule s'était rassemblée sur la place du marché. Les kearis rejoignirent Lara, Tamaris et Dorin.

Une petite bande de cavaliers dévalait les flancs de la colline sud. Des jurons vite étouffés montaient de la foule de temps à autre. Ceux d'Elath attendaient les mains nues, mais par les portes entrouvertes, dans les chambres et les boutiques, brillaient des regards farouches. Un rayon de soleil vint jouer sur le manche d'un poignard et l'on pouvait voir, adossé à un tronc d'arbre, une haute silhouette armée d'un arc.

En tête de la petite troupe des Anesh chevauchait Thera. Un homme l'accompagnait dont le visage sembla à Kerrin vaguement familier. Quel sentiment les habitait, eux qui arrivaient si peu nombreux au milieu d'une foule hostile, où à tout instant une main pouvait se lever et frapper ?

De grandes capes brunes flottaient derrière eux et de hautes bottes à franges moulaient leurs jambes. À part Thera et une vieille femme, tous les cavaliers étaient des hommes. Ils avaient les cheveux lisses et noirs, la peau cuivrée. Des motifs en perles multicolores décoraient leurs ceintures et leurs amples chemises. De longues scarifications traversaient les joues des hommes, des pierres ornaient leurs lobes percés. Ils étaient doublement armés, de dagues et de petites épées courbes.

« Beaucoup moins nombreux que la nuit de l'incursion, jugea Kerrin.

Ils faisaient corps avec leurs montures, des bêtes vives et racées, et jetaient de tous côtés des regards suspicieux. D'un geste Lara fit taire le murmure qui montait de la foule des villageois.

— Nous voilà, lança Thera, toujours aussi arrogante. Enseigne-nous ton savoir.

Lara scrutait le farouche visage.

— Nous voulons d'abord nous enquérir de ce qu'il advient de notre frère.

— Votre frère est en vie.

— Nous désirons le voir.

— Non.

— Et comment saurions-nous qu'il vit vraiment ?

— Les cavaliers du désert ne mentent pas !

L'homme aux pierres bleues dans les lobes aboya quelque chose. Alors Kerrin se souvint : cet homme au regard défiant était celui qui tenait Riniard attaché à son cheval le soir de l'incursion. Il était le seul, avec Thera et la vieille femme à ne porter aucune cicatrice sur le visage. Son nom semblait être Barat.

Thera lui parla dans sa langue avec d'amples gestes des mains, puis elle se tourna vers Lara :

« Aujourd'hui vous enseignerez à ceux qui sont là. D'autres viendront demain. Ils apporteront un message de votre frère, des paroles que lui seul aura pu prononcer. Lorsque notre peuple aura votre savoir, il retournera dans son camp et votre frère vous reviendra sauf. Au nom de mon peuple, Li Omani, je le jure.

Avec majesté, elle posa sa main droite sur les plumes ornant la crinière de son cheval.

Lara conféra un moment avec Tamaris puis se tourna vers Thera :

— Nous acceptons ton serment. Si tu es parjure, nous le saurons car l'esprit ne ment pas à l'esprit.

Barat cracha une nouvelle question. Les chevaux, non ferrés, piétinaient dans la poussière. La rue principale était noire de monde ; il y avait même un enfant perché sur le toit pentu du puits.

Lara attendit que les cavaliers eussent fini de se consulter, puis elle dit :

— Il est une chose que vous devez savoir. Seuls quelques-uns d'entre nous enseignent. C'est une tâche épuisante, pour l'élève comme pour le maître. Nous ne pourrions en un seul jour vous enseigner à tous.

Thera traduisit.

— Shai ! répéta plusieurs fois Barat en secouant la tête. Shai !

La vieille femme aux côtés de Thera se lança alors dans un long discours débité d'une voix métallique et cassante. Un autre homme intervint. Les chevaux balayaient l'air de leurs queues. Lassé, Kerrin passait d'un pied sur l'autre.

Enfin Barat darda son doigt sur un homme, puis un autre...

Quatre d'entre eux mirent pied à terre en même temps que Thera. L'un s'empressa auprès de la vieille femme et la déposa délicatement à terre.

— Enseignerez-vous à six d'entre nous ? demanda Thera.

— Oui, dit Lara.

— Si ce soir nous ne reparaissons pas au camp, siffla la cavalière, notre otage mourra, de la manière la plus atroce et la plus lente que nous connaissions.

Un murmure parcourut la foule. Arillard et Ilène prirent Jensie par les épaules. Kel montrait un visage impassible. Inquiets, les Anesh se regroupèrent ; Barat dégaina à moitié son épée.

— Restez calmes, exhorta une voix dans la foule. Ne bougez surtout pas.

L'agitation finit par cesser.

Barat aboya un ordre : les cavaliers qui n'avaient pas été désignés firent volter leurs montures et repartirent vers la colline, silencieux et rapides comme des oiseaux de proie.

— Rejoignez vos maisons, maintenant, cria Sefer.

Elli prit la main de Kerrin. Ils allaient s'éloigner quand Sefer fit un signe à Kerrin.

— Il t'appelle, dit Elli en le poussant doucement. Vas-y !

Kerrin s'approcha.

— Mais laisse-le donc choisir, nika ! disait Sefer à Kel.

Les lèvres pincées, Kel garda le silence.

« J'ai quelque chose à te demander, Kerrin, continua Sefer. Je voudrais que tu viennes avec nous. Ils sont six ; ce serait bien que nous soyons six également. Tu n'auras rien de spécial à faire.

— Pourquoi moi ? demanda Kerrin.

Son cœur s'était mis à battre plus vite.

Barat le fixait intensément. Une odeur âcre flottait alentours : l'odeur des Anesh.

Ce fut Kel qui répondit, d'un ton irrité.

— Parce que tu es scribe et que tu pourras par la suite consigner ce qui s'est passé. Que veux-tu, c'est ainsi qu'on voit les choses quand on a une sœur lettrée !

— Et toi tu n'as pas envie que j'y aille ?

Kel haussa les épaules :

— Cela ne me regarde pas, après tout.

— Mais je veux savoir ce que tu en penses.

— Tu dois faire ce que tu désires, chelito.

L'air furieux, Barat lança quelques mots à l'adresse de Thera.

— Ils s'impatiente, dit Sefer. Ecoute Kerrin, il n'y a aucun risque d'être aspiré dans les pensées des Anesh, car leurs boucliers mentaux sont plus solides que le fer. Viendras-tu ?

Les Anesh abservaient Kerrin ; on eût dit des loups à l'affût.

— D'accord, je viens, finit-il par répondre.

— Qui est le manchot ? demanda Thera.

Le visage de Kerrin s'enflamma. Les doigts de Kel se crispèrent sur son bras.

— C'est un des nôtres, dit Lara. Je n'ai pas à en dire plus. T'ai-je demandé qui sont ceux qui t'accompagnent ?

Thera traduisit et la vieille femme se mit à rire ; elle hocha la tête en signe d'approbation et tapota le bras de Barat.

— Laissez-vous vos chevaux ici ? demanda Lara.

— Nos chevaux sont une partie de nous-mêmes, déclara Thera.

— Par le kea, nous jurons qu'il ne leur sera fait aucun mal, dit Sefer. Cela est pour nous un serment inviolable.

Les Anesh se consultèrent, puis Thera dit :

— Il ne faudra pas les bouger d'ici. Mais faites-nous la faveur de leur donner à boire.

— Nous n'y manquerons pas.

Le nez presque contre les naseaux de son cheval, Thera lui parlait avec douceur ; l'animal pointa les oreilles en avant et lui passa la langue sous le menton. Alors Thera laissa tomber les rênes dans la poussière.

— Ils acceptent, dit Thera.

Lentement, réglant leur pas sur celui de la vieille femme, tous se mirent en marche pour le Tanjo. Dans le bois de cyprès les Anesh montrèrent des signes d'inquiétude, jetant de tous côtés des coups d'œil méfiants ; mais arrivés dans le jardin, leurs visages s'éclairèrent. Les buissons aux couleurs éclatantes sur la fraîche verdure semblaient les ravir.

— C'est comme le désert après la pluie, dit Thera en passant son doigt sur les pétales d'une fleur.

Mais Barat marchait nerveusement de long en large, l'homme avec les pierres rouges dans les lobes fit un geste en direction du Gardien.

— Est-ce... qu'est-ce que cela ?

— Cela, pour nous, représente le kea, dit Lara.

— Le kea ?

— C'est un mot de la vieille langue de notre peuple qui signifie : harmonie, équilibre, milieu.

— Kea... comme keari ? s'enquit l'homme aux pierres rouges.

Et il se lança dans un long discours en langue anesh, que Thera ponctuait par des hochements de tête. La voix grinçante de la vieille femme s'éleva ; on eût dit une crécelle. D'un geste du menton elle désigna le Gardien, et, à la grande surprise des sorciers d'Elath, les Anesh se campèrent face à la sculpture, joignirent les mains sur le front et s'inclinèrent. Alors, rejetant sa cape de côté, la vieille femme se laissa glisser dans l'herbe.

— Nous resterons ici, dit Thera.

Lara, Sefer, Dorin et Tamaris échangèrent des regards perplexes.

« Nous n'aimons pas les maisons qui ne bougent pas, continua Thera.

Les deux groupes s'assirent face à face en deux arcs de cercle, et Lara annonça les noms des sorciers d'Elath :

— Lara, Sefer, Kel, Kerrin, Tamaris, Dorin.

Cette simple présentation sembla déconcerter les Anesh. Barat dit quelques mots à Thera et chacun des cavaliers donna son nom :

— Thera.

— Barat.

— Jacob.

Il était plus grand que les autres, mince et gracieux.

— Nerim.

Nerim avait la peau très sombre, les yeux noirs comme le charbon. Les longues cicatrices qui barraient ses joues, de l'œil au menton, étaient fripées et violacées.

— Khalad.

Une douce barbe frisée ourlait les lèvres de Khalad.

— Mirian.

C'était la vieille femme.

Sefer se tourna vers Thera.

— Es-tu la seule à parler notre langue ?

— Je parle aussi un peu, dit Nerim.

Kerrin reconnut celui qui avait apporté le message aux éclaireurs d'Erith.

— Peut-être pourrions-nous apporter du vin, suggéra Tamaris.

Thera traduisit. Le visage de Khalad s'illumina ; Mirian pouffa. Là où le temps avait arrondi les traits de Lara, il avait flétri et creusé ceux de Mirian. Sa peau adhérait étroitement à son ossature anguleuse.

— Bonne idée, dit Sefer. Apporte-nous donc du vin, Tamaris.

Tamaris ferma les paupières. Une porte s'ouvrit puis se ferma ; quelque chose de brillant passa dans l'air : une haute aiguière en cuivre, comme portée par des mains invisibles, s'avancait dans le jardin, suivie par une douzaine de coupes, en cuivre également. Sous les yeux écarquillés des Anesh, l'aiguière vint se poser dans les mains de Tamaris, tandis que les coupes atterrissaient doucement dans l'herbe. Tamaris remplit une coupe et la tendit à Thera. C'était du vin blanc. Les Anesh se la passèrent de main en main jusqu'à ce qu'elle arrivât à Mirian. Celle-ci attendit que Tamaris eût pris une gorgée et elle goûta au vin.

— Wa-hai ! s'exclama-t-elle avec un large sourire.

— Elle dit que c'est bon, traduisit Thera.

À part Barat qui demeurait les bras croisés sur la poitrine, tous les Anesh goûtèrent au vin. Kerrin le trouva sec et âpre.

— Montre-moi comment faire cela ! demanda Barat par l'intermédiaire de Thera.

— Tout le monde ne possède pas ce don, dit Sefer.

— Barat vous rappelle que la vie de votre frère dépend de ce que vous nous enseignerez.

— Nous le savons. Mais nous ne pouvons changer la réalité. Moi-même je n'ai pas le pouvoir de déplacer les objets. De nous six, Tamaris est la seule à posséder ce don.

— Qu'elle nous montre, alors.

— Si vous avez ce don, elle vous enseignera. Sinon, elle ne pourra pas.

Les Anesh se consultèrent.

Il y eut une brève altercation, puis un torrent de paroles, que fit taire la voix stridente de Mirian.

Kerrin songeait avec tristesse à tous les blancs – les échanges en langue anesh, incompréhensibles pour lui – dont il devrait ponctuer le compte rendu de l'enseignement au Tanjo.

Finalement, Nerim dit :

— Moi, pouvoir déplacer objets.

— Montre-nous, demanda Lara.

Nerim se mit à fixer la coupe qu'il tenait à la main. Elle vacilla un peu, puis s'éleva en ligne droite jusqu'au niveau de ses yeux où il la maintint une dizaine de secondes ; Jacob la rattrapa habilement au moment précis où elle allait choir dans l'herbe. Un sourire éclatant illuminait le visage de Nerim.

— Oui, dit Tamaris, tu possèdes ce don. Tu es un léviteur.

— Alors par la force de ton esprit tu peux jeter une pierre, faire venir le feu ou l'eau ! souffla Thera.

— Montre-leur, Tamaris, dit Sefer.

Tamaris réunit ses mains en coupe : l'air au-dessus de ses doigts se mit à vibrer, un éclair bleu se stabilisa... et une gerbe de flammes jaillit. Puis elle fit le geste de jeter quelque chose ; la boule de feu s'éleva pour enfin se disperser dans un nuage d'étincelles.

Les Anesh regardaient, interloqués.

— Pierre, je peux jeter, dit Nerim, coupe, je peux jeter. Rien d'autre.

Il fit le geste de soulever quelque chose de très lourd.

— Il faut beaucoup travailler, dit Tamaris. Le feu aussi demande un long entraînement. Je fais un bouclier avec ma pensée entre mes mains et les flammes. Cela est très difficile. N'essaye pas.

— Fatigue... Moi... fatigué, dit Nerim.

Il demanda quelque chose à Thera en langue anesh.

— Nerim veut savoir, expliqua Thera, pourquoi cela le fatigue tant de se servir de son pouvoir.

— Parce qu'il se bat contre lui-même, expliqua Tamaris. Il se sert de son pouvoir à travers un mur.

Kerrin s'aperçut alors qu'aucun des sorciers n'était armé. Sefer n'avait pas besoin de poignard... il pouvait arrêter le coup dans l'esprit d'un homme avait même que celui-ci l'eût commandé à son bras. Tamaris non plus n'avait évidemment pas besoin d'arme.

« Si seulement je savais user du don que je possède aussi bien que Sefer », songea-t-il avec désespoir.

— Enseigne-moi, dit Thera.

— Que sais-tu faire ?

Elle hésita. Ses longs doigts osseux se nouèrent.

— Je peux commander aux animaux. Je sens les grands désirs ou besoins des autres. Quand j'étais petite j'entendais les pensées des gens près de moi. Mais maintenant je ne peux plus.

— Tu peux communiquer d'esprit à esprit, expliqua Sefer. Tu es une visitante, comme moi.

Elle abattit sa main sur l'herbe.

— Mais je ne peux plus le faire. J'ai essayé.

— C'est parce que tu as construit un mur entre toi et les autres esprits.

Un oiseau rouge vint voler au-dessus du jardin. Les Anesh levèrent la tête. Le visage de Mirian se tourna doucement, comme une fleur regarde vers le soleil. Un son musical sortit de sa bouche ; elle tendit la main. Alors l'oiseau rouge décrivit un cercle, vira lentement... et vint se poser sur son poignet. Il se tint là un moment, les battements de son cœur faisant palpiter son corps délicat. Puis Mirian le laissa partir et il alla se perdre dans les ramures de l'arbre le plus proche. Elle murmura quelque chose à l'oreille de Thera.

— Mirian veut savoir quel est ce mur dont tu parles.

— Les visitants construisent un mur qui les protège des pensées des autres, expliqua Sefer. Habituellement, les sorciers possédant les autres dons...

D'un geste il désigna Tamaris...

«... eux n'ont pas besoin de ce mur, alors qu'à moi, comme à toi et à Mirian, il m'est nécessaire. Les vôtres sont infranchissables. Les gens ne peuvent pas vous voir, à moins que vous ne le désiriez... mais il limite votre pouvoir.

Thera acquiesça.

« Et toi, Nerim, continua Sefer, le mur mental garde ton pouvoir comme en prison. Aussi longtemps que vous le maintiendrez aucun d'entre vous ne pourra user de ses dons comme il le pourrait.

À mesure que Thera traduisait, le visage fripé de Mirian se faisait plus grave.

— Mirian veut savoir comment nous nous protégerons si nous brisons nos murs ? demanda Thera. Ils nous chassent comme des rats, dans le désert.

— Qui ? s'écria Lara. Pas le peuple d'Arun !

Thera traduisit ; Mirian hocha la tête et se mit à parler.

— Non, dit Thera, les yeux fixés sur le visage de la vieille Anesh. Ce sont les nôtres qui nous pourchassent.

Et Mirian continuait de parler ; la voix de Thera, en contrepoint, s'enflait puis décroissait de manière étrangement incantatoire.

« J'avais dix ans lorsque mon père qui chassait, se cassa la jambe en trois endroits. À travers les puits salants, moi, j'ai senti sa douleur. Je l'ai dit à ma mère qui est sortie avec une litière et un mulet pour le ramener. Ils m'ont fait jurer de ne parler à personne de ce pouvoir que je possédais. Mais vous savez comme sont les enfants. Je ne pus faire autrement que de m'en vanter aux autres gamins. Un jour ils prirent peur et cela vint aux oreilles des aînés, qui prirent peur également. Ils m'appelèrent *yamal*, démon, et décrétèrent qu'on irait me perdre dans les grandes dunes.

Mirian marqua une pause.

— Aah, scandèrent les Anesh.

Mirian qui s'était mise à se balancer, poursuivit son récit :

— Mes parents – qu'ils reposent en paix pour l'éternité ! – me cachèrent dans une caverne non loin du camp. Durant une année ils m'apportèrent en secret à manger et à boire. Mais une nuit quelqu'un tes vit. Ils furent condamnés à mourir... enterrés dans le sable jusqu'au cou et abandonnés là.

La voix, devenue rauque, se brisa. Tamaris remplit une coupe et la tendit à la vieille femme.

Mirian but, puis elle continua :

« Je sentais ce qui arrivait, mais ne pouvais les aider. Les villageois se mirent à ma recherche.

J'avais quatorze ans et connaissais des cachettes inconnues même des chasseurs. Je me nourrissais de rats et de serpents et volais aux bergers les outres d'eau, jusqu'au jour où deux marchands m'attrapèrent. Ils ne savaient pas qui j'étais, ni d'où je venais. Ils m'attachèrent et me violèrent, mais moi, après qu'ils se furent saoulés et endormis, je me roulai jusqu'au feu pour brûler mes liens.

Elle releva ses manches et découvrit l'intérieur de ses bras maigres, dévorés de cicatrices.

« Alors je pris leurs outres, leurs deux plus robustes chevaux et partis en direction de l'est. C'est au milieu des vastes sables que je rencontrai un camp. Là vivaient des gens – presque tous sont morts aujourd'hui – qui me reconnurent... comme je les reconnus. Nous étions des semblables, des sorciers, tous avilis, pourchassés, enfuis de nos différentes tribus.

Elle rabattit sa capuche sur sa tête ; de sa bouche s'échappait une mélodie aux sons stridents. Kerrin frissonna.

— Etes-vous tous des proscrits ? demanda doucement Lara.

Ce fut comme si la voix de Thera redevenait réelle :

— Ils nous marquent au fer rouge et nous abandonnent dans le désert, loin des camps et des routes caravanières. Les plus robustes errent indéfiniment jusqu'au jour où ils nous trouvent. Nous vivons dans une partie du désert où nul ne peut accéder, pas même les chasseurs. Mais si, par hasard, certains viennent à approcher...

Ses yeux étincelèrent ; sa main, vive comme l'éclair, mima le geste de quelqu'un qui égorge.

« ...Alors nous tuons. Nous n'accueillons que nos semblables.

— Nous compatissons, dit Sefer, et vous honorons pour ce que vous avez enduré. Mais sachez que si vous abandonnez les boucliers mentaux qui vous paralysent, vous serez plus forts. Vous pourrez voir et entendre, et vous pourrez déplacer les objets. Nul, sinon vos semblables, n'aura plus le pouvoir de vous atteindre.

Les Anesh se consultèrent. Les grandes mains de Nerim dansaient dans l'air, Khalad hochait la tête et Jacob se taisait, faisant rouler sa coupe entre les paumes. Mirian marmonnait sous sa capuche. Seul Barat montrait un désarroi hostile ; un doigt dardé sur Sefer, il parlait et parlait.

Soudain, rejetant sa capuche en arrière, Mirian se redressa :

— Shai !

Elle s'avança au centre du cercle et tendit les deux mains ; Sefer les prit dans les siennes.

— Mirian dit, commença Thera, que depuis très longtemps son esprit est enfermé derrière le mur, mais, si tu veux l'aider, elle essaiera.

— Bien. C'est bien, dit Sefer en souriant.

La tête un peu de côté, la vieille femme semblait vouloir saisir le langage inconnu. De grosses calosités bosselaient ses paumes. Les traits tendus, elle ferma les paupières. Puis sa bouche s'entrouvrit ; on aurait dit un enfant qui dormait. Elle frémit et son visage se détendit. Des larmes vinrent ruisseler sur ses joues. Thera traduisit son lent murmure :

— Je te sens. Je vous sens. Tous...

Laissant retomber ses mains sur ses genoux, elle regarda, un à un, ses compagnons.

« Les enfants ne seront plus des rats qu'on pourchasse, du bétail qu'on marque. Plus jamais. Nous partirons à leur recherche, nous saurons les trouver, et nous les amènerons auprès de leurs semblables. Les autres ne pourront jamais plus nous atteindre ! Ne comprenez-vous pas ? Plus jamais.

Ses mains se firent suppliantes. Le chagrin tordait son visage. Et la souffrance jaillit :

« Pour les morts, pour tous ceux qui sont morts ! Ô que revivent ma mère et mon père !

...Il est si petit. Le tonnerre lui déchire les oreilles. L'averse le trempe. Le ciel : une immense

voûte de nuages qui roulent. Le chant de la pluie ressemble à celui des oiseaux.

— *Mama ?*

Les bras l'étreignent un peu plus fort. Le cheval trébuche et trébuche encore. Il voudrait respirer mieux, alors il essaye de sortir la tête des plis du manteau. Des voix qui hurlent. Il tire sur l'étoffe rugueuse et dégage son visage. Des faces inhumaines, des oiseaux semblables à des rapaces déferlent des nuages. Et le cheval galope. Le cœur de sa mère bat à tout rompre. C'est alors qu'un éclair métallique tombe du ciel ; une douleur foudroyante traverse son bras. Il appelle, mais sa mère roule dans la poussière et l'entraîne... Son crâne va éclater... tous ces visages qui soudain l'assaillent – Kerwin, nika, nous ne nous reverrons plus, Léa mon amie, Kel mon fils – Il hurle de terreur, se serre contre sa mère, et la terre tremble, et son bras lui fait mal. La frayeur, la souffrance, l'abandon, la soudaine, l'insondable solitude... son esprit va chavirer. Il veut résister, repousser l'insupportable... et quelque chose se bâtit puis se brise dans sa tête. Elle va exploser, il hurle encore, mais l'esprit de sa mère l'a déjà quitté. Dépouillé de tout, il n'est plus qu'un nœud de souffrance recroquevillé dans la blancheur.

— *Le bébé !*

Quelqu'un le soulève.

— *Son bras !*

Il ne veut pas entendre le cri, les voix inconnues. Il est seul, dans un monde d'ombres, entouré d'étrangers aux contours fantomatiques.

— *Kerrin ! Kerrin !*

On l'appelait. La réalité. Secoué de frissons, le nez lars l'herbe odorante, il prit une profonde inspiration.

Une boule dans la gorge, une douleur dans la tête, le corps si lourd.

— Il revient à lui.

La voix de Sefer.

— Kerrin, tu veux t'asseoir ?

Les visages de rapaces, étrangers. Quelque chose dans son esprit se figea.

— Kerrin !

On lui soutenait la tête. Les cheveux d'argent, l'intense regard vert.

« Kerrin. Me reconnais-tu ? Mon nom ?

— S... Sefer.

— Tu es à Elath, dans le jardin du Tanjo. Avec Kel. Nika, montre-toi.

On le palpait. Une langue chaude s'attardait dans son cou. La chaude caresse, ce qu'elle lui rappelait, le firent frémir. Alors il les reconnut : Thera, Barat, Jacob – les Anesh.

Il passa sa manche sur son front ruisselant de sueur.

Jamais il n'avait plongé si loin. C'était son souvenir, ce n'était pas un rêve.

« Mère, pensa-t-il, un goût de cendre dans la bouche. *Ma mère...*

Il rencontra les yeux immenses de Mirian fixés sur lui. Qu'avait-elle compris de ce qui venait d'arriver ?

— Sefer, étais-tu là ? s'entendit-il dire, la voix rauque.

— À la fin seulement. Peux-tu en parler ?

— J'étais un bébé dans les bras de ma mère. Nous chevauchions sous la pluie. J'ai senti la douleur dans mon bras.

Non loin de là, une voix chuchotait : Thera traduisait ses paroles aux autres Anesh.

« Mon esprit a soudain été envahi de pensées étrangères, celles de ma mère...

Il ferma les yeux, essayant de retrouver le visage de sa mère.

« J'ai voulu les repousser. J'avais mal... j'avais peur.

Le visage lui échappait, il rouvrit les yeux. Sefer hochait la tête.

— J'ai senti la peur, dit-il, la vague de souffrance, le contrecoup de la barrière qui se brisait.

Il prit la main de Kerrin.

« C'était des souvenirs, Kerrin, vieux de quatorze ans, le cauchemar d'un enfant de trois ans. Ta mère en mourant est entrée en liaison avec ton esprit, pendant une seconde seulement. J'espère que tu lui pardonneras. Elle était blessée, cela s'est passé malgré elle. Tu as tenté de construire une barrière pour te protéger, mais tu n'étais pas assez fort, et elle s'est brisée immédiatement. Le choc t'a secoué au point d'occulter dans ta mémoire le souvenir du drame et tous les souvenirs antérieurs. L'orage, dans le Galbareth, en a fait ressurgir une partie, de même que ma tentative de t'enseigner la barrière protectrice, de même enfin que la souffrance de Mirian.

Kerrin s'humecta les lèvres.

— C'est pourquoi je ne réussissais pas à maintenir le mur mental hier...

— Oui, dit Sefer.

— La blessure est-elle grave, Sefer ? demanda Lara.

— Pas vraiment. Elle était en grande partie réparée déjà... par le temps.

Kel chuchota dans l'oreille de Kerrin :

— Tu n'es pas obligé de rester, chelito. Rentre, si tu veux.

Mais Thera parlait :

— Il y a une chose que je ne comprends pas, disait-elle à Sefer. Le... ton ami a souffert de n'avoir pas de barrière mentale, non ?

— Non. C'est la partie de son esprit qui devait construire le mur qui a été endommagée, car il n'était encore qu'un bébé. De sorte qu'ensuite il n'a jamais pu en bâtir un convenablement. Mais maintenant, il y réussira.

Kerrin but une gorgée du vin que lui tendait Tamaris. Le liquide doré lui sembla fade ? Barat, les yeux mi-clos, l'observait... un regard de mépris.

— Non, je reste, décida-t-il en se redressant.

Il se sentait faible, mais, comme les fois précédentes, cela passerait.

— Il faut continuer l'enseignement, dit Thera. Khalad demande : quel est mon pouvoir ?

— Que sais-tu faire ?

— Je rêve... je rêve de lieux où je ne suis jamais allé : de hautes montagnes, des maisons de pierre grise. Je les vois.

— Ah, dit Dorin. Tu as le même don que moi... le bond d'espace.

Mais Thera l'interrompit :

— Barat veut savoir à quoi sert le rêve, même s'il montre des montagnes et des châteaux qui sont réels. Khalad peut-il, comme les oiseaux, s'y rendre à tire-d'ailes ?

— Pas que je sache, répondit Dorin. Mais le don est réel. Ne le dédaigne pas, même si dans l'immédiat il semble ne servir à rien.

— Et moi ? Quel est mon pouvoir ?

C'était Jacob, cette fois.

« Ma tribu m'a banni pour avoir dit les paroles des autres avant qu'ils ne les eussent prononcées. Je ne lis pas dans les pensées, je ne jette pas les pierres sans y toucher et mes rêves sont ordinaires.

— Tes mains ont-elles guéri des blessures ? demanda Lara.

— Non.

— Appelles-tu le vent ou la pluie ?

— Non.

— Te connais-tu une aptitude particulière ? Quelque chose où tu excellerais ?

Jacob soupira écartant les mains dans un geste d'impuissance.

— Mais si, intervint Nerim. Il peut se battre contre n'importe quoi, il peut chevaucher n'importe quoi : mulet, cheval, démon, n'importe quoi.

Thera traduisait ; bientôt elle présenta les objections de Jacob.

— Il dit que c'est avec son corps qu'il fait cela, pas avec son esprit !

— Si, répliqua Kel en se levant. C'est bien avec ton esprit que tu le fais.

À longs pas de félin, il s'approcha de Jacob... Personne n'a vu le geste, mais déjà son poignard est dans sa main... Jacob saute sur ses pieds, sort sa dague. Une torsion de la taille, les pieds qui touchent à peine le sol, les cheveux qui volent au vent et le poing gauche du keari se referme sur le poignet droit de Jacob. Le ciel s'obscurcit. Un bruit sourd : Jacob gît sur le dos, les yeux écarquillés ; sa dague est dans la main de Kel.

Ce fut ensuite comme si le temps arrêté reprenait lentement son cours : poussant un cri sauvage, Barat bondit. Mais de nouveau debout Jacob s'interposa et, avec l'aide de Nerim, plaqua Barat au sol. Ils lui parlèrent un long moment, puis le relâchèrent. Les yeux fixés sur Kel, Barat remettait de l'ordre dans ses vêtements.

— Jacob désire comprendre ce que tu as ainsi voulu lui démontrer, dit enfin Thera.

— Dis-lui qu'il possède un don. Il est ce que nous appelons un figureur. Dis-lui qu'il sera toujours le plus rapide... qu'il combatte, chevauche ou danse... Il sera toujours le premier à voir la figure là où les autres ne verront que le chaos.

Un sourire ravi illumina le visage de Nerim ; celui de Jacob, en revanche, se fit grave. Thera, une fois de plus, transmit ses paroles.

— Jacob dit que tu es son maître.

Kel passa un bras autour des épaules de Sefer, l'autre autour de celles de Kerrin.

— Je le suis devenu. Mais pendant quinze ans j'ai été le disciple du meilleur figureur du pays d'Arun...

— Le temps qu'il faut pour trouver... l'équilibre, termina Lara.

Jacob acquiesça respectueusement.

C'est alors que, les poings serrés, Barat s'avança.

— Haraiya-na e'ka !

Quel est mon pouvoir ? La main du cavalier anesh s'attardait sur la poignée de sa dague. Il repoussa brutalement Thera qui tentait de la calmer, et répéta :

— Haraiya-na e'ka ?

— Que sais-tu faire ? Pourquoi as-tu été banni de ta tribu ?

Ce fut Thera qui répondit :

— Barat n'a pas été... banni. Il est parti de son plein gré, pour mon salut.

Elle fit ce récit :

« Cela faisait trois ans que j'étais une femme lorsque ma tribu me condamna à l'exil dans le désert. Barat et moi étions... *nahrebul*, promis l'un à l'autre. Je devais, après les pluies, quitter la tente de mon père pour celle de son père. En gage de ceci, mon père avait donné dix chèvres et trois chevaux dont une jument pleine.

« Un jour, j'étais occupée à pétrir la pâte pour les galettes quand ma petite sœur vint m'avertir que les aînés arrivaient pour me marquer au fer. Alors je courus rejoindre Barat sous sa tente. Il vola deux chevaux du troupeau de son père et nous prîmes la fuite. Nous errâmes des jours et des jours avant de trouver Li Omani, Ceux Qui Portent la Marque. Bien que mon visage ne fût pas marqué, ils me reconnurent pour ce que j'étais et nous accueillirent tous les deux.

« Nous seuls parmi Li Omani ne portons pas la marque, nous pouvons, sans être repérés, pénétrer dans les villages. Nous sommes allés au marché de Shanan. C'est ainsi que j'ai appris votre langue. Oui, de son plein gré, Barat est demeuré parmi nous. Il n'y était pas obligé.

Elle se rassit et rabattit sa capuche sur ses yeux, comme honteuse d'en avoir tant dit.

La brise secouait les cyprès et faisait trembloter les buissons de fleurs. Kerrin entra en contact avec l'esprit de Sefer.

« *Quel don a-t-il, selon toi ?*

« *Aucun, j'en ai peur*, répondit le sorcier.

Sa voix intérieure était sombre.

— Je ne sais pas quel est le don de Barat, dit-il finalement à Thera. Demande-lui si je peux visiter son esprit.

Le visage de Barat se crispa :

— Shai !

Il cracha quelques phrases.

— Barat dit que tu n'as rien demandé de tel aux autres.

— Si, j'ai pénétré l'esprit de Mirian. Rien de grave ne lui est arrivé. C'est le seul moyen de savoir quel don possède.

— Shai ! hurla Barat, les doigts serrés sur la poignée de sa dague.

Les Anesh l'entourèrent ; ils lui parlaient avec de grands gestes des mains, semblaient l'exhorter. Le bras de Kel glissa lentement de l'épaule de Kerrin.

Mais Barat finit par se laisser convaincre : il se campa face à Sefer.

— Makhe-na.

Le sorcier ferma les paupières, puis les rouvrit. Il se tourna vers Thera :

— Tu fais bouclier. Je ne peux pas l'atteindre. Retire-toi.

Les mains nouées, Thera acquiesça en silence. Tout à coup Barat se raidit, ses yeux jetèrent des éclairs, frémit puis s'effondra en gémissant. La sueur inonda son visage.

— Ne t'inquiète pas, dit Lara à la cavalière qui se précipitait. Cela va passer.

En effet, bientôt Barat revint à lut. Se hissant sur les mains, il ouvrit les yeux, regarda autour de lui, et, d'un bond, il se dressa :

— Haraiya-na...

Il suffoqua, puis reprit :

— Haraiya-na e'ka !

Le regard de Sefer était éloquent.

— Tu n'as aucun des dons, dit-il.

Grimaçant, Barat sortit sa dague. Thera lui saisit le poignet tandis que Jacob et Nerim se jetaient sur lui. Ils le forcèrent à rengainer sa lame. Barat tremblait de rage. Il hurlait, un doigt accusateur pointé sur Sefer.

Un cri strident, poussé par Mirian, fit soudain taire le cavalier anesh. Kel se tenait prêt à intervenir : penché en avant, les paumes sur le sol herbeux, il était immobile comme la montagne, comme le ciel avant l'orage.

Un vif affrontement verbal se prolongea un moment entre Mirian et Barat, mais, subitement, celui-ci bondit sur ses pieds : face à Sefer, il prononça deux ou trois phrases ; les mots cinglaient, porteurs de menace. Il cracha un ordre à ses compagnons et s'éloigna dans le petit bois... Les perles rouges de sa tunique brillaient comme des gouttes de sang frais.

Khalad aida Mirian à se relever.

— Mirian vous demande d'oublier la discourtoisie de Barat, dit Thera.

Elle s'humecta les lèvres et continua :

« Il... il ne comprend pas. Il pense que vous pouvez lui donner le pouvoir de communiquer d'esprit à esprit ou de tenir le feu dans les mains. Il ne comprend pas que les dons sont déjà en nous.

Sur la place où attendaient les chevaux, ils trouvèrent Tek occupé à écorcer une baguette de saule.

— Y en a un qui est déjà parti, annonça-t-il, goguenard.

Son énorme main désigna la colline où s'éloignait un petit nuage de poussière.

« L'avait le feu aux trousses, ma parole !

— J'espère que tu n'as pas essayé de l'arrêter, dit Sefer.

— Moi ? Je vois bien quand un homme est vraiment pressé.

Les chevaux des Anesh hennissaient de contentement ; ils vinrent se frotter contre leurs maîtres.

« Regarde-moi ces bêtes ! Dirait-on pas des enfants dociles.

Puis, baissant la voix :

« Fallait-il l'arrêter, Sef ?

— Surtout pas.

Sefer se tourna vers Thera.

« Il y a une chose que tu dois savoir, lui dit-il. Vous n'avez plus besoin des sorciers d'Elath pour développer vos dons. Vous cinq pouvez montrer aux autres... et à ceux qui sont restés dans le désert... comment faire tomber les murs mentaux. Il ne faut plus vous cacher. Aussi longtemps que vous n'userez pas de vos pouvoirs pour le mal, vous irez fiers et sans crainte de ce que vous êtes.

D'un geste brusque, Thera releva la tête :

— Ce qui est mal pour les sorciers d'Elath ne l'est peut-être pas pour Li Omani. Nous sommes les cavaliers du désert. Nous ne vivons pas sous la loi des cités.

— Le kea ne connaît pas ces limites.

Les sourcils de Thera se rejoignirent, comme deux ailes noires sur son large front.

— Ne parlons pas de cela...

Elle hésita une seconde, ses doigts lissaient la crinière de son cheval gris pommelé.

« Sans doute as-tu raison lorsque tu dis que nous n'avons plus besoin des sorciers d'Elath. Mais ce que nous savons aujourd'hui peut s'oublier demain. Voyons d'abord ce qui se passe. L'enseignement sera peut-être plus difficile pour nous et il se peut que certains, comme Barat, ne possèdent pas de don.

Ses sentiments pour l'homme qui avait choisi de l'accompagner dans l'exil se lisaient clairement sur son visage.

— Nous attendrons ton message, dit Sefer.

Il y eut un court silence, puis :

— N'y a-t-il rien que vous puissiez faire pour l'aider ? demanda-t-elle.

Sefer soupira.

— Les dons viennent du kea. Nous ne pouvons les créer là où ils n'existent pas.

CHAPITRE XII

Juché sur une caisse, Sefer rapporta ce qui s'était passé au Tanjo et la foule des villageois se dispersa. Tandis que Sefer, sur les exhortations de Kel, allait se reposer, les kearis décidèrent de se rendre au préau.

Elli passa son bras sous celui de Kerrin.

— Comment sont-ils ? lui demanda-t-elle.

— Hum... Ils parlent en agitant sans cesse les mains.

— Merci ! Précieuse information ! La vieille femme est-elle leur chef ?

— Je ne crois pas. Je pense que c'est Barat.

— Celui avec les pierres bleues dans les oreilles, qui est parti avant les autres ? demanda Arillard.

— Oui, dit Kel. Un semeur de discorde. C'est l'amant de Thera. Il a choisi de l'accompagner dans l'exil, après l'avoir aidée à s'enfuir.

— Quel beau geste ! s'exclama Elli. Voilà comme je voudrais qu'on m'aime !

Le grand carré poussiéreux était désert. Kerrin allait s'éloigner, mais Kel le retint par la manche.

— Non, reste. Je vais t'apprendre à te servir de ton poignard.

— Tout de suite ?

— Oui. À moins que tu ne sois fatigué.

— J'en connais moins que le dernier des débutants, tu sais. Tu risques fort de perdre ton temps.

— Ne m'as-tu pas dit que tu pouvais tout apprendre de moi ?

Il devenait difficile de résister.

— Si, et c'est la vérité.

Kel ôta sa tunique et l'accrocha à la clôture.

— Dois-je aussi... commença Kerrin.

— Ce n'est pas nécessaire.

Kel s'assit sur le sol.

« Viens, il faut d'abord faire un peu d'élongation et chauffer tes muscles.

Non loin de là, le visage de marbre, Jensie se battait avec une fureur glacée, comme s'il s'agissait de terrasser une troupe entière de cavaliers anesh.

Kerrin eut bientôt la chemise trempée de sueur. Kel alla chercher deux nijis. Kerrin se sentait stupide avec cet objet insolite dans la main.

Kel lui sourit.

— Nous irons lentement, dit-il. Je sais que cela est nouveau pour toi. Montre-moi comment tu le tiens.

Kerrin fit comme il avait vu faire : la lame bien droite à hauteur de la taille.

— C'est bien, dit Kel. Mais ne serre pas trop fort et avance l'index. Il faut tenir fermement, mais sans se crisper.

Il s'avança et redressa un peu plus la lame.

« Voilà. Détends les épaules. Ce sont les muscles du poignet et du bras qui doivent travailler.

Il fit un pas en arrière.

« Fais pivoter les hanches. La cible que tu présentes doit être aussi réduite que possible. Bien. Ton

côté droit doit m'être inaccessible.

Il leva son niji. Kerrin se raidit.

« N'aie pas peur, chelito, tu es avantageé puisque tu es gaucher. Certains peuvent permuter, mais presque tout le monde se sert de la main droite.

Son arme sauta d'une main dans l'autre, de droite à gauche, puis de gauche à droite.

« Tourne autour de moi, maintenant.

Kerrin fit quelques pas vers la gauche ; la paume moite, il craignait de lâcher le poignard.

« Non. Détends-toi.

Arillard et Jensie luttèrent, Calwin et Elli répétaient un pas de danse.

« C'est moi qu'il faut regarder, dit Kel. Vas-y, attaque... Allez !

Kerrin avança le pied gauche, pointa son arme sur le ventre de son frère. Kel para aisément.

« Ne cesse jamais de bouger. Arrête le coup avec ton bras. Très vite. Essaie de m'amener face au soleil. Attention, je vais frapper. Bloque, puis attaque à la gorge. Saute en arrière. Oui. Ne reste jamais à ma portée. Attention à main droite.

— Et si tu attaques par le haut ? demanda Kerrin, haletant.

— Très facile. Tu te penches et frappes au ventre. Essayons.

Le niji jaune plongea vers la gorge de Kerrin qui se cassa en deux. La pointe de son arme toucha les côtes de Kel à l'instant où il bondissait en arrière.

« Bravo. Ne t'immobilise surtout jamais !

Mais, les doigts tremblants, Kerrin lâcha son poignard.

« Chelito ?

— Je... je n'avais jamais frappé personne.

— Jamais ? Même dans les jeux d'enfants quand tu étais petit ?

— Oh, si. Mais pas avec une arme.

— Que le kea veille à ce que tu n'aies jamais à t'en servir vraiment, dit Kel. Mais si cela doit arriver, tu sauras comment faire. La prochaine fois que tu veux t'arrêter pendant l'entraînement, ne laisse pas tomber ton poignard, fais un pas en arrière et pose-le doucement sur le sol. Comme ça...

Il tendit son niji à Kerrin.

« Voilà. Mais essaye de ne plus t'arrêter.

Ils travaillèrent encore longtemps. La gorge en feu, Kerrin commençait de tituber quand Kel fit un long pas en arrière, et, le genou fléchi, posa son niji sur le sol. Le keari avait le torse luisant de sueur mais il n'était même pas essoufflé. Il étreignit Kerrin, lui arrachant une grimace de douleur.

— Laisse-moi voir un peu, dit Kel en relevant la chemise de son jeune frère.

Une longue trace violacée marquait sa poitrine.

« Tu n'as rien dit.

— Mais tu disais toujours de ne pas m'arrêter.

Les autres avaient finalement réussi à épuiser la rage de Jensie.

— Allons aux bains, dit Ilène.

Les pieds dans la boue, Kerrin se tenait au bord du bassin.

— Pourquoi ne te baignes-tu pas ? lui demandait-on.

— Mais oui, pourquoi ?

Elli qui sortait de la tente de sudation, passa comme une flèche et plongea dans le bassin inférieur. On aurait dit un poisson doré. Elle ondula un moment sous l'eau puis ressurgit.

— Si tu comptes rester là, cria-t-elle, tu ferais mieux d'enlever ta ceinture et ton poignard. On ne sait jamais, tu pourrais glisser.

— Tiens, donne-la-moi, proposa Cal près de lui.

Il lança un coup d'œil à Elli, prit la ceinture que lui tendait Kerrin et s'éloigna vers la tente de sudation.

— Allez viens, insista Elli en se savonnant les cheveux.

— Non, non, merci.

Mais pour lui faire plaisir, il ôta ses bottes et, assis sur le rebord, trempa ses jambes dans l'eau. Elle était glacée, aussi froide que la Rurian grosse de la fonte des neiges.

Soudain, deux bras le saisirent à la taille. Il tenta de se rattraper. En vain. Déjà il était dans l'eau et sombrait comme une pierre. Suffoquant, il frappa le fond du pied et remonta à la surface. Elli le regardait, l'air goguenard.

— Je me doutais bien que tu savais nager.

Il s'élança vers elle. Avec un cri perçant, elle lui échappa, filant, souple et vive, entre les autres baigneurs. Déjà elle était à l'autre bout du bassin, accroupie à la manière d'une grenouille, elle l'attendait en coassant au milieu des enfants enchantés qui essayaient de l'imiter. Kerrin tout à coup ne trouvait plus l'eau si froide. Il l'éclaboussa abondamment et de nouveau tenta de la saisir. Mais elle plongea, le contourna et vint le pousser par-derrière.

Hors d'haleine, Kerrin alla enfin s'adosser à la roche moussue. Il entreprit d'ôter sa chemise qui lui collait à la peau. Immobile, Elli le regardait. Il plaqua sa main gauche sur son moignon.

— Ne fais pas cela, gronda-t-elle, les sourcils froncés.

Flairant une dispute, les enfants s'approchèrent.

Attourpés derrière Elli, ils le contemplaient avec une curiosité avide...

— Ce n'est pas très beau à voir.

Elle s'avança et posa les mains sur les épaules de Kerrin.

— Quelle importance, enfin ?

Elle le secoua.

« Ce n'est qu'un bras, Kerrin. Un morceau de viande ! Rien d'autre !

Il aurait tant voulu la croire !

Lorsqu'ils remontèrent, Kel les attendait. Souriant, il leur tendit des robes. Les autres avaient disparu.

— Tu es encore là ? s'étonna Kerrin.

— Ça me semblait la moindre des choses, répondit son frère, puisque c'est moi qui t'ai jeté à l'eau.

Ce soir-là, ce furent Ilène et Calvin qui préparèrent le dîner. Jensie accepta de manger un peu, puis sa tête commença à dodeliner. Kel la souleva et la déposa doucement sur sa couverture. Il lui ôta son poignard, la couvrit.

— Voilà qui ne lui fera pas de mal.

Une note de musique trembla dans l'air, puis une autre, une autre encore. Une harpe.

— C'est ravissant, dit Elli.

Kerrin attendit ce petit pincement de dépit qu'il ressentait toujours lorsque quelqu'un jouait de la musique... Il fallait deux mains pour jouer d'un instrument. Mais cela, cette fois, ne vint pas.

Terezia s'assit en tailleur sur un coussin.

— Quel morceau voulez-vous ? demanda-t-elle.

Elle joua la chanson des Enigmes, puis l'Etranger. La nuit tombait. Arillard alluma la chobata et la déposa aux pieds de la musicienne.

— Beth, mon épouse, dit-il, jouait de la harpe. Tu as le toucher léger, comme elle.

Après qu’Elli et Kel eurent débarrassé la table, Kerrin sortit le papier que Meritha lui avait donné. Il avait fini de mélanger l’encre quand Sefer descendit, le visage tout gonflé de sommeil.

— Sefer ?

— Oui ?

— Les chroniques de Tornor commencent toujours par une ligne datant les événements, quelque chose comme : vingtième année du règne de Morven, dix-neuvième seigneur de Tornor. Comment dois-je faire pour Elath ?

— Hum... Année du Conseil, tant d’années après la création du Conseil des Maisons de Kendra-du-Delta. Quelle année est-ce, Arillard ?

Arillard avait le regard songeur.

— Trente... trente-quatrième année.

Kerrin trempa son pinceau dans l’encre. *Ceci est la chronique d’événements survenus à Elath, dans la trente-quatrième année après l’établissement du Conseil des Maisons de Kendra-du-Delta, tels que les rapporte Kerrin...* Il hésita puis écrivit, scribe à Elath.

— Quand les Anesh sont-ils venus pour la première fois ?

Le premier mois de l’été, le premier jour du premier quartier de la lune, des cavaliers d’une tribu du désert, appelée Anesh, ont attaqué le village d’Elath...

« Venaient-ils du sud ?

— Non, dit Sefer. La première fois ils venaient par la route du nord.

... Ils venaient du nord. Ils ont brûlé la maison de...

— Dois-je préciser quelle maison ils ont brûlée ?

— Oui, cela serait mieux je crois.

Sefer passa derrière Kerrin, se pencha sur son épaule puis s’assit.

« Ou peut-être que ce n’est pas nécessaire. Disons simplement : trois maisons. Mais il vaut mieux dire que Thiya est mort.

... trois familles. Thiya est mort... Ils se nomment eux-mêmes Li Omani, Ceux Qui Portent la Marque. Leur chef semble être un homme appelé Barat.

Les mots coulaient aisément. Il s’interrompit pour reposer sa main fatiguée par l’entraînement de l’après-midi.

— Cela te gêne si je regarde par-dessus ton épaule ? demanda Sefer.

La lumière de la chobata jetait sur son visage des reflets cireux.

— Non.

Kel monta se coucher. Terezia abandonna sa harpe. La flamme était basse et les kearis dormaient depuis longtemps lorsque Kerrin termina. Il avait recouvert trois pages et la moitié d’une quatrième d’une écriture fine et arrondie.

Il les donna à Sefer, le visitant, qui les reçut avec un air de gravité.

— Merci, Kerrin.

Mais Kerrin pensait à ce qu’aurait dit Josen. « *Inexact, bâclé, incomplet...* »

La nuit était chaude. Il avait envie d’uriner. Une odeur de foin, d’herbe et de fumier flottait, mêlée à celle, familière, du pain frais : quelqu’un, dans une maison voisine, sortait la pâte du four. Kerrin songea aux cuisines de Tornor et à Paula. Il songea à sa lettre pour Josen, toujours rangée sous sa couverture. Il faudrait, le lendemain, qu’il n’oublie pas de la sceller.

Dissimulé dans la haie, un oiseau lança deux notes mélancoliques. L’urine décrivait dans le clair de lune une courbe haute et longue. Il sourit, se secoua et relâça son pantalon.

Sefer était sur le pas de la porte. Les lueurs de la fenêtre faisaient jouer dans ses cheveux des reflets vacillants.

— Viens, asseyons-nous, dit-il en désignant le banc.

La pierre était froide.

« Comment cela s’est-il passé au préau, aujourd’hui ?

La clarté lunaire découpait le sommet des collines.

— Bien, répondit Kerrin.

— Je voulais te demander de me pardonner, Kerrin, pour ce que tu as dû endurer ce matin. Si j’avais su, bien sûr, je ne t’aurais pas demandé de nous accompagner.

— Je sais.

Un triangle de lumière blême trouait la ligne dentelée des arbres.

— Mais je pense que finalement c’est mieux ainsi, continua Sefer.

Des yeux d’ombre, traversés d’une faible lueur.

« Je vais pénétrer ton esprit. Je veux que tu m’arrêtes.

Kerrin n’eut pas le temps de s’y opposer. Il sentit Sefer, à l’orée de ses pensées, tenter une percée...

« *Au diable !* pensa-t-il. *Je ne peux pas !*

Cette faible lueur au bord des yeux de Sefer : son esprit ? Ou la lune montante ?

Il leva la main, prêt à la frapper contre la pierre du banc, prêt à utiliser sa seule arme : la douleur. Mais sa main ne répondit pas.

« *Non*, dit Sefer, *pas comme ça.*

Son cœur bat à se rompre. Quelque chose se glisse dans sa tête, comme le pêne glisse pour la première fois dans la cavité toute neuve... Sa main retomba. Il sentit la pierre rugueuse écorcher ses jointures. La lune brillait. Il n’y avait rien dans sa tête, que ses propres pensées.

Il retint son souffle. Il avait réussi, sans savoir comment, mais sans souffrance. Il était libre. Penché en avant, le sorcier se tenait la tête dans les mains. Il se redressa : Sur ses joues pâles roulaient des larmes.

— Je... je suis désolé, dit Kerrin. Je ne voulais pas...

Ses jointures égratignées brûlaient un peu.

— Ça va passer, dit Sefer. Je savais que cela pouvait arriver.

Ses lèvres s’incurvèrent.

« Tu as réussi.

Kerrin ferma les paupières. Le mur était là : pierre grise piquetée de mica, comme à Tornor, un infini scintillement tremblotant dans la grisaille.

— Pourquoi maintenant ? Pourquoi pas hier ?

— À cause de ce qui s’est passé ce matin au Tanjo, dit Sefer. Dans cet instant de terreur tu as revécu ta tentative de bâtir le mur... et ton échec.

— Oui, dit Kerrin. *O ma mère...*

— Mais aussi, tu as compris que, même si étant enfant, tu avais souffert, l’adulte que tu es devenu, est solide, lui. J’ai senti que tu avais compris. Tu l’avais enfoui loin en toi, mais je savais que si je plongeais assez profondément, je pourrais atteindre cette compréhension nouvelle pour toi. Et quand j’y suis parvenu, tu as répondu sans y penser, par simple réflexe, comme un vrai visitant apprend à le faire. Tu m’as repoussé puis tu as bâti le mur.

Cela brillait derrière ses yeux, invulnérable comme le granit des pays du nord. Un peu d’herbe au pied, de ciel au-dessus. Était-ce une image offerte par Sefer ? Mais Sefer n’avait jamais vu cette

muraille, alors que lui, il avait vécu quatorze ans à Tornor.

— Que faire, à présent ?

— Ce que tu veux.

— Irai-je louer mes services à Kendra-du-Delta ?

Il se souvint des mots amers opposés à Josen. *Quelle grande maison voudrait de moi ?*

— Tu peux faire cela. Tu peux aussi rester ici. Elath aura sans doute bientôt besoin d'un nouveau scribe. Tu peux même retourner à Tornor.

Il n'y avait pas pensé... Non. La réponse vint spontanément :

— Non.

— Sais-tu ? Je voudrais que tu restes à Elath... pour enseigner au Tanjo.

— Mais...

— Tu peux apprendre. Il suffit d'apprendre.

Quelqu'un ouvrit la porte.

— Que faites-vous ? demanda Kel en s'approchant. Vous avez été dehors assez longtemps pour pisser toute l'eau de la rivière.

Il posa une main – la main du possesseur – sur le cou de Sefer.

« Allez, nika, il faut rentrer.

— Nous parlions, dit Sefer.

Kel rejeta en arrière les cheveux qui balayaient ses joues.

— Dois-je vous laisser ?

Sefer leva un sourcil interrogateur en direction de Kerrin.

— Avons-nous terminé ?

— Je pense, répondit Kerrin.

La pierre du banc le glaçait tout à coup.

— Alors rentrons, insista Kel.

Il poussa doucement Sefer vers la porte.

« Attention, ne tombe pas, il y a une taupinière. Puis il tapota l'épaule de Kerrin.

— Chelito...

— Oui ?

La demi-lune était maintenant posée sur la colline, sur le point de plonger entre les arbres. Elle voguait entre les étoiles.

— À quoi penses-tu ? demanda Kel.

— Pourquoi tout le monde me demande-t-il cela ?

— Qui ?

— Elli. Et Josen le faisait souvent.

— C'est parce que, dit Kel, quelque chose dans ton visage y incite.

— Quelque chose qui ressemble à quoi ?

— À une porte close.

Kerrin n'était pas sûr de trouver cela agréable.

— Je pensais que le ciel ressemblait à une rivière, dit-il en offrant son visage aux étoiles.

Kel lui caressa les cheveux.

— Moi je trouve plutôt qu'il ressemble à l'océan.

— Tu l'as déjà vu ?

— Bien sûr, dit Kel, le sourire aux lèvres. Il fit mine de frissonner.

« Il commence à faire froid, chelito. Rentrons. Je parlerai de l'océan... demain.

CHAPITRE XIII

Cette nuit-là, Kerrin fit un rêve.

Il était près de la table, dans une pièce grande et ensoleillée et pleurait de rage. Il désirait quelque chose mais ne pouvait l'atteindre, la table était trop haute. Donc il pleurait et frappait le rebord du poing, si fort qu'il perdit l'équilibre. Il vacillait, le sol se rapprochait dangereusement, et déjà il était par terre, pleurant de plus belle.

On le soulevait. Un visage de femme lui souriait. Des yeux, des cheveux bruns.

— Ouvre la bouche, dit-elle.

Et elle y mit un morceau de rayon de miel.

« Quel gourmand tu fais.

La douceur du sucre vint enchanter sa langue. Voilà ce qu'il désirait tant. Elle riait, le berçait contre elle.

« Tu seras si gros qu'on va pouvoir te servir au dîner comme une oie farcie et bien dorée.

Le sourire si aimant ! Il sentait son cœur battre contre lui. Sous la chemise de soie verte, ses seins doux et pleins.

Puis la pièce s'obscurcit, il se réveillait d'un rêve, il se réveillait de l'enfance. Il appela :

— Mère !

...Mais aucun son ne sortit de sa bouche. Elle s'en allait. Devant lui : les tentures en laine de chez Sefer. Des larmes coulaient sur ses joues.

Le ciel s'éclaircit. Les autres commençaient de bouger. Il s'assit, sécha ses yeux. Les coqs d'Elath poussèrent leur cri, invectivant le soleil paresseux.

Les kearis se levèrent, tous d'humeur maussade. Kel descendit, les traits tirés, l'air tendu. Il se rendit dans la cuisine, en rapporta une miche de pain et un pot de beurre.

— C'est gai ici, fit remarquer Ilène. Que se passe-t-il, Kel ? Tu crois que je ne t'ai pas entendu marcher de long en large la moitié de la nuit !

— Il y a quelque chose qui va de travers dans la figure.

Les yeux rétrécis, Jensie leva la tête.

— Quelque chose de grave ? insista Ilène.

— Je ne sais pas.

Puis Sefer arriva, le parchemin de Kerrin roulé sous le bras.

— Sef, que doit-il se passer aujourd'hui ? demanda Arillard.

— Je ne sais pas vraiment. Mais nous devrions recevoir une délégation de cavaliers nous disant qu'ils partent et dans quelles conditions sera libéré Riniard.

— Kel a de mauvais pressentiments, dit Ilène.

Livide, Jensie saisit Kel par les poignets.

— Ce n'est pas Riniard, dis ? Est-ce lui ?

Kel se dégagea doucement, prit la tête de la jeune fille entre ses mains.

— Je ne sais pas, Jensie, lui dit-il. Je t'en prie, ne faiblis pas maintenant, nous avons besoin de toi.

Elle baissa la tête. Ilène lui enlaça la taille.

— Viens, Jensie. Accompagne-moi chez Kitha. Tu m'aideras à courir après Borti. C'est un tel diable, nous ne serons pas trop de deux.

Kerrin vint s'asseoir près de son frère.

— J'ai eu un rêve ce matin. J'étais tout petit et voulais attraper quelque chose sur la table, une douceur quelconque. Alors une femme m'a pris dans ses bras... notre... mère, je crois.

Presque un mot étranger dans sa bouche.

« Des cheveux bruns, des yeux bruns également. Une chemise verte.

— Elle en avait une, dit Kel, avec de la dentelle au col.

Il traça un cercle dans la poussière du sol, puis l'effaça immédiatement.

« Peut-être tes souvenirs sont-ils en train de te revenir, chelito.

Attention... attention... Une vibration familière, désormais, dans son esprit. Kerrin se leva. Kel se redressa lentement. Arillard fronça les sourcils.

— Ça y est ? demanda-t-il.

— Oui.

— Viendrons-nous avec vous ? s'enquit Ilène.

Kel lança un regard interrogateur à Sefer.

— Non, dit le visitant, c'est inutile.

Il faisait chaud, le ciel était bleu, mais des nuages gris s'amoncelaient au nord. Tamaris, Dorin et Lara attendaient sur la place du marché. Contrairement à l'effervescence de la veille, tout était tranquille dans les rues.

Deux cavaliers dévalaient la colline. Kerrin regarda son frère : Les mains dans les poches, vêtu de sa tunique aux danseurs, il allait sous le soleil, le visage maintenant serein.

Nerim et Jacob s'avancèrent lentement sur la place. Kerrin ne pouvait s'empêcher d'admirer l'aisance avec laquelle ils chevauchaient leurs montures. C'était l'aisance que mettait Kel dans chacun de ses pas, chacun de ses gestes. Leurs cheveux luisants, sans doute huilés, leur descendaient jusqu'à la taille.

Nerim brandissait un bâton au bout duquel flottait un carré d'étoffe verte : le drapeau du messenger.

Il mit pied à terre, s'humecta les lèvres et, avec application, il prononça ces mots :

— J'apporte un message de mon peuple pour les sorciers.

— Le peuple d'Elath t'écoute, dit Lara.

— Thera dit : ils apprennent. Nous...

Il se frappa la poitrine, désigna Jacob de la main.

« Et les autres, nous leur enseignons comment faire partir le mur. Très lent. Certains ont peur. Certains apprennent très vite.

— Je comprends, dit Lara. Vous enseignez à votre peuple la destruction du bouclier mental qui les empêche d'utiliser les dons. C'est bien.

— Thera dit : quand tous enseignés, nous rendons...

Le front plissé, il hésita.

— Le captif, dit Kel. L'otage.

— Oui, otage. Ce soir quand soleil tombé. J'ai message de l'otage. Pour Kel ?

Kel se signala d'un geste. Les yeux fixés sur le keari, le jeune cavalier du désert, s'avança un peu. Il se mordit la lèvre.

« Il dit : désolé, très désolé.

— Il ne manquera certes pas de l'être, dès qu'il me tombera entre les mains.

— Il dit : Elli avait raison, j'ai un cerveau de grillon.

La voix de Kel se fit plus douce :

— Comment va-t-il ? Est-il blessé ?

— Il va bien. Nous donnons manger à lui, il marche...

Nerim joignit les poignets comme s'ils étaient attachés.

— Comment nous le rendrez-vous ? demanda Sefer.

— Nous partir. Lui rester. Attaché. Mais pas trop fort.

La voix de Sefer vint résonner dans l'esprit de Kerrin. *Cela vous semble-t-il à tous acceptable ?*

Tous acquiescèrent.

— Nous acceptons cet arrangement, dit alors Lara.

Nerim se tourna vers Jacob qui descendit de cheval.

— Lui Jacob. Veut parler à celui qui se bat. Kel ?

Jacob et Nerim échangèrent quelques mots.

« Il dit : paix. Pas hostile, continua Nerim.

Spontanément, Kerrin plongea dans l'esprit de Jacob. Il y rencontra un fatras de pensées, inintelligibles, d'où émergeait un profond sentiment de désir.

— Nika, dit Sefer. Veux-tu lui parler ? Il a vraiment l'air de vouloir quelque chose.

Jacob et Nerim se remirent à parler. Avec douceur, presque avec tendresse, Nerim passa son bras sous celui de Jacob. Il semblait l'exhorter et vouloir le pousser à faire quelque chose. Enfin Jacob, les paumes tournées vers le ciel, s'avança. Très lentement, il tira sa dague et sa courte épée. Les lames jetèrent des éclairs métalliques. Tek, devant l'échoppe du boucher, émit un grognement et, la main sur son poignard, s'approcha. Mais Jacob se baissa et déposa ses armes dans la poussière.

— Je pense qu'il signifie ainsi ses intentions non belliqueuses, nika, dit Sefer.

— Très bien, dit Kel.

Il se tourna vers Nerim.

« Dis-lui de ramasser ses armes.

— Nous pourrions aller au Tanjo. Sef... ? Viendras-tu avec nous ?

— Ce ne serait pas raisonnable, nika, répondit Sefer avec gravité. Il faut que je parle aux villageois... Emmène Kerrin, si tu penses avoir besoin d'un visitant à tes côtés.

Ils s'assirent dans l'herbe, près de la statue du Gardien. Le visage mince de Jacob était tendu. Les motifs fleuris en perles de teintes vives, s'enroulaient sur sa poitrine et ses manches. Nerim lui chuchota des paroles, qui semblaient de réconfort... et qui ne produisirent aucun effet.

Kerrin se demanda si les deux hommes étaient amants ou simplement des amis. Lui était là, assis en tailleur, mal à l'aise, ne sachant que faire, ne sachant ce qu'on voulait de lui.

Tout à coup une ombre qui bougeait près de la grande porte sculptée attira son attention, il étira son esprit dans cette direction... curiosité, excitation, un peu d'effroi.

Il sourit.

— Kel, regarde un peu du côté de la grande porte.

Kel scruta le jardin.

— Veux-tu bien sortir de ta cachette ! appela-t-il.

Traînant les pieds, Korith s'approcha.

— Skayin, dit-il avec un bref salut, je ne faisais que...

— Nous espionner, termina Kel, le visage sévère. Tu es Korith, le neveu de Sefer, n'est-ce pas ?

Le gamin opina.

« N'as-tu rien de mieux à faire ?

Korith baissa la tête.

« Réponds, je te prie.

— Si, Skayin.

— Bon, eh bien puisque tu es là...

Kel désigna les deux anesh.

« Voici Nerim et voici Jacob. Korith.

Les deux hommes adressèrent à l'enfant un sourire amical.

« Bien, maintenant que tu as vu de près deux cavaliers anesh, peut-être pourrais-tu retourner à tes affaires.

Les joues en feu, Korith allait s'éloigner.

« Non, attends. Tu es léviteur, n'est-ce pas ?

— Oui, skayin.

— Penses-tu pouvoir faire venir un pichet de vin et quatre verres ?

— Oui, je crois... c'est à dire... je risque de renverser le vin.

Kel sourit.

— Alors va les chercher. Fais deux voyages s'il le faut.

Korith partit en courant.

Il ne tarda pas à revenir, avec le pichet de vin dans les mains, et, non loin derrière lui, les quatre verres qui se balançaient dans l'air. Il posa le pichet. Son visage se crispa un peu sous l'effort et les verres atterrirent devant le keari sans le moindre heurt.

— Merci, dit Kel. Tu te débrouilles très bien. Allez gamin, disparais, maintenant.

En quelques bonds, Korith avait atteint la porte. Les Anesh le regardaient en riant aux éclats.

— Qu'aviez-vous à me dire ? leur demanda enfin Kel.

Nerim prit la parole :

— Jacob dit : je me bats. Je chevauche. J'ai le pouvoir, harai, pouvoir, comme toi... Ton pouvoir...

Il décrivit un grand cercle avec ses mains.

«... très grand. Le mien petit.

Kel l'interrompit.

— Il faut dire « don », pas « pouvoir ».

— Don, répéta docilement Nerim.

Il tapota les genoux de Jacob.

« Il dit : je veux apprendre. Tout, comme toi, battre et chevaucher... tout. Je veux te suivre.

Kel reposa un peu trop brutalement son verre qui se renversa dans l'herbe.

— Répète ce que tu viens de dire.

— Je veux te suivre.

Une brillante lueur d'espoir dans les yeux, Jacob regardait Kel.

— Je suis très honoré, dit Kel. Mais je suis keari, je n'enseigne pas, je voyage, je danse. Je n'enseigne pas, sinon au préau.

Nerim traduisit les paroles de Kel à Jacob. Celui-ci lui chuchota quelque chose à l'oreille. Kerrin se demandait ce que pensaient Barat et les autres des projets de Jacob. Peut-être n'en savaient-ils encore rien ? Lui, Kerrin, comprenait ce désir, en tout cas.

Nerim reprit la parole :

— Jacob dit : s'il te plait. Lui vouloir te suivre pour apprendre. Lui pas gêner toi. Il sait faire cuisine, feu, lessive.

Kerrin intervint :

— Il veut devenir ton disciple, Kel.

Un pli soucieux barra le front de Kel.

— Les kearis n'ont pas de disciple ! Par ailleurs il est impossible qu'il entre dans le kearas. Non, dit-il à Jacob.

Il secoua la tête, ses cheveux dansaient dans son dos.

« Non.

Jacob serra les lèvres. Il demeura un moment silencieux puis dit quelques mots à Nerim. Celui-ci prit une profonde inspiration.

— Il dit : il suivra toi. Même si toi dire non. Tu regarderas derrière et lui toujours là... toujours. Un jour, toi dire oui.

Kel plongea son regard dans celui de Jacob. Celui-ci ne baissa pas les yeux.

— Un Anesh seul en Arun ! dit enfin Kel. Il ne parle même pas notre langue : il se fera tuer !

De nouveau, Nerim rapporta les paroles de Jacob :

— Il dit : non. Si attaqué, lui se battre.

Kel laissa retomber les épaules d'un air las.

— Je ne veux pas d'une telle responsabilité !

Les deux hommes le regardaient en silence.

— C'est comme si tu la portais déjà, dit Kerrin.

Brusquement, Kel se leva. Les mains sur les hanches, il se campa face à Nerim.

— Dis à ton ami qu'il est fou !

Puis, prenant Kerrin par le poignet :

« Viens, chelito. La discussion est terminée.

Presque au pas de course, ils traversèrent le petit bois, descendirent la rue principale. Une fois au soleil, Kel ralentit.

— J'ai chaud, dit-il, l'air furieux.

— Nous pourrions aller aux bains, suggéra Kerrin.

— Sûr que ça me rafraîchirait les idées ! Non. Pas envie. As-tu quelque chose à faire, chelito ?

— Rien... si tu me veux.

Kel sourit et glissa la main dans le dos de Kerrin, sous sa chemise.

— Je te veux, oui. Allez, viens. J'ai un endroit à te montrer.

Après maints tours et détours, ils entrèrent dans la forêt. De hauts cyprès, des chênes, des pins, des bouleaux et des noyers. Des écureuils filaient en bondissant sur leur passage. Ils aperçurent un grand cerf roux qui broutait sous les aulnes.

— Où allons-nous ? demanda Kerrin, depuis longtemps désorienté.

— Attends. Tu vas voir.

Bientôt les arbres s'espacèrent. L'herbe se faisait plus sombre et plus drue. Ils longèrent un étroit sentier.

— Nous y voilà, dit Kel.

Une clairière arrondie. Une mare d'eau claire entourée de petits rochers, dont le fond de sable doré chatoyait au soleil. Kerrin puisa un peu d'eau dans le creux de la main et but. Elle était pure.

— Comment se fait-il qu'elle demeure fraîche ? demanda-t-il.

— Sefer dit qu'une rivière que nous ne pouvons voir coule au fond.

Kerrin regarda : aucun courant n'agitait le sable du fond. Kel se laissa tomber dans l'herbe, étendit ses longues jambes. Les yeux mi-clos, il observait Kerrin. Les rayons du soleil cuivraient ses

cheveux. Il ressemblait à une panthère endormie. Kerrin vint s'asseoir près de lui.

— Ceci était notre refuge favori lorsque nous étions gamins, Sefer et moi. C'est là qu'un jour je lui ai annoncé que je serai keari, là qu'il a décidé de créer l'école...

— Quand as-tu su que tu deviendrais keari ?

— C'est Emeth qui me l'a dit. Mais j'hésitais. J'aimais Sefer et voulais ne jamais le quitter... C'est ce que je disais alors, et je le pensais vraiment. Mais aujourd'hui je suis plus lucide. J'aime voyager, être sans cesse en mouvement ; Sefer est plus casanier.

— Pouvais-tu le voir lorsque tu étais avec Zayin ?

Kel eut un demi-sourire.

— Un jour, durant la première année, je me suis enfui pour revenir ici. J'ai traversé tout le pays d'Arun. Zayin m'a battu comme plâtre à mon retour. Les coups, je m'en moquais un peu, mais il m'a prévenu que la prochaine fois il ne me reprendrait pas, alors je me suis tenu tranquille. Je me serais volontiers fait découper en morceaux pour rester avec Zayin.

« C'est exactement ce que ressent Jacob », songeait Kerrin.

Mais il garda le silence.

— Kerrin ?

— Oui.

— Que vas-tu faire maintenant ?

— Mais...

— Vas-tu rester ici enseigner au Tanjo ?

— Je ne sais pas, répondit Kerrin.

— Tu peux devenir notre scribe, vivre chez Léa et Ardith. Cela leur ferait grand plaisir...

Kel marqua une longue pause.

« Ou... tu pourrais venir avec nous, voyager avec le kearas.

Il s'assit, passa son bras autour des épaules de Kerrin.

« Cela nous plairait beaucoup, tu sais, chelito. La figure est harmonieuse avec toi parmi nous.

— Je ne suis pourtant pas keari.

— C'est vrai, mais cela n'a guère d'importance.

Kerrin arracha une touffe d'herbe. Elle était légère sur sa paume. *Je t'aime bien*, disait Elli. *La figure est harmonieuse avec toi parmi nous*, venait de dire Kel. Les brins d'herbe s'envolèrent au vent. Que faire ? À quoi pourrait-il bien leur servir ? De mascotte, tout au plus. Ecrire les lettres de Kel pour Sefer, partager son lit de temps à autre. Il baissa la tête.

— Non. C'est-à-dire que...

— Je n'espérais pas vraiment que tu acceptes, dit Kel.

Kerrin lui lança un regard étonné.

— Ah, bon ?

— Oui. Quel intérêt cela aurait-il pour toi ? Mais j'en avais envie. Tu nous manqueras, tu sais.

— Quand partez-vous ?

Kel éclata de rire et resserra son étreinte.

— Pas avant la moisson, quand il sera temps de retourner dans le Galbareth payer la dette de Riniard.

— Pourquoi Riniard fait-il cela ?

— Se bagarrer ?

Kel entreprit d'ôter ses bottes.

« Il a eu une enfance difficile. Ceux de son village lui ont mené la vie dure. Il lui a fallu lutter pour

pouvoir danser, quitter le village, se rendre à Shanan... Il est devenu un peu rebelle, mais il changera.

— Parle-moi de Mère.

— Elle était petite et brune. Je me souviens de mon étonnement lorsque – vers quatorze ans – je me suis aperçu que j’étais aussi grand qu’elle. Elle avait les mains douces et aimait les couleurs vives, rouge, orange. Elle aimait Père ainsi habillé, de soie et de velours... Elle rentrait toujours fatiguée le soir. Je ne comprenais pas, jusqu’au jour où j’ai appris que, étant visitante, elle servait de médiateur au village, elle aidait au règlement des conflits, des querelles. Quand tu es né...

Kel sourit.

« J’avais dix ans et voulais savoir pourquoi tu étais si rouge et si gros. Quelle rage quand on m’a dit que, moi, j’avais été encore plus rouge et encore plus gros !

— Et Père... ?

— Père était grand et blond. On dit que je lui ressemble. Un excellent cavalier. Un véritable Anesh une fois en selle ! Il nous fabriquait des objets en bois, des jouets... Je me rappelle d’une poupée... Tu pleurais et pleurais, jusqu’à ce que Mère lui colle de la laine jaune sur la tête en guise de cheveux. T’en souviens-tu ?

— Non.

Sefer devait sans doute savoir comment réveiller les souvenirs endormis.

— Chelito ?

— Oui...

Kel dénoua son foulard rouge et secoua la tête. Ses cheveux vinrent se dérouler sur ses épaules. Kerrin le regardait retirer sa chemise. De près et en plein jour, il pouvait voir toutes les cicatrices, les marques et les coupures depuis longtemps guéries. Il posa son doigt sur une des longues traces blanches.

— Attends, dit Kel, la main sur la boucle de ceinture de Kerrin. Retourne-toi.

Ils firent l’amour. Au soleil. Cela gênait un peu Kerrin et Kel riait. Kerrin ne voulait plus attendre, immobile, qu’on lui offrit le plaisir. Il poussa Kel sous lui. Il ne savait pas bien, Kel dut le guider, juste un peu. Alors il découvrit le plaisir de qui donne, la joie de sentir Kel frémir et trembler sous ses caresses, de sentir les mains de Kel agripper ses cheveux, les hanches de Kel s’arquer. Un gémissement, un cri, la dernière secousse, la jouissance.

Ils s’essuyèrent avec une poignée d’herbe. Kerrin s’apprêtait à se rhabiller quand :

— Non, attends, Laisse-moi te regarder.

Kel s’assit sur ses talons et posa la main sur le moignon de Kerrin.

« Cela fait-il mal ?

— Non, c’est insensible, dit Kerrin.

Il avala sa salive.

« Il ne faut pas...

— Mais pourquoi donc ? C’est une blessure de guerre, chelito. J’en ai vu de pires.

Il appuya son pouce dans la chair, un léger picotement traversa les tissus un peu fripés.

« Cela ne me répugne pas, ni ne m’empêche d’avoir envie de te toucher.

Ils redescendirent la colline, main dans la main.

À part Calwin, tous les kearis étaient réunis chez Sefer.

— Où est Cal ? demanda Kel.

— Devine, répondit Ilène. Il joue aux dés, bien sûr, avec Tek. La dernière fois que je l’ai vu, il

gagnait.

— J’espère bien, lança Elli avec un sourire sardonique. Inutile de vous demander ce que vous faisiez tous les deux.

— Petite futée !

Jensie était assise sur la natte, les seins nus. Sa tunique sur les genoux, elle raccommmodait. Elle montrait meilleure figure que jamais depuis l’enlèvement de Riniard.

Kel sortit de la cuisine en mâchant une tige de fétuch.

— Et Sefer ? demanda-t-il.

— La femme sans scarifications, Thera, est venue le chercher, dit Arillard.

— Quoi ?

— Il a dit de ne pas t’inquiéter. Il sera rentré avant la nuit.

— Elle est venue seule ?

— Ça en avait tout l’air.

— Il y a deux autres Anesh au village, dit Jensie en enfilant sa tunique. L’un joue aux dés avec Cal et Tek, dans l’écurie.

— Et l’autre ? demanda Kel.

Ce fut Ilène qui répondit :

— Il traînait devant la porte il n’y a pas si longtemps. Je lui ai parlé... je lui ai demandé son nom. Mais il s’est contenté de sourire.

— C’était Jacob. Il ne parle pas notre langue, bougonna Kel.

Il s’assit et tira un coussin à lui.

« Pourquoi Sefer est-il parti avec Thera ?

— Je ne sais pas, Kel. Il ne nous a rien dit.

— Ça ne me dit rien qui vaille.

— Il avait sans doute une bonne raison, tu sais.

— Mouais...

— Même si c’était une mauvaise raison, Kel, tu sais bien que nous ne pouvions pas l’empêcher d’y aller.

Un pli soucieux barrait le front du keari :

— Non, et je suis bien placé pour le savoir.

— Que nous veut celui qui traîne devant notre porte ? demanda Arillard.

— Jacob ? Il veut devenir mon apprenti.

— Mais c’est ridicule !

— Pas tout à fait. Il est figureur...

Tout à coup, la porte s’ouvrit.

Jensie poussa un cri, sauta sur ses pieds. Riniard, échevelé, le visage maculé et meurtri, se rua dans la pièce.

— Barats ! hurlait-il. Il a pris Sefer. Il le frappe. Il l’a attaché...

Jensie et Riniard s’écartèrent juste à temps. Kel était déjà dehors, Kerrin et Elli sur ses talons. Ils coururent. La poussière brûlante. Le soleil aveuglant. La chaude odeur d’écurie. Le bruit des sabots sur le pavé. Ils galopent. Le village est déjà loin derrière.

À flanc de colline, dans la forêt, ils durent ralentir. Monté derrière Kel, Riniard les guidait. Kel agrippa soudain Kerrin par l’épaule.

— Trouve-le, Kerrin. Trouve-le.

— Je ne peux rien faire si tu me fais mal, dit Kerrin.

Il allait tomber, s'il fermait les yeux. Il essaya d'occulter le visage de Kel, la sueur des chevaux cabrés, sâ propre peur...

Il se concentra, élança son esprit à la recherche de Sefer.

Les kearis, les chevaux... les rapaces embusqués dans la forêt... Il s'élança plus loin. Des ombres tremblantes sous les frondaisons. L'esprit de Sefer allait bien sûr jaillir comme une gerbe d'étincelles trouant la nuit. L'ombre... l'ombre et le silence... et tout à coup, la fureur. Un animal ? Non. Un homme dont la rage éclatait entre les rochers, sous les hauts troncs.

— Je crois avoir trouvé Barat, dit-il.

— Peux-tu nous guider ? demanda Ilène.

— Je vais essayer.

Lentement, Kerrin suivit le puissant faisceau d'émotions, qui s'étirait, se répandait, sous les branches, entre tes buissons.

La végétation allait s'éclaircissant. Une tente... en peau décorée de perles. Le disque rouge du soleil explosait derrière les arbres. Bientôt, le crépuscule. Ils abandonnèrent leurs montures. De la fumée. Une odeur de brûlé. Une voix de femme. Celle de Thera.

— Barat !

Une forme fila entre les pins.

« Kash'ai ! Uchearis lek e'kal !

Kel étouffa un juron. Barat s'avança sur le devant de la tente. Dans sa main, un poignard sanglant. Il s'avança encore, s'accroupit, prêt à bondir.

Kel fit un geste et les kearis se déployèrent. Barat lança une sorte de rugissement. Kel marchait lentement sur lui. Leurs ombres, immenses et grotesques, s'étiraient, comme nées du disque solaire maintenant écarlate.

Sous les arbres, un bruissement. Barat se tourna, son poignard quitta sa main, au moment où Kel, d'un seul bond, traversait la clairière.

Barat tomba, sans s'être battu. Ilène disparut sous les arbres. Kerrin entendit sa voix et la rejoignit. Agenouillée, elle soutenait la tête de Thera.

— Est-il mort ?

La voix de la cavalière anesh n'était plus qu'un faible murmure.

« Je l'ai aidé. Pardon. Il voulait... tellement... Il est mort ?

Kerrin jeta un coup d'œil au corps de Barat abandonné par Kel.

« Je vois tes pensées, dit Thera. L'esprit ne ment pas à l'esprit... Il est mort.

Le mince filet de voix s'étrangla. Les yeux s'élargirent démesurément. Sur la tunique s'épanouissait une grande fleur de sang. Un dernier soupir, et Ilène ne soutenait plus qu'un corps inerte. Elle la déposa doucement et ferma les yeux sans regard.

Puis, Kerrin courut à la tente.

Sefer y était étendu, le visage dans la poussière, mains et jambes liées. Près de lui, une pile de braises rougeoyait encore. Son dos dénudé était couvert de brûlures, des plaies par endroits si profondes que la chair était carbonisée. Les traits sereins, il souriait presque. Il semblait dormir. Mais il avait, en travers de la gorge, une longue entaille béante, et le sang dans la poussière se figeait en une croûte brunâtre.

Kel avança une main tremblante, toucha les cheveux d'argent, et, comme aveugle, caressa le visage tranquille.

— Sef ?

Les mèches glissèrent un peu sous ses doigts.

« Nika ?

Puis il recula. Il vacillait, les yeux de marbre dans la pénombre. Une plainte d'animal blessé sortit de sa gorge... et il se mit à courir en titubant. Kerrin entendit Callito hennir. Le martèlement rapide des sabots sur la pierre décrut jusqu'au silence.

CHAPITRE XIV

— Sans nous, il est incomplet, avait crié Ilène. Et nous sommes incomplets sans lui, car nous sommes un kearas. Cela fait trop longtemps qu'il est parti. Retrouvons-le, Kerrin. Tu es son frère. Ramène-le-nous.

Il traversa les prés qui, à l'est, à flanc de colline, s'étiraient jusqu'à l'orée de la forêt. L'herbe était luisante de rosée. Le vent sifflait dans les frondaisons, apportant une lourde odeur de pin. Les épines craquaient sous ses pas et les oiseaux nichés dans les cyprès pépiaient sur son passage. Un raton laveur s'enfuit dans les fourrés, une forme rouge s'évanouit derrière les branchages. Il s'immobilisa. Les fantômes l'avaient hanté durant toute cette nuit de chagrin et d'attente. Il fallait cesser de poursuivre des ombres.

Dans la clairière, rien n'avait changé depuis la veille. Il faisait humide, il faisait froid, tout était tranquille. Kerrin s'approcha de la petite mare, flaque de jais transparent comme la noire prune. Le ciel et les arbres se reflétaient sur la surface lisse. Il lança un caillou dans l'eau, et le ciel, la forêt, furent parcourus de mille cercles concentriques.

Une main sur son épaule. Une mèche de cheveux blonds. Il se retourna.

Kel semblait près de tomber d'épuisement. Ses yeux gris, comme aveugles, regardaient au-delà de Kerrin et il tremblait un peu.

Doucement Kerrin fit d'abord asseoir son frère. Il ôta sa chemise, la trempa dans l'eau et l'essora, du mieux qu'il pouvait avec une seule main. Puis il appliqua le linge humide sur le visage de Kel.

Secoué de frissons, Kel releva la tête. Son regard rencontra enfin Kerrin.

— Il fait jour, dit-il, la voix rauque.

Il agrippa le poignet de Kerrin.

— Oui, il fait jour.

— Je suis allé chez les Anesh, Kerrin.

Ses doigts l'étreignaient à lui rompre les os.

« C'était comme s'ils ne me voyaient pas. Avec eux j'ai veillé le corps de Thera. Ils me contournaient comme si je n'existais pas. Je me demandais... j'ai pensé que j'étais devenu un fantôme.

La voix de Kel se brisa.

— Non, Kel, tu n'es pas un fantôme.

Après un moment les doigts de Kel s'ouvrirent, laissant une marque blanche sur la peau de Kerrin.

— Pas un fantôme... répéta Kel d'une voix éteinte.

— Non, les fantômes ne laissent pas de telles marques, continua Kerrin en montrant son poignet meurtri.

Kel avança la main et le toucha comme pour s'assurer qu'il était de chair.

« Nous t'avons attendu...

— J'ai tourné en rond toute la nuit, murmura Kel.

Son visage était livide. Tout à coup, il se recroquevilla et se mit à sangloter.

— Kerrin !

Kerrin passa le bras autour de son frère qui tremblait.

— Je suis là, je suis là...

— Ne t'en va pas.

— Mais non, laisse-toi aller, pleure.

Le soleil se leva. La rosée dégouttait des plus basses branches. Des oiseaux vinrent picorer dans l'herbe humide. Roulé en boule comme un enfant, Kel avait cessé de pleurer. Kerrin lui passa la main dans les cheveux.

— Kel, dit-il avec douceur, il faut rentrer, maintenant.

— Rentrer... répéta Kel.

Un écureuil bondit jusqu'au bord de la mare. Kel le regarda d'un air absent.

« Sûr qu'Ilène va être furieuse.

Kel leva brusquement la tête. Un imperceptible sourire passa sur ses lèvres.

— Sûr !

Le kearas les attendait à l'entrée du village. Tous se pressèrent autour de Kel. Ilène passa son bras autour de lui ; il résista une seconde puis se détendit.

— Où est le rouquin ? murmura-t-il.

— Il est épuisé, dit Jensie. Il dort.

Kel se dégagea doucement des bras d'Ilène.

— Où sommes-nous... où nous ont-ils mis ? demanda-t-il.

— Chez Lara.

Kel acquiesça. Lentement, il étreignit chacun des kearis.

Ils passèrent dans les rues silencieuses, devant les maisons aux volets clos, les échoppes fermées. La maison de Lara était déserte. Kel jeta un regard circulaire puis se tourna vers Jensie.

— Et Riniard ?

— Je ne sais pas. Il était là tout à l'heure.

— Il a peur de te rencontrer, dit Ilène.

Aux villageois rassemblés devant la porte de Sefer, Lara dit :

— Peuple d'Elath, frères et sœurs, amis. C'est pour dire adieu à Sefer que nous sommes réunis ici. Durant trente et un ans il fut près de nous ; il retourne aujourd'hui à la terre. Qui le portera au lieu du dernier repos ?

Il y eut un mouvement dans la foule. Un homme aux cheveux poivre et sel s'avança. La face rougeaude, il avait l'air d'un fermier.

— Il m'a rapidement surpassé, mais j'ai été son maître. Je le porterai.

— Nous avons un porteur, dit Lara.

Terezia sortit des rangs, sa lance à la main.

— J'étais son amie...

Elle raffermi sa voix qui tremblait un peu.

« Je le porterai en terre.

— Cela fait deux.

— Moi, dit Kel, je l'aimais. Je le porterai.

— Cela fait trois.

Nerim s'avança. Un murmure s'éleva de la foule.

— Barbare ! cria quelqu'un.

— Assassin !

Nerim vint néanmoins se placer face à Lara. À sa ceinture, plus de dague, et le fourreau de son épée était vide.

— Je le porterai. Si vous le permettre. Mon peuple, Li Omani, nous regrettons.

— Non ! hurlèrent plusieurs voix.

Impassible, Nerim regardait la foule.

— Il est courageux, chuchota Elli à l'oreille de Kerrin.

Lara leva les bras dans un geste d'apaisement. Lentement, le silence revint. Alors Kel s'avança et tendit la main à Nerim.

— Viens !

Nerim rabattit sa capuche sur son visage. Avec Kel, il rejoignit le groupe des porteurs.

— Cela fait quatre, dit Lara. Que les porteurs entrent dans sa maison et ramènent Sefer.

Terezia confia sa lance à un homme près d'elle et la porte noire et haute les engloutit. Kerrin sentit une boule de sanglots s'enrouler dans sa gorge. Ils ressortirent chargés d'une planche encore suintante de sève, où était étendue la dépouille de Sefer, visage tourné vers le ciel.

La foule s'ouvrit. Kel était aussi pâle que le mort. Les larmes ruisselaient sur les joues de Terezia.

Tout à coup, Elli saisit le bras de Kerrin.

— Regarde, souffla-t-elle, il y a Riniard là-bas.

Le bruit des pleurs s'enflait. Kerrin aperçut Ardith avec Tazia sur ses épaules, et Riniard, le visage souillé et couvert de meurtrissures. Jensie avait disparu, de même qu'Ilène, Arillard et Cal.

Tel un serpent interminable, la procession traversa le village, se déroula dans la campagne. Lara marchait en tête. Enfin les porteurs s'immobilisèrent et les villageois se répandirent dans un grand verger riant, vert et blanc sous le soleil.

Les deux mains levées, Lara dit :

— Que ceux qui savent approchent et fassent le dernier lieu où il reposera.

Lentement, Tamaris s'avança. Elle étendit les mains, paumes tournés vers le sol. Une sorte de frémissement secoua la terre à ses pieds. Tazia encore sur les épaules, Ardith la rejoignit. Puis ce fut Korith, les yeux boursoufflés par les larmes. D'autres vinrent agrandir le cercle qui peu à peu se formait autour de Sefer. Ils s'agenouillèrent, leurs mains se réunirent. Kerrin vit la terre onduler doucement puis se fissurer. Les léviteurs creusaient la tombe du visitant. Sous la pression de leurs esprits, la terre se levait et venait s'amonceler près de la dépouille mortelle.

— Le lieu est prêt, dit bientôt Lara. Adieu au maître, à l'ami, à l'amant et au frère. Nous sommes heureux du temps qu'il passa parmi nous ; nous regrettons qu'il ait été si court. Pleurons et rions, pensons à lui, restons ensemble pour le réconfort et pour la sérénité... pour le kea.

Lentement soulevés par des bras invisibles, la civière et son fardeau glissèrent dans la fosse. Puis Kerrin vit le monticule de terre diminuer : on refermait la tombe. Apportée par la brise, une pluie de pétales blancs vint recouvrir les mottes brunes d'un fragile tapis.

Les kearis se rassemblèrent autour de Kel.

— Il faut que je parle à Jacob, dit-il, hagard.

— Cela peut bien attendre demain, dit Ilène.

— Et maintenant, que vais-je faire ?

Ilène passa un bras autour de lui.

— T'étendre au soleil et pleurer, rire, boire, t'ennivrer.

Semblant soudain découvrir leur existence, un à un il les regarda.

— Où est Riniard ? demanda-t-il en repoussant doucement Ilène.

Ses yeux s'arrêtèrent sur Jensie.

« Jen, tu le sais, n'est-ce pas ?

Jensie se mordit la lèvre.

— Va le chercher. Ramène-le.

— Il ne veut pas, Kel.

— Mais nous sommes un kearas ! Et il en fait partie ! Va-t-il falloir le pourchasser à travers le Galbareth ? Ce qui est fait est fait, Jen. Ramène-le.

Jensie acquiesça et s'éloigna sous les pommiers en fleurs. Lorsqu'elle revint, un moment plus tard, Riniard était à ses côtés. Il avait les mains et le visage encore souillés de poussière, il ne s'était ni lavé ni changé.

Il tendit à Kel le foulard rouge des kearis. Sa main tremblait un peu. Kerrin sentit Elli tressaillir. La lumière qui semblait derrière les arbres jetait sur eux d'ondulantes figures.

Rejetant ses cheveux en arrière, Kel s'avança.

— Imbécile !

Ses doigts se refermèrent comme un étau sur les épaules du rouquin, lui arrachant une grimace de douleur. Il lui parla longuement et avec ferveur. Enfin Riniard baissa la tête, sa main étreignit le foulard rouge un peu plus fort. Il releva la tête et l'on vit qu'il pleurait. Kel lui tapota doucement la joue, il lui parlait toujours, à voix si basse que seul Riniard pouvait entendre, finalement il saisit le foulard et le lui noua autour du bras.

Ils se rendirent à la clairière près de la petite mare d'eau pure. Ilène avait pris chez sa sœur une outre de vin que les kearis se passaient de main en main. Le soleil disparaissait derrière les chênes et les cyprès. Les insectes bourdonnaient dans les feuillages. La nuit allait tomber, l'air fraîchissait ; ils allumèrent un feu qui faisait rougeoier la surface de l'eau lisse comme un miroir.

— Riniard, appela doucement Elli qui s'était allongée, la tête appuyée sur la cuisse de Kerrin.

« Que t'a dit Kel tout à l'heure dans le verger ?

Riniard jeta un rapide regard vers Kel installé un peu plus loin aux côtés d'Ilène. Il s'était lavé dans la mare mais une meurtrissure violacée marquait encore la partie gauche de son visage.

— Il disait que je ne pouvais pas partir, que ma présence vous était nécessaire, murmura-t-il, l'air incrédule.

— Et c'est la vérité, dit Jensie en lui caressant la main.

— Oui, c'est vrai, approuva Elli.

— C'est possible. Moi j'ai besoin de vous, cela je le sais. Mais je pense que je méritais plutôt d'être battu.

C'est alors qu'Ilène leva la tête.

— Ça tu n'y couperas pas, lança-t-elle. Attends un peu que ta joue dégonfle et tu verras.

— Tu sais, rouquin, intervint Arillard, que ce que tu as fait j'aurais pu le faire.

— Oui, mais si je n'y étais pas allé...

Riniard se mordit la lèvre...

« Sefer n'aurait pas... Sefer serait encore...

— Non ! s'écria Arillard. Tu ne dois pas te sentir responsable. Ce n'est pas toi qui l'a tué.

— Qui est responsable, alors ? souffla Riniard.

— Personne. Pas même ce pauvre diable de Barat.

Le nom du meurtrier vint claquer dans l'air paisible du soir.

— Eh bien, mon vieux, dit Elli. C'est la première fois que je te vois d'une telle magnanimité à l'égard des Anesh.

Arillard passa la main sur son visage.

— La fille aussi est morte. Il y a eu trop de morts...

L'outre de vin tourna une fois encore.

— Presque vide, constata Calvin en la soupesant. Nous aurions pu en prendre une seconde.

— Tu es bien assez saoul comme ça, objecta Arillard.

— Je ne suis pas saoul du tout !

— Il ne faut pas s'enivrer, dit Kel.

Il se laissa tomber dans l'herbe. Ses yeux brillaient, mais on n'aurait pu dire si c'était d'avoir trop bu ou trop pleuré.

« Nous partons demain.

— Ah bon ? s'exclama Elli en se redressant. Et où allons-nous ?

— Pas très loin en tout cas, dit Ilène, car nous devons être pour la moisson d'automne dans ce village du Galbareth.

Le vent arracha au feu une gerbe d'étincelles. Un hibou lança sa plainte du fond du bois.

La voix d'Elli se fit rêveuse.

— Nous pourrions aller à Mahita.

Les flammes répandaient sur ses cheveux de longues traînées de cuivre. Elle posa la main sur le genou de Kerrin.

« Je suis sûre que tu aimerais Mahita, Kerrin.

— Nous pourrions aussi aller à Kendra-du-Delta, dit Ilène, nous arrêter à Mahita puis descendre la Grande Route en longeant la rivière.

— Oui, dit Kel. Il faut que j'aille à Kendra-du-Delta. Je dois voir Keren, la sœur de Sefer.

C'était la première fois depuis la veille que Kerrin entendait son frère prononcer le nom de son amant mort. Il y eut un long silence.

Enfin Kerrin dit :

— Je n'irai pas à Mahita avec vous.

— Mais je pensais... commença Elli.

— Je sais ce que tu pensais, coupa Kerrin.

Il les vit tous attentifs.

« Mais je ne suis pas keari. Je ne peux pas venir. Elath... Elath est mon foyer. J'y suis né. J'y ai de la famille.

Pour éviter le regard de Kel, il garda un long moment les yeux fixés sur les fugitives images qui se tordaient dans le feu. Des reflets orangés effleuraient les troncs des arbres. Kel dit :

— Tu dois faire ce que tu désires, chelito.

Le mot d'amour s'enfonça comme une griffe acérée dans le cœur de Kerrin. Une brindille sèche craqua entre les doigts d'Elli.

— Regardez ! s'écria tout à coup Jensie. Une étoile filante !

— Je l'ai ratée, dit Riniard.

— Je l'ai vue, dit Elli.

Elle frappa le sol de la paume, éparpillant les aiguilles de pin.

« C'est signe de bon augure. Allons à Mahita... Qui donc accapare le vin ?

Ils partagèrent les dernières gorgées. Ilène chantait une berceuse tandis que la nuit se faisait de plus en plus lourde, le feu de plus en plus haut.

— Je vois des formes dans les flammes, dit Jensie. Je vois un arbre.

— Et moi, une cascade, dit Ilène.

Kerrin, lui, y voyait un kearas s'éloignant au grand galop.

Puis ils s'installèrent pour la nuit et ils s'endormirent. Kerrin se réveilla une fois, à l'approche de l'aube ; les coqs dans le lointain, jetaient leur cri, glorifiant le soleil qui montait. Il sentit les kearis

bouger et parler à voix basse. Les arbres se découpaient, sombres contre le ciel blafard.

Une main se posa sur son front. *Dors, Kerrin*. Sous le poids des mots, sous le poids de la main, il se laissa de nouveau emporter par le sommeil.

Il se réveilla aux chants des oiseaux qui s'interpellaient d'arbre en arbre. Il faisait chaud, le ciel était d'un bleu éclatant et les cendres du brasier éteint, humides.

Ils lui avaient laissé la couverture. Il ramassa son poignard posé près de lui ; il ne se souvenait pas de l'avoir ôté.

Ils allaient revenir, tentait-il de se convaincre. Ils repasseraient par Elath sur le chemin du retour pour le Galbareth. Ils danseraient au préau, et lui, debout à l'ombre du Gardien, se laisserait encore envoûter par les irréelles virevoltes. Peut-être même serait-il alors de nouveau l'amant de Kel, et tous deux rouleraient dans l'herbe fraîche sous l'œil sourcilleux des hauts pins.

À flanc de colline, non loin du rucher, une femme coiffée d'un grand chapeau de paille le salua de la main.

— Bonjour, dit-elle.

Il reconnut Cléo.

— Bonjour. Les cavaliers du désert sont-ils partis, maintenant ?

— Ils sont partis hier. Mais il en reste deux au village.

Elle fit un geste de la tête en direction des ruches d'où s'échappaient des nuages bourdonnants.

« Tu ferais mieux de t'éloigner. Dans une minute elles seront là à se demander qui est cet impudent qui ose me parler. Les abeilles sont facilement jalouses.

— Elles ne te piquent jamais ?

— Jamais.

Elle sourit en chassant de la main l'insecte noir et or qui venait tourner sous le nez de Kerrin. Celui-ci, suivant son conseil, se hâta de dévaler la pente en direction du village.

La place du marché. L'échoppe du tanneur, celle du boucher, fenêtres et portes grandes ouvertes. À l'intérieur, on s'affairait, le balai à la main. De même chez le forgeron et le cordier ; un peu partout, les vêtements fraîchement lavés claquaient au vent du matin.

Flânant dans les rues ensoleillées, Kerrin se rendit chez Lara. Là aussi, la porte était grande ouverte, maintenue par une grosse pierre. Il entra : on avait redressé et appuyé aux murs toutes les nattes de la maison, Lara et une autre femme balayaient le sol dénudé.

— Kerrin ! Bonjour. Voici ma fille, Sorith. Sorith, c'est Kerrin le fils d'Alis.

Le visage large et plat de Sorith, en tout point semblable à celui de sa mère, s'éclaira d'un sourire. Un fichu bleu maintenait ses cheveux sur le sommet du crâne.

— Je-je vais v-voir le pain. Exc-excusez-moi.

Et elle disparut derrière le haut paravent dissimulant la cuisine.

— Sorith a fait la pâte ce matin et maintenant elle lève, expliqua Lara.

On avait débarrassé les murs de toutes les tentures en laine, la statue du Gardien avait quitté sa niche.

— Que se passe-t-il ? demanda Kerrin. Toutes les portes sont...

— C'est l'usage à Elath. Nous faisons toujours ainsi lorsque quelqu'un meurt.

La gorge de Kerrin se serra.

— Ça ne semble pas possible, murmura-t-il.

— Je sais, dit la vieille femme. Rien ne justifie la mort d'un jeune. Bien que cette mort aussi participe de l'harmonie. C'est ce que nous devons nous dire. C'est ce qu'il dirait.

Le petit garçon, toujours les fesses à l'air, parut dans l'embrasure de la porte donnant sur le jardin.

— Ma ?

— Ta maman est dans la cuisine, chelito dit Lara.

Trotinant et trébuchant, l'enfant traversa la pièce, les yeux fixés sur le plancher ciré que sans doute il voyait pour la première fois. « Ton sac est ici, Kerrin.

— Merci, dit-il, se souvenant tout à coup avoir laissé la couverture près de la mare d'eau fraîche.

Kel... le visage de Kel vint assaillir son esprit, sa voix, son rire, ses larmes... Kel qui l'aimait.

— Et le papier que t'a donné Méritha est là aussi.

— Merci, répéta-t-il... Comment va-t-elle, lehi ?

De la cuisine éclata un cri d'enfant en colère, suivi de la voix de Sorith, douce et apaisante.

— Rien de nouveau, répondit Lara. Cela fait des mois que cela dure. Elle n'ira jamais mieux... ni plus mal, je suppose.

Une mouche explorait la pièce en bourdonnant. Kerrin la chassa du revers de la main et elle s'enfuit dans la cuisine.

— Lehi... commença-t-il.

Le bébé, cette fois, poussait un cri d'enthousiasme.

— Oui ?

— Comment se fait-il que tu ne puisses la guérir ?

Elle ne sembla pas prendre ombrage de cette question. Elle ferma les yeux une seconde puis les rouvrit.

— Ce sont les êtres qu'on aime le mieux qu'on ne peut sauver, dit-elle enfin.

Sorith réapparut, son fils calé sur la hanche. Son regard sauta timidement de Kerrin à Lara, un regard hésitant qui la fit plus juvénile encore que son fils. Le gamin se laissa glisser le long des jupes de sa mère, il enfonça son pouce dans la bouche et repartit en se dandinant dans le jardin.

Une clochette tinta à l'étage.

— J'y v-vais, proposa Sorith.

— Non, non, dit Lara. C'est moi qu'elle veut de toute façon.

Kerrin reprit sa course dans les rues d'Elath.

Il cherchait quelque chose... un passé insaisissable, sans doute, le sentier de son enfance. Mais il se retrouva sur un chemin depuis peu familier, la brise secouait les cyprès, le chemin menant au Tanjo était comme un tunnel, et le tunnel déboucha sur le jardin brillamment coloré, doucement parfumé. Le soleil éclaboussait le Gardien d'une aveuglante blancheur.

Il osa le regarder... un peu, pas trop longtemps. Quelles mains irréelles avaient pu façonner le Gardien ? Cet objet, cet être, qui semblait avoir jailli du vent, de l'eau, de la terre ou du feu. Kerrin s'enhardit, il le regarda un peu plus longtemps, y prit plaisir, sans que la tête lui tournât... essayant de se rappeler ce qui la première fois l'avait tant effrayé.

Des flots de soleil inondaient le Tanjo. *J'aimerais que tu restes enseigner au Tanjo*, avait dit Sefer. Il pourrait habiter chez Ardith et Léa qui l'accueilleraient avec joie.

Quelque chose de brillant à ses pieds. Une perle écarlate. Il la fit rouler entre ses doigts. Un oiseau perché dans les cyprès s'égosillait. Un son cristallin défiant l'or du soleil.

Elath est mon foyer, avait-il dit à Elli.

Un lieu où vivre, une tâche à accomplir, des compagnons avec qui partager. Comme à Tornor. Une sorte de vide habitait le jardin. Sefer n'y était plus. Comment rester ? Il rejeta la perle rouge dans l'herbe. Comment rester, quand le cœur même ne l'y invitait plus ?

CHAPITRE XV

Alors il retourna chez Lara.

— Je viens chercher mon sac, dit-il.

Après avoir fouillé un moment, Lara finit par le trouver parmi les tentures entassées sur le plancher. Kerrin défit le lacet : le papier de Méritha y était, de même que sa chemise de laine, ses tuniques en lin, son manteau et le briquet avec les pierres. Seuls manquaient les cuirs de voyage qu'il avait dû laisser chez Sefer. Il décida de les y abandonner et roula soigneusement sa couverture.

— Lehi, dit-il enfin. Je vais à Mahita.

Lara hocha la tête.

— Tu nous manqueras.

— Mais je reviendrai. Elath est mon foyer.

— Léa et Ardith vont être désolés. Ils souhaitent tant que tu ailles vivre chez eux !

— J'irai leur parler. Ils comprendront.

Les yeux noirs de la guérisseuse le fixèrent un instant pour toucher au tréfonds de son être.

— Que la paix du kea soit avec toi, Kerrin fils d'Alis.

— Et qu'il demeure à tes côtés, Lehi.

Sur le chemin de la ferme, il fit une halte au bord de l'étang où les poissons tournaient et tournaient sans fin. Il laissa glisser son regard au fil du courant qui nourrissait l'étendue d'eau toujours limpide et son œil buta un peu plus loin sur une écluse qu'il n'avait jusqu'alors jamais remarquée. Plus loin encore une autre écluse. Il se demanda combien de ruisseaux et de rivières, captés par des canaux et des bassins, domptés par des écluses, abreuvaient ainsi Elath d'eau printanière. Il y avait tant de choses qu'il ignorait encore de ce lieu où il était né !

Il traversa le bois où il avait un jour aperçut le cerf et dirigea ses pas vers le toit pentu de la ferme. Le soleil était déjà haut. Un oiseau rouge vint presque le narguer sous le nez pour ensuite s'élever au-dessus du faîte des arbres et disparaître au-delà de la colline.

Il trouva la porte de la ferme grande ouverte et, là encore, toutes les nattes relevées et appuyées sur le devant de la maison. On avait installé l'abu dans son fauteuil, dehors, à l'ombre du mur.

Kerrin s'approcha de la vieille femme.

— Bonjour, abu, dit-il. Te souviens-tu de moi ? Kerrin le fils d'Alis.

La face parcheminée se tourna vers lui, les paupières bleutées recouvrirent une seconde les yeux aveugles, les doigts noueux esquissèrent un geste, puis l'ancêtre s'enfonça dans son fauteuil qui amorça un léger balancement.

— Kerrin ! appela Léa sur le pas de la porte. Entre donc. Garde tes bottes, ça n'a guère d'importance aujourd'hui.

Lâchant son balai, elle vint l'étreindre. Elle sentait la paille et la poussière. Puis, se tournant vers Talith :

« Chelito, va dire à ton père que Kerrin est là.

— Non... attends, commença Kerrin... Je ne reste pas...

Il y eut un bref silence.

— Vas-y quand même, Talith, reprit Léa. Viens, Kerrin, allons nous installer dans le jardin.

Un chat affairé à mordiller une feuille, leva la queue à leur arrivée et bondit dans le buisson.

— Scat ! appela doucement Léa en s'asseyant dans l'herbe.

Bientôt le chapeau d'Ardith, puis Ardith lui-même apparurent au coin du petit pavillon rouge.

— Me voilà, dit-il en s'installant près de son épouse.

— Je suis venu vous faire mes adieux, commença Kerrin.

Ardith posa la main sur celle de Léa.

— J'ai vu partir le kearas ce matin. J'ai pensé : Kerrin n'est pas avec eux, il a donc décidé de rester à Elath.

— Je voulais rester, dit Kerrin. Mais je suis allé au Tanjo voir le Gardien... je ne sais pas, j'ai pensé alors que... que je ne pouvais pas. Vous aimeriez que je reste. Sefer... Sefer le voulait aussi, pour enseigner à l'école. Mais...

Cela était plus difficile à expliquer qu'il l'avait imaginé en venant.

— Tu n'en as pas envie, termina Léa.

Son désappointement perçait dans sa voix. Spontanément Kerrin traversa le silence et pénétra dans son esprit. *Alis*, pensait-elle. *Il ressemble tant à Alis...* puis l'image d'une petite femme au teint mat, aux cheveux rassemblés en une lourde tresse et vêtue d'une robe verte. Son propre souvenir ou celui de Léa ?

— Je ne suis pas exactement ce que mes maîtres voudraient, dit-il enfin. J'ai besoin de savoir... d'apprendre non seulement ce que je sais faire mais encore ce que je veux faire.

— Si tu parles du don, dit Ardith, il n'existe pas de meilleur endroit qu'Elath pour l'explorer et l'approfondir. Il y a d'autres visitants ici capables de t'aider dans ta quête.

— Oui. Je sais cela, mais...

Il suivit du regard l'oiseau rouge qui filait au-dessus des arbres. Dans les buissons, le chat lança un miaulement plaintif.

« Il me faut partir.

Ardith caressa tendrement la main de sa femme et lui dit :

— Nika, il n'a que dix-sept ans.

— Oui, soupira-t-elle. Et il ne faut pas enfermer les jeunes, car cela leur brise le cœur...

Elle effleura le poignet de Kerrin.

« Rejoindras-tu le kearas ?

— Oui. C'était ce que Kel voulait.

— Mais tu n'es pas keari.

— Non. Je ne peux ni danser ni me battre. Mais je dois bien pouvoir leur être utile en quelque chose.

Il répéta les paroles de Kel :

« La figure est harmonieuse avec moi parmi eux.

— Qui a dit cela ? s'enquit Ardith.

— Kel.

Le fermier hocha la tête.

— Kel est figureur. Sans doute a-t-il raison.

Il se leva.

« Allez, il ne faut plus tarder si tu veux les rejoindre dès aujourd'hui.

— Reviendras-tu ? demanda Léa.

— Je reviendrai un jour. Je le promets.

— Bonjour, ma belle, dit-il à Magrita en pénétrant dans l'écurie.

La jument pointa aimablement les oreilles. Kerrin la régala d'un peu de sel et s'enfonça dans l'écurie à la recherche de quelqu'un pouvant l'aider à seller sa monture. Presque toutes les stalles étaient vides après le départ du kearas ; Lalli et Sosha, les deux jeunes palefreniers semblaient avoir déserté leur poste. Il ouvrit la porte du fond qui, comme il s'en doutait, débouchait sur une prairie, où s'ébattait un grand alezan clair. Personne. Il referma la porte et revint sur ses pas. Il approchait de la stalle de Magrita quand quelqu'un toussa. Nerim et Jacob – ils avaient revêtu l'habit des paysans d'Arun, larges pantalons de toile et tuniques en coton – le regardaient avec un sourire hésitant.

Jacob lança à son compagnon un coup d'œil furtif et dit en détachant bien les syllabes :

— Bon-jour.

— Bonjour, dit Kerrin.

Il avisa une pailleasse dans un coin de l'écurie, un sac et une couverture.

« C'est ici que vous dormez ?

— Oui, répondit Nerim. Nous deux habiter ici, aider pour chevaux, travailler...

Il mima le geste de râtelier la paille. L'alezan qui galopait dans le pré était donc celui de Nerim.

Kerrin se demanda ce qu'il était advenu du grand étalon noir de Jacob.

Il aperçut les armes des Anesh, épées courbes et dagues, qui gisaient au pied de leur pailleasse.

— Les autres... Li Omani... sont partis hier, leur dit-il.

Nerim acquiesça.

— Eux partir. Nous rester. Mais bientôt, nous partir aussi.

— Retournerez-vous dans le désert ?

— Non. Nous aller ouest. Là où apprendre à se battre. Il a dit. Kel. Allez dans montagne, là où apprendre à se battre.

Alors Kerrin se souvint des paroles de Kel au moment des funérailles. *Il faut que je parle à Jacob.*

— Il vous envoie à Vanima ?

Les yeux noirs de Jacob brillaient de plaisir.

— Vanima, répéta-t-il. Sayin.

— Il a dit. Kel. Jacob, va apprendre. Deviens keari. Si après toi devenu keari, toi revenir me voir.

— Vas-tu devenir keari, toi aussi ? demanda Kerrin.

— Non, non. Moi pas figureur. J'aide ami.

— Je vois.

Magrita montrait des signes d'impatience.

« M'aiderais-tu à seller mon cheval ? Tout seul je ne peux pas.

— Bien sûr, s'empressa Nerim.

Il caressa le chanfrein de Magrita, lui parlant doucement en langue anesh. Puis c'est à peine s'il y toucha : la selle et la bride étaient posées, les boucles fermées, les étriers en place.

— Merci, dit Kerrin.

Le cavalier sourit.

— Toi, où aller ?

— À Mahita.

— Oh, avec eux.

— Oui, dit Kerrin en prenant les rênes.

Il s'aperçut alors qu'il n'avait pas un sou. Il lui faudrait jeûner en route, ou mendier. Alors qu'il saluait les deux Anesh, sur le pas de la porte, il rencontra Tek.

— Tiens ! s'étonna le grand homme. Les autres m'ont dit que tu ne partais pas. Ça fait des heures

qu'ils sont partis.

— J'ai changé d'avis, dit Kerrin.

Tek le scruta quelques secondes.

— Tu sais où ils sont allés ?

— À Mahita.

— Et tu sais le chemin ?

— C'est au sud.

— Bon, je vais t'expliquer : tu sors d'Elath par la route du sud.

Tek désigna de la main la colline sud où serpentait puis se perdait dans les rochers un large ruban brun.

« Juste avant la nuit tu rencontreras un embranchement... ouest et sud-est. C'est sud-est qu'il faut prendre. L'autre va à Shanan, alors que toi c'est la Grande Rivière que tu veux atteindre.

Il mordilla le bout de sa moustache.

« Tu as de quoi manger ?

Kerrin secoua la tête.

« Alors attends, je reviens.

Il s'enfonça dans l'ombre de l'écurie et revint avec une petite poche qu'il fixa à la selle.

« C'est de la viande séchée. Depuis l'embranchement il n'y a plus qu'une journée de voyage avant Mahita.

— Merci.

— N'espère pas les rattraper sur la route. Tu as pris trop de retard. Une fois à Mahita, le mieux pour les retrouver c'est de demander aux écuries.

Il flatta le flanc de Magrita et rajusta les étriers. Kerrin se mit en selle.

« Tu ressembles pas mal à Kel, tu sais, mais tu es plus petit. Ecoute, tu lui rappelleras qu'il m'a promis une course. J'ai l'étalon qui battra le sien ! Tu entends ?

— Promis, je le lui dirai.

Puis Kerrin enfonça les talons dans les flancs de Magrita et la jument fila comme une flèche.

Seul sur la route, pour la première fois. Il franchit l'alignement de cyprès qui semblait garder le sommet de la colline et prit une profonde inspiration. L'air était vif, le ciel limpide. Devant lui : la forêt, des pâturages, des rivières, quelques fermes, et, çà et là, des villages aux toits pentus.

Magrita foulait la poussière d'un trot alerte.

Un grand troupeau de moutons paissaient dans un pré ; la lourde odeur de laine rappelait Tornor, si loin derrière aujourd'hui. Il lui faudrait trouver une caravane en partance pour le nord à qui confier sa lettre pour Josen. Un ruisseau clapota un moment le long de la route puis s'en alla serpenter et disparaître au milieu des collines boisées. Une grue juchée sur une jambe fixait Kerrin d'un œil noir et oblique ; elle tenait dans les cisailles de son bec une grenouille qui se débattait désespérément.

Il se mit à faire chaud. Kerrin défit les lacets de sa tunique. Une maison au toit pointu, rongée par les ans et plus bancal qu'un vieux mulet ; un chien noir qui aboie ; deux paysans courbés entre les hauts épis blonds.

La route allait s'élargissant. De la fumée se déroule avec lenteur au-dessus des toits de chaume ; la pente se fait plus raide ; un village avec sa place du marché où claquent des banderolles colorées, son abreuvoir d'eau chuchotante, son puits environné de fraîcheur.

— Quel est ce village ? demanda Kerrin à une femme qui passait.

La main en visière au-dessus des yeux, la femme l'examina un moment. Elle avait la face ronde et

épanouie, les bras blancs et potelés, les prunelles bleu faïence.

— Warrin, dit-elle enfin.

C'était jour de boulange ; une bonne odeur de pain chaud mit Kerrin en appétit. Il ressortit du hameau et ouvrit la pochette donnée par Tek. Les délicieuses lamelles de bœuf, salées et séchées, exigeaient une mastication consciencieuse. Le soleil, haut dans le ciel, enflammait l'atmosphère ; Kerrin regretta de n'avoir pas songé à emporter un chapeau. Il était trempé de sueur.

— Auriez-vous vu passer un kearas ? demanda-t-il à un pêcheur assoupi au bord du ruisseau.

— Oui. Ce matin, très tôt.

— Merci. Cette eau est-elle bonne à boire ?

— Oui, mais plus loin.

— Plus loin ?

L'homme remonta un peu son chapeau de paille, et, les yeux écarquillés d'étonnement, considéra Kerrin quelques instants.

— C'est que... il ne faut pas effrayer le poisson.

Il but, fit boire Magrita, la laissa broûter l'herbe du talus. Le bleu du ciel vibrait ; à l'est montait doucement une demi-lune fantomatique. Il y avait là quelque chose du regard de Sefer : une sereine intensité... une infinie lucidité.

Il n'était pas vieux pourtant, trente-et-un ans. La mort continuait de sembler impossible.

Il songea à Thera, à Barat, haineux et désespéré, comme un animal traqué. Elle avait vraiment tenté de l'aider. *Ce sont les êtres qu'on aime les mieux que nous ne pouvons sauver.* Kel n'avait pas sauvé Sefer, Kerwin de Tornor n'avait pas sauvé sa femme, Alis d'Elath n'avait pas sauvé son bébé.

Son moignon démangeait. Les yeux dans le vague, il se gratta. Il comprenait le désarroi du cavalier anesh. Lui, le manchot, savait ce que voulait dire : être différent.

Le soleil tomba à l'ouest. Le carrefour de Shanan ressemblait en tous points à celui de Tezera : les marchands haranguaient les passants, les chariots s'alignaient sur les bas-côtés, le parfum de l'herbe suave montait autour des feux rougeoyants.

Tenant Magrita par la bride, Kerrin se mit en quête d'un abreuvoir. Une bonne odeur de viande grillée et de vin pétillant vint réveiller sa faim. Il dénombra une dizaine de tentes anesh et découvrit l'abreuvoir devant une auberge dont les lumières tremblotaient à travers les vitres bleutées. Quand la jument se fut désaltérée, il partit à la recherche d'un endroit où dormir. Il contourna deux hommes qui jouaient aux dés, annonçant les chiffres d'une voix sonore. Kerrin se sentait épuisé, un peu désespéré, et tellement seul. Son estomac criait famine.

Tout à coup, portée par le vent d'ouest, une voix cristalline déchira la pénombre...

« Séparés quand vient le soleil, mon amour,

Sous les étoiles nous sourirons, mon amour.

La lune nous offre ses éclats d'argent ;

Ô laisse-moi rester encore un moment.

Je chante pour ceux qui s'aimeront

Sous le soleil, qui s'aimeront à lueur des étoiles ;

Je chante pour toi qui me souris, quand s'achève la moisson. »

Le cœur battant, Kerrin s'approcha.

« Nos chevaux caracolent le long de la rivière,

Sous la lune blanche et sereine.

La lune caresse les blés, s'attarde sur mon dos,

Dans tes cheveux dorés.

Chantons pour le soleil en repos,

Le compagnon avec qui je ris, quand s'achève la moisson.

Chantons pour ceux qui s'aiment. »

Debout devant un brasier, elle était pâle de peau, brune de cheveux. Ce n'était pas Ilène.

Le fracas des chariots qui se mettaient en route le réveilla. On s'interpellait haut et fort, des nuages de poussière volaient sous les sabots. Kerrin s'étira. Les caravaniers agitaient les bras, invectivant bêtes et compagnons. Poursuivi par son maître qui brandissait sa badine, un mulet s'échappa entre les chariots. Kerrin roula sa couverture, et, traînant la selle, alla retrouver Magrita. La jument l'attendait, placide, en mâchonnant une touffe d'herbe fraîche.

Personne pour l'aider à seller, cette fois-ci. Les boucles humides glissaient entre ses doigts gourds. Après avoir terminé, il transpirait.

L'auberge se vidait. Devant l'abreuvoir, un homme de haute taille surveillait la foule. Ses cheveux étaient brun cuivré, ses yeux gris métallique. Il portait une veste de soie brodée et des jambières de cuir souple. Un peigne rouge vif retenait ses longues mèches. Près de lui piaffait un grand étalon à la robe argentée, une monture digne d'un seigneur de Donjon. Tout sourire, l'échine courbée, l'aubergiste attrapa au vol la pièce (probablement en or), que lui lança l'homme. Un riche marchand, dignitaire de la guilde ? Le membre d'une grande famille de Shanan ou de Kendra-du-Delta ?

Kerrin rejoignit l'alignement de chariots surmontés de banderoles bleues. Un homme allait et venait, hurlant des ordres. Le conducteur de la caravane ? Kerrin n'osait pas l'importuner ; il s'adressa à un autre qui bataillait avec une mule rétive.

— Bonjour, cria-t-il.

— 'jour...

L'homme calotta la mule entre les oreilles.

« Si tu me mords, espèce d'âne puant, pour sûr que je t'enfonce les côtes.

— Où allez-vous ? demanda Kerrin.

— Au nord. Tezera.

— Prendriez-vous une lettre ?

L'homme, encore une fois, insulta sa mule, et sans même lever la tête :

— Troisième chariot à partir du début.

Kerrin guida Magrita jusqu'en tête de caravane, puis remonta, comptant les chariots. Sur le troisième s'empilaient de gros tonneaux de vin. Un homme, assis tout en haut, balançait les jambes en tirant sur sa pipe.

— Bonjour, cria Kerrin.

— Bonjour.

Des volutes bleutées s'échappèrent de sa bouche.

— Prendriez-vous une lettre pour le Donjon de Tornor ?

— Nous n'allons pas plus loin que Tezera.

Ses talons martelaient les flancs des barils : Tac. Tac. Il tendit la main.

« Mais il y aura bien là-bas quelqu'un qui va plus au nord.

Kerrin appuya sur le cachet de cire et lui remit le pli.

— Combien cela vous prendra-t-il pour atteindre Tezera ?

L'homme haussa les épaules. Tac contre les barils. La pipe lâcha une ronde bouffée.

— Une bonne quinzaine.

CHAPITRE XVI

Au détour de la route il aperçut le fleuve aux multiples nuances : brun près des rives, gris-vert, bleu et même rouge ; beaucoup plus large que la Rurian, il coulait paresseusement au milieu d'une campagne florissante. Très loin, sur l'autre rive, il distingua des cabanes dans des champs où s'alignaient des buissons fleuris ; des gens, minuscules figurines, s'agitaient entre les rangées de la blanche plantation.

À ses pieds, l'eau de la berge clapotait, épaisse et rougie par la sciure. Une lourde odeur de bois flottait alentour. De gros troncs descendaient le fleuve, emportés par le courant, d'autres s'entassaient au soleil, le long d'un quai.

Un peu en retrait, s'élevait un vaste hangar ; de là partait un sentier qui s'enfonçait en serpentant dans la forêt. Deux bûcherons occupés à débiter un énorme tronc, se redressèrent.

— Mahita est-elle de ce côté-ci du fleuve ? demanda Kerrin.

— La ville s'étend de part et d'autre de la rivière. Il y a un pont.

Les sabots de Magrita martelaient la route maintenant pavée. Des voitures passaient dans un grand fracas de ferraille, croûlant sous les caisses, les barriques et les ballots renflés. À gauche, un peu en contrebas, le fleuve ondulait, brillant sous le soleil comme le dos d'un serpent.

Ses courbes majestueuses le remplissaient d'aise et Kerrin se surprit à fredonner... *Séparés quand vient le soleil, mon amour...* faux, sans doute. Mais que lui importait ?

Il suivit un large tournant et ce fut la cité.

Entouré d'un mur de pierres grises, la ville s'élevait au milieu de champs piquetés de fleurs jaunes. Des gardes arpentaient la muraille. Des éventaires recouverts de stores occupaient les bas-côtés, constituant un petit marché. Des voitures, des mulets, des chevaux, une foule de gens se bousculaient et s'invectivaient copieusement. Kerrin remarqua plusieurs cavaliers anesh, fiers et hautains sur leurs fins destriers.

Un peu désespéré, il hésitait. Un chariot faillit le renverser tandis qu'on lui criait à tue-tête de s'écarter. Les toitures de la ville se succédaient à l'infini. Kerrin se demanda comment, dans cet enchevêtrement de rues, cet entassement de maisons, cette foule en agitation, il parviendrait à retrouver le kearas... Mais n'avait-il pas su atteindre son frère d'un bout à l'autre du pays d'Arun ? Le dédale d'une cité ne serait qu'un faible obstacle. Il s'enhardit, poussa Magrita. Il dépassa les étales, sans un regard pour les fruits, les fromages, les vins, les cailles grasses et les poissons odorants tournant sur les broches. Voitures, cavaliers et voyageurs formaient une longue file. Les fouets claquaient, les chevaux piaffaient, les roues grinçaient. Enfin, un garde somnolent toisa Kerrin et lui fit signe d'entrer.

Dans les rues, des odeurs de fritures se mêlaient à celles des chevaux. Un peu après les grilles, la bousculade s'apaisa, et Kerrin tendait le cou, écarquillait de grands yeux avides de tout voir. Rien ici qui ressemblât à Tornor, ni même à Elath. Des enseignes ondulaient aux devantures : souliers, pain, viande, beurre, habits, vin, chandelles, poteries, clous, aiguilles... Les rues étaient bien dallées ; les maisons de pierre et de bois, certaines très hautes, d'autres trapues et massives, et elles se succédaient indéfiniment, alignées comme des caisses dans un entrepôt. Au coin d'une rue, une femme avec des anneaux dans les oreilles jonglait avec six balles argentées. Elle surprit le regard étonné de Kerrin et lui sourit. Les balles filaient, presque invisibles, entre ses mains agiles, formant comme un

arceau d'argent au-dessus de sa tête.

Elle le salua d'un geste plein de grâce nonchalante et s'éloigna. Kerrin ne vit bientôt plus que le doux balancement de ses jupes amples et colorées.

— Je cherche les écuries, cria Kerrin.

Un cocher qui passait pointa son fouet.

— Par là-bas !

Kerrin fit donc volter Magrita. Puis il se retourna. La femme, qui s'était arrêtée au coin d'une rue adjacente, le regardait, un sourire narquois aux lèvres, faisant de nouveau tourner ses balles au-dessus de sa tête.

Aux écuries, les stalles se succédaient à perte de vue. Une fille aux jambes de sauterelles accourut dès qu'il eut mis pied à terre.

— Restez longtemps ?

Elle parlait très vite.

— Je ne sais pas, bredouilla-t-il. Je cherche des amis. Il se peut que vous sachiez où ils sont... Ils sont arrivés ce matin, tôt, venant du nord, comme moi.

Son débit lui sembla d'une lenteur affligeante à côté de celui de la fille.

— Attendez.

Elle se tourna vers les profondeurs de l'écurie et cria :

« Shay !... Shay !

Une autre fille passa la tête dans l'entrebâillement d'une porte.

— Tu m'appelles ?

Saisissant les rênes de Magrita, la première fit un geste du pouce vers la nouvelle venue.

— Elle doit savoir. Elle était là ce matin.

— Avez-vous vu arriver un kearas ce matin ? demanda Kerrin.

Elle était trapue et sombre de peau, avec les épaules puissantes d'un forgeron. Son crâne se hérissait d'une multitude de petites tresses, comme Elli.

— Oui, dit-elle en baillant. Ils dansent ce soir au préau de l'Est. C'est ce qu'ils disaient. Vous les connaissez ?

Kerrin opina.

— Vous laissez votre jument ou non ? demanda celle aux grandes jambes.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas d'argent.

Elle haussa négligemment les épaules.

— Mais vous en aurez ?

— Oui.

— Alors je peux prendre la jument. Si d'ici trois jours ce n'est pas payé, nous vendrons la sellerie, voilà tout.

Elle détacha la couverture de l'arçon et la laissa tomber dans la poussière.

« Allez, la belle. Tu as soif, je parie.

Shay sourit, révélant une solide rangée de dents jaunes.

— Vous en faites pas. Elle ne vendra rien avant au moins cinq jours.

— Je serai de retour bien avant cela, dit Kerrin en ramassant sa couverture.

« Où se trouve le préau ?

— Après le pont. Une dizaine de rues après le pont. Il y a un grand bâtiment en pierres, c'est l'arsenal. Le préau se trouve juste derrière.

— Merci, dit Kerrin.

— Vous venez du nord ?

Elle parlait à peine plus lentement que l'autre.

— Oui.

— Tezera ?

— Le Donjon de Tornor.

— C'est sacrément loin à ce qu'on dit.

— C'est très loin, oui.

— Vous avez faim ?

Kerrin sourit.

— Cela se verrait-il ?

Elle éclata de rire.

— Les gens qui arrivent après une longue route ont généralement faim... Au coin de la prochaine rue vous trouverez l'Hôtellerie. C'est la ville qui la dirige. La nourriture y est simple mais copieuse. C'est gratuit pour les voyageurs.

L'Hôtellerie lui rapella le réfectoire de ce village sans nom dans le Galbareth. Il y avait de longues tables de bois et une lucarne de service par laquelle une grosse femme lui tendit un bol et une cuillère. Dans le bol fumait une soupe délicieuse avec des nouilles, du poisson et de la viande. Il avait dû arriver un peu trop tôt ou un peu trop tard car la salle était presque déserte. Parmi le tintement de la vaisselle, il pouvait entendre les éclats de voix des cuisiniers lancés dans une grande discussion. Tous parlaient à une allure vertigineuse. Kerrin songeait à Paula ; elle avait sans doute dû parler ainsi autrefois. Combien de temps cela lui avait-il demandé pour ralentir son débit au rythme plus lent des nordiques ?

Il déposa son bol vide sur un grand plateau et sortit. Une multitude de gens se hâtait de tous côtés. Il partit à la recherche du pont qu'il aperçut enfin, grande arche de pierres jetée d'un bord à l'autre du fleuve. Le brouhaha lui tournait la tête. Sa couverture sous le bras, il se frayait tant bien que mal un passage entre les voitures qui faisaient gronder le pavé et les citadins affairés. Il croisa une femme avec un chat sur l'épaule. Un homme tirait une brouette pleine de gros fruits jaunes. Une secousse fit sauter une des boules dorées aux pieds de Kerrin qui la ramassa. Il allait la rejeter dans la brouette quand le marchand agita la main en criant :

— Non, non, gardez-la.

Kerrin s'attarda devant la vitrine d'une échoppe qui vendait des épices présentées dans des jarres de toutes les couleurs. Il y avait dans un coin un tonneau avec une grosse louche et une pancarte indiquant, « Sel ». Un homme courait brandissant une longue baguette où se balançaient une dizaine de poissons scintillants. Kerrin fit sauter le fruit dans sa main ; il n'était même pas talé. Un coup de dents dans la peau fine et duveteuse, et un jus sucré vint couler sur son menton.

Enfin il arriva au préau.

Sa clôture enfermait un espace presque aussi vaste que la cour de Tornor. Il jeta sa couverture par terre et se pencha. Deux jeunes gens, face à face, maniaient de longues piques, leurs cheveux balayant l'air à chaque coup, et une femme seule dans un coin, se pliait, se redressait, ployait son corps en tous sens, inlassablement. Le préau semblait étrangement vide pour un lieu destiné à accueillir tant de monde. Kerrin termina le fruit juteux et jeta dans la rue le gros noyau creusé de sillons arrondis. Il aperçut alors le cercle des enfants qui s'entraînaient.

Il les regarda rouler et lutter, tourner et frapper, esquiver et bondir. Il sentit monter doucement la vieille amertume.

— Vous désirez... ?

Un homme à la silhouette trapue se tenait devant lui.

— Je ne faisais que regarder, dit Kerrin.

Les yeux s'arrêtèrent une seconde sur la manche vide de Kerrin.

— Mon nom est Charin.

— Kerrin.

— Vous venez d'arriver ?

— Oui.

Quelque chose – l'évidente bienveillance du regard, sans doute – fit que Kerrin ajouta :

« Je viens du nord.

— Ah. Mais je m'en serais vite aperçu. Vous parlez bien comme un nordique. Et cette gaine de poignard a été faite dans les montagnes. Tezera ?

— Oui.

— Restez-vous un moment à Mahita ?

— Je ne sais pas, dit Kerrin. Je cherche des amis.

— Oh ?

— Le kearas.

Charin hochait lentement la tête.

— Je les ai vus ce matin.

Kerrin retint une exclamation de surprise. Cet homme n'était pas un simple citoyen désœuvré ou un membre de la garde venu là s'entraîner. Ce devait être un maître.

« Ils sont passés me saluer... D'où êtes-vous dans le nord ?

— Le Donjon de Tornor.

— Hum. Où avez-vous perdu votre bras ?

Nul ne lui avait jamais posé cette question de manière si directe.

— Dans une attaque anesh, dit-il. À l'âge de trois ans.

— Vous étiez dans le sud alors, commenta Charin. Les Anesh n'attaquent jamais les Donjons.

Un vol d'oiseaux blancs vint crier au-dessus du préau : un des oiseaux tenait un morceau de pelure verte dans son bec. Les yeux mi-clos, Charin regardait le cercle des enfants. Tout à coup, il appela :

— Gerri ! Danu !

Un garçon et une fille accoururent.

— Cela fait combien de temps que vous vous entraînez ?

La fille, grande et mince, les yeux presque violets, jeta un coup d'œil au soleil.

— Pas loin de deux heures, skayin, dit-elle en rejetant en arrière ses longs cheveux noirs.

— Je m'en doutais. Vous êtes fatigués, ça se voit tout de suite. Vous pouvez aller vous promener.

Gerri, attache donc tes cheveux. Tu ne verras même pas venir la lame qui te coupera la gorge si tu te bats avec les cheveux dans les yeux. Je sais que tu es imbattable, mais n'oublie pas que tu n'es pas encore keari.

Gerri rassembla ses mèches sur le sommet du crâne et les fixa avec un peigne en os.

— Mais ça se défait tout le temps.

— Tu n'as qu'à les attacher correctement. Filez, maintenant.

Le garçon, grand et mince, lui aussi, avait les cheveux bruns, les yeux d'un bleu transparent. Il la prit par la main et tous deux partirent en courant.

— Ne courez pas ! cria Charin.

— Des jumeaux ? demanda Kerrin.

— Oui. Gerri passerait volontiers sa vie au préau. Le combat et la danse sont un plaisir pour elle.

Un jour, l'art, la perfection, éclateront en elle.

Ses doigts s'écartèrent en forme de soleil rayonnant.

— Et alors ?

— Alors elle sera keari.

Charin avait dit cela d'un ton égal, mais Kerrin sentit planer l'ombre à peine perceptible de la nostalgie.

— C'est ce que vous auriez désiré devenir, n'est-ce pas ? dit Kerrin.

Il se mordit les lèvres : question cruelle, même de la part d'un ami, ce qu'il n'était pas.

Les sourcils broussailleux du maître de combat se relevèrent légèrement.

— Je ne savais pas que cela se voyait, se contenta-t-il de dire.

— Pardonnez ma grossièreté, murmura Kerrin.

— Dans un petit moment, j'irai au préau de l'Est voir le kearas. Voulez-vous m'accompagner ?

— Je veux bien, oui. Merci, dit Kerrin.

— On se perd facilement dans une grande cité étrangère. Excusez-moi.

Charin lui adressa un bref salut et rejoignit le cercle des enfants. Kerrin s'aperçut alors que l'homme boitait un peu. Sa démarche, à part cela, était celle d'un keari : pleine de grâce, de vivacité, d'assurance.

Kerrin s'enfonça dans une rue adjacente. Il marcha un moment, s'abandonnant au hasard. Tout à coup il s'immobilisa. Une mélodie lançait ses longues volutes parmi les bruits de la cité. Il n'avait jamais rien entendu de tel : un appel insistant, une douce plainte. Il tourna le coin de la rue.

Au fond d'un passage, derrière une échoppe, trois enfants étaient assis sur un tas de briques poussiéreuses. Des légumes pourrissaient dans un coin, un vieux chien fouillait fébrilement une brèche au bas du mur couvert de lierre. Kerrin reconnut immédiatement les jumeaux, Gerri et Danu. Ils s'étaient levés en hâte pour cacher derrière eux le troisième enfant.

— Pardonnez-moi, dit Kerrin. Je m'en irai si vous le désirez. Mais j'ai vraiment aimé cette mélodie... la musique.

— Nous pensions que c'était Ree, expliqua Gerri. Il déteste Suya.

Bien que plus petit, Suya semblait un peu plus vieux que les deux autres et beaucoup plus déguenillé.

— Peux-tu me montrer d'où vient ce son ? lui demanda Kerrin.

L'adolescent fit courir ses lèvres sur toute la longueur d'un petit objet en bois. On eût dit plusieurs voix humaines à l'unisson, accordant comme par miracle différentes tonalités.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Un *sho*, dit Suya en se rasseyant sur une brique terreuse.

— Montre-moi encore.

Kerrin ferma les paupières. Il reconnut la berceuse qu'Ilène chantait parfois. « *Dors mon bébé, dors mon enfant, tout est tranquille, rien ne viendra troubler...* »

« C'est très joli, dit-il.

Suya sourit.

Soudain les enfants sautèrent sur leurs pieds. Un homme à la face rouge de fureur venait de surgir. Suya allait s'enfuir ; Kerrin le saisit par le poignet.

— Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas...

Apercevant Kerrin, l'homme cessa de hurler.

« Ces gosses vous importunent ?

— Non, dit Kerrin. Je lui ai demandé de me jouer un air. J’aime bien cette musique.

— De la musique, ça ? Des miaulements, oui !

Mais l’homme tourna les talons et disparut entre deux bâtiments en brique. Gerri tapait joyeusement dans ses mains.

— Voilà, maintenant on peut rester ici !

— Il m’a battu la dernière fois qu’il m’a trouvé endormi dans le coin, murmura Suya.

Kerrin jeta un coup d’œil circulaire.

— C’est ici que tu dors ?

Suya haussa les épaules.

— Il n’a pas le droit de te battre, s’écria Gerri. Il n’est pas ton parent.

— J’aimerais bien le tuer, déclara l’adolescent le plus tranquillement du monde. Mais je ne sais comment faire. Et qui voudra m’apprendre ?

— Non, non, tu ne peux pas vouloir le tuer, s’indigna Danu. Tuer brise le kea. Ce que tu veux en réalité, c’est qu’il ne te batte plus.

Gerri approuva, mais Suya gardait les yeux fixés sur la poussière grise entre ses pieds.

Un grand oiseau blanc vint se poser non loin d’eux. Il replia ses ailes et se mit à fourrager parmi les carottes et les navets.

— Comment appelle-t-on cet oiseau ? demanda Kerrin.

Les enfants le regardèrent, l’air surpris.

— C’est une mouette, dit finalement Gerri.

Kerrin posa sa couverture.

— Je viens du nord, expliqua-t-il. Je n’étais jamais venu si loin dans le sud. Pourquoi dors-tu dans ce passage ?

— Pas de famille, dit Suya.

— Ils sont morts ?

— J’en sais rien. Je ne les ai pas connus.

Kerrin s’adossa au mur. Cela paraissait impossible : un enfant sans famille ni aucun parent.

Suya continua de parler :

« Ma mère était anesh.

Il tourna la tête pour que Kerrin pût voir ses lobes percés.

« Je ne sais pas ce qu’elle est devenue. Mon père était d’ici mais je ne l’ai jamais vu. Je ne sais pas qui c’est.

— Mais où vis-tu ?

— Dans les rues.

— Comment te nourris-tu ?

— Parfois ils me donnent à manger à l’Hôtellerie. Normalement c’est pour les étrangers, mais moi ils me laissent.

— Tu as quel âge ?

— J’en sais rien.

Le visage jusqu’alors impassible du jeune garçon se rembrunit un peu.

« Quatorze ans, je crois.

Kerrin revit le petit garçon qu’il avait été un jour, planté derrière la clôture du préau de Tornor, contemplant avec envie ses compagnons qui tournaient, frappaient, esquivaient, tournaient encore.

— Tout cela est injuste, dit-il.

Une fois encore, Suya haussa les épaules dans ce geste de résignation amère qui lui semblait coutumier.

« On a tous besoin de quelqu'un, poursuivit Kerrin. Sinon un père ou une mère, du moins un oncle, une tante, un frère...

Il songeait combien sa vie à Tornor eût été solitaire sans Paula, Josen, Tryg... ou même Morven... et Kili.

— Je n'arrête pas de lui dire de venir avec moi au préau, éclata soudain Gerri. Nous pourrions lui montrer comment tailler Ree en pièces ! Mais il ne veut pas.

— J'peux pas.

— Pourquoi pas ? demanda Kerrin.

— Pas de poignard, dit Suya en tapotant sa ceinture. De toute façon, ils ne veulent pas de moi.

Que de solitude dans cette petite phrase, et quel désarroi ! Kerrin sentit le désespoir brûlant de Suya effleurer son mur mental, puis reculer. Quel hasard étrange l'avait fait venir si loin dans le sud et rencontrer cet enfant ?

Mais une idée germait dans son esprit.

— Tu as envie d'aller au préau ? dit-il lentement.

— Mais, j'peux pas.

Kerrin se leva ; l'adolescent l'observait d'un air méfiant.

— Inutile d'avoir peur de moi, dit Kerrin. Je peux t'aider, si tu désires vraiment aller au préau.

Les yeux noirs de Suya s'agrandirent.

— Comment ?

— Je connais le maître de combat.

Mensonge nécessaire...

« Je pense pouvoir le convaincre de t'accueillir dans le cercle des enfants.

Suya le fixait toujours, l'air à la fois incrédule et suspicieux. Mais Gerri sauta sur ses pieds en poussant un youpie sonore.

— Oui, suppliait-elle en tenant Suya par les épaules. Charin est gentil. Je suis sûre qu'il t'acceptera même sans poignard !

Il fallut discuter longtemps avant que Suya se décidât à quitter sa ruelle. Gerri et Danu s'y employèrent avec toute la fougue de leur jeune âge. Kerrin attendait. Il songeait à Kel... sous les étoiles dans le jardin, sous le soleil près de l'étang... quand Kel lui avait parlé de leur mère. « Elle rentrait toujours fatiguée le soir. Je ne comprenais pas, jusqu'au jour où j'ai appris que, étant visitante, elle servait de médiateur au village, elle aidait au règlement des conflits, des querelles. » C'était le premier service qu'il avait rendu au kearas : apaiser une querelle.

Que faire à présent ?

Ce que tu as envie de faire. Il croyait entendre la voix de Sefer.

Le préau était désert et Charin attendait devant les grilles.

— Vous vous êtes perdu ? demanda-t-il avec un sourire. Je commençais à désespérer de vous voir revenir.

Le pas de Suya se faisait hésitant ; Kerrin lui posa une main ferme sur l'épaule. Gerri gambadait en avant ; Danu les suivait.

« Que se passe-t-il ? continua Charin avec un regard interrogateur.

— Voici Suya, dit Kerrin. Il est demi-Arun, demi-Anesh, mais rejeté de tous. Il ne peut venir au préau car il n'a pas de parent, personne pour lui donner un poignard. Il dort dans les ruelles et il est

battu par les boutiquiers. On traite plus humainement les enfants de quatorze ans derrière les murs des donjons.

Le visage de Charin demeurait impassible.

— Et pourquoi me l’avez-vous amené ?

Kerrin sentit Suya se raidir. Tu vois, disaient ses yeux. Tu vois ?

Kerrin resserra son bras autour de l’enfant qui cherchait à se dégager. Il élança son esprit : *fierté, amour, compassion...* Le faisceau de ses pensées partit à la rencontre des sentiments du maître de combat : *fierté, amour, compassion...* Et il fit parler sa voix mentale. *Car vous êtes un être humain et parce que vous savez ce qu’est un désir inassouvi à cause d’un accident du destin...*

C’est vrai, répondit Charin, je connais cela... Puis son esprit réagit à la soudaine invasion... *Mais... vous n’avez pas le droit, mon esprit n’est pas un jardin public. Sortez !*

Kerrin s’était déjà retiré. Tenant toujours Suya, il regarda les grandes mains du maître de combat s’ouvrir et se refermer, son visage blême aux yeux clos. L’homme prit une profonde inspiration.

Il jeta un bref regard à Kerrin et ses yeux s’arrêtèrent sur Suya. Il tendit la main.

— Approche, lui dit-il.

Encore hésitant, l’enfant s’avança.

« Tu veux apprendre à te battre ?

L’adolescent opina.

— Sais-tu qui je suis ?

— Le maître de combat.

— Eh bien, si je décide de t’accueillir au préau, alors personne ne peut t’en empêcher. Manges-tu suffisamment ?

— De temps en temps.

— Il faut manger quand on se bat. J’irai voir les cuisiniers de l’Hôtellerie. Tu dormiras dans la remise. Elle est assez vaste pour y installer une pailleasse.

Dans le dos de Charin, Gerri bondissait et faisait la roue.

Sans se retourner, Charin dit :

— Gerri, arrête tes singeries.

La fillette ramassa son peigne et rassembla sur le sommet de sa tête ses cheveux une fois de plus défaits.

« Allez, les enfants, dehors maintenant. Vous serez en retard pour le kearas.

Gerri prit la main de Suya.

— Viens, dit-elle. Je connais un raccourci. On y sera avant tout le monde.

Les trois enfants allaient s’éloigner quand Suya pressa un petit objet plat dans la paume de Kerrin.

Kerrin referma les doigts sur le sho qui brillait dans le creux de sa main.

— Je vous dois des excuses, dit-il à Charin. Mais il n’y avait pas d’autre moyen.

— Comment avez-vous fait ?

— J’ai vécu quatorze ans dans le nord. Mais je suis né à Elath, le village des sorciers.

Le maître de combat se frotta le menton.

— Je vois, dit-il. Je n’avais jamais... personne n’a jamais...

— Je comprends. Pardonnez-moi.

Le bois du petit instrument de musique était doux sous ses doigts.

« Mais c’était très important.

— J’imagine.

Charin jeta un coup d'œil au soleil sur le point de plonger derrière les hauts bâtiments.

« Il faut y aller, maintenant.

Kerrin rangea le sho dans sa ceinture et ramassa sa couverture. Ils s'enfoncèrent dans les rues ; des mouettes tournoyaient en criaillant au-dessus de leur tête.

— J'avais entendu parler de ces choses, dit Charin. Mais, jamais...

— Je ne le ferai plus, assura Kerrin en pensant à Riniard.

Le pont était si large que deux chariots pouvaient s'y croiser facilement. Fait de pierres grises veinées de noir, il reposait sur quatre arches à l'assaut desquelles s'élançaient des gerbes de verdure. Les mouettes tournaient inlassablement, une odeur de poisson montait de la rivière.

Des pêcheurs somnolaient sur les deux rives. Chalands, barques et voiliers glissaient silencieusement sur l'eau verte et plate. Le soleil tombait à l'ouest. Les lumières de la cité s'allumaient.

L'est de la ville était plus tranquille, avec des constructions récentes, des rues larges plantées d'arbres feuillus. Un balayeur poussait devant lui une brouette de crottin de cheval. Dans une maison, des gens chantaient, accompagnés par les harmonies suaves de la flûte. Kerrin sortit le sho de sa ceinture et le serra dans sa main.

Le préau de l'Est était plus spacieux que le préau du Nord et protégé par une haute clôture en bois. Un garde comptait les spectateurs à mesure de leur entrée.

— Suivez-moi, dit Charin.

La foule s'écarta sur leur passage. Kerrin avait le cœur battant. Il suivit le maître de combat jusqu'au tout premier rang. Ce n'était autour de lui que scintillement et chatolement de la soie et du velours. Une femme en tunique écarlate le regarda d'un air étonné. Un parfum de fleur l'environnait. Leurs regards se croisèrent et elle lui sourit. De hautes torches flamboyaient sur leurs supports de fer.

Alors il les vit. Placés en cercle, immobiles. Les cheveux de Kel ondoyaient librement dans son dos. Ilène avait enfermé les siens dans son foulard rouge. Elli parlait avec Arillard. Jensie et Riniard étaient côte à côte. Calvin resserrait le lacet de sa botte. Ses cheveux noirs auréolaient son visage. Kerrin tremblait un peu. Il s'assit. Il aurait voulu leur parler... mais également attendre, et les redécouvrir avec l'œil de l'étranger.

Il promena ses lèvres le long du sho. Ils étaient si proches. Tôt ou tard, ils finiraient par l'apercevoir. La foule s'apaisa. Kerrin posa la couverture sur ses genoux.

Kel se mit à frapper du pied en cadence. Le kearas frémit et la danse Commença.

Un murmure de plaisir parcourut la foule. Kerrin sourit. Il attendrait.

*Achevé d'imprimer en novembre 1981
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'édit. 81164. — N° d'imp. 1848. —
Dépôt légal : 4^e trimestre 1981.
Imprimé en France